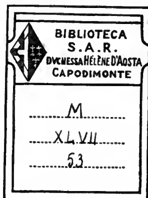



·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS


BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
M
XLVII
53

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES.

PAR J. F. LAHARPE.

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1816.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

Suite du LIVRE DEUXIÈME.

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Hudson fit voile du Texel le 6 avril, et doubla le cap de Norwège le 5 mai. Ensuite il prit sa route vers la Nouvelle-Zemble, le long des côtes septentrionales. Les bancs de glace, dont il trouva cette mer couverte, lui firent perdre tout d'un coup l'espérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son équipage était un mélange d'Anglais et de Hollan-

dais, dont la plupart, ayant fait le voyage des Indes orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, et qui d'ailleurs s'accordaient fort mal entre eux. Il leur fit deux propositions : la première, d'aller vers les côtes de l'Amérique par les 40 degrés, fondé sur des mémoires et des cartes que le capitaine Smith lui avait envoyés de la Virginie, et par lesquels il paraissait qu'on pouvait espérer un passage dans les mers occidentales, par un détroit que Smith supposait autour de cette colonie. L'autre proposition était de chercher ce passage par le détroit de Davis. On est surpris de lire dans ce journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, et de trouver aussitôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'île de Faro, Hudson tourna vers le sud jusqu'aux 44 degrés, où il relâcha le 18 juillet sur la côte du continent, pour se faire un nouveau mât de misène. Il y fit quelques échanges avec les habitans pour des pelleteries; mais ses gens s'étant attiré leur haine, et craignant de n'être pas les plus forts, l'obligèrent de remettre à la voile le 26, et tinrent la mer jusqu'au 3 août, qu'ils prirent encore terre par les 37 degrés 45 minutes; ensuite, rangeant la côte jusqu'à 40 degrés 40 minutes, ils trouvèrent entre deux caps une grande rivière, qu'ils remontèrent dans la chaloupe l'espace de cinquante lieues, et qui en a conservé le nom de *la baie d'Hudson*. Enfin ils s'avancèrent jusqu'aux 42 degrés 40 minutes; mais les provisions commençant à

leur manquer, ils reprirent le large, et dans le conseil qu'ils tinrent sur leur route, leurs opinions furent différentes. Le contre-maître, qui était Hollandais, voulait hiverner à Terre-Neuve, pour retourner l'année suivante à la recherche du passage par le nord-ouest; Hudson fut d'avis contraire, dans la crainte que son équipage, qui l'avait déjà menacé, ne continuât de se mutiner, et que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il proposa d'aller passer l'hiver en Islande, et tout le monde parut y consentir; mais les Anglais ayant changé d'opinion en se rapprochant de leur patrie, on relâcha le 7 novembre à Darmouth.

Hudson offrit ensuite à la Compagnie hollandaise de faire un nouveau voyage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occasion de renouer avec son ancienne Compagnie anglaise; mais elle exigea, pour fondement du traité, que dans une nouvelle entreprise au nord-ouest il prît à bord, en qualité d'assistant, Coleburne, habile marin, qu'elle croyait propre à guider ses résolutions. C'est à cette fatale clause qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite et sur les dispositions de son équipage.

Il partit de Blackwall le 17 avril; et sans attendre que son vaisseau fût sorti de la Tamise, il saisit la première occasion de se défaire de Coleburne, en le

renvoyant à Londres avec une lettre dans laquelle il s'efforçait de justifier cet étrange procédé. A la fin de mai, il arriva sur la côte d'Islande, où il entra dans un port du côté de l'ouest; et sous des prétextes qui se rapportaient à Coleburne, ses gens y formèrent un complot qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Cependant, après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1er juin; et le 9 du même mois, il se flatta d'avoir passé le détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le pays que Davis avait nommé *la Désolation;* et le 24 il entra dans le détroit qui a pris son nom depuis. Le 8 juillet, à 60 degrés, il donna le nom de *Désir provoqué* au pays qu'il vit au sud du détroit. Il se trouva, le 11, entre plusieurs îles qu'il appela les *îles de la Merci de Dieu.* La marée y montait de plus de quatre brasses, et s'y trouvait pleine à huit heures dans la nouvelle lune : il observa que le flux venait du nord. On était alors par les 62 degrés 9 minutes de latitude. Après avoir passé le détroit, le 3 août, il donna au cap, qui est à l'extrémité du passage vers l'orient, le nom de *cap Wolstenholme;* et le nom de *cap Diggs* à celui qui est du côté de l'occident; ensuite, poussant jusqu'au fond de la baie, il visita fort soigneusement toute la côte occidentale, jusqu'au commencement de septembre. Son contre-maître, dont le nom était *Kobert Yvett,* ne cessant d'exciter des mutineries dans l'équipage, il le dépouilla de son office : cette rigueur ne fit qu'irriter les mécontens. Cependant il

continua de visiter la baie, dans la vue apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avait d'y passer l'hiver. Il en trouva un au commencement de novembre, vers le sud-ouest; et le vaisseau y fut mis à sec.

On était parti de Londres avec des provisions pour six mois; et ce terme étant expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvaient être les espérances d'Hudson, dans un pays dont il connaissait la stérilité; aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'hiver fit passer un grand nombre d'oiseaux qui le sauvèrent du dernier excès de la faim, et qui aidèrent à prolonger le peu de biscuit qui restait à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si ses gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misère. A l'arrivée du printemps, il courut la côte pendant neuf jours pour chercher quelques sauvages dont il pût tirer des vivres; mais ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il distribua dans l'équipage le biscuit qu'on avait conservé. Il régla les appointemens et les certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleurait à chaudes larmes de l'infortune de ses gens et de la sienne.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avaient juré sa perte. Un scélérat, nommé *Henri*

Green, auquel il avait sauvé la vie à Londres en lui donnant une retraite dans sa maison, et l'envoyant à bord de son vaisseau sans la participation des propriétaires, avait conspiré contre lui avec Yvett et d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du capitaine, de Jean Hudson son fils, qui était encore dans la première jeunesse; de James Woodhouse, mathématicien qui faisait le voyage en qualité de volontaire; du charpentier et de cinq autres: ils les mirent dans la chaloupe, sans provisions et sans armes, et les abandonnèrent cruellement dans cette affreuse contrée pour y périr de misère ou par la barbarie des sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort; mais on sait qu'ils furent vengés par la justice du ciel. Les rebelles qui partirent avec le vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritaient. Green et deux des complices furent tués dans une rencontre qu'ils firent des sauvages. Yvett qui avait fait plusieurs voyages avec Hudson, et qui était la principale cause du désastre, mourut à bord d'une maladie fort douloureuse; et le reste de l'équipage ne rentra dans sa patrie qu'après avoir essuyé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'écrivain du vaisseau, nommé *Abacuc Pricket*, qu'on soupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante déroba au châtiment avec tous ses compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à son retour, de

se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la marée dont on s'était servi pour remettre le vaisseau à flot, par les 62 degrés de latitude, venait directement de l'ouest. Ce récit donna de nouvelles espérances aux directeurs qui résolurent sur-le-champ de faire un nouvel essai, et de sauver en même-temps le malheureux Hudson, s'il était encore en vie.

On choisit pour cette noble entreprise, Thomas Button, officier d'une naissance et d'une habileté distinguées, qui était alors au service du prince Henri, et que ses services firent élever dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même; l'autre appelé *la Découverte*, dont le commandement fut donné au capitaine Ingram; et ces deux bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de mai 1612; il entra dans le détroit d'Hudson, au sud des îles de la Résolution, où il demeura quelque temps pris dans les glaces; mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'île de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours pour faire équiper une pinasse, dont il avait apporté les matériaux d'Angleterre; et pénétrant à l'ouest, il découvrit une terre qu'il nomma *Cary-Swan's-nest.* De là, tournant au sud-ouest, il vit, par les 60 degrés 40 minutes de latitude, le pays auquel il donna le nom de *Hopes-cheked*, c'est-à-dire, espérances

trompées. Une grosse tempête qu'il essuya dans ce dangereux parage, et qui le jeta vers le sud, l'obligea de chercher un port. Il entra le 15 août dans une anse au nord d'une rivière qu'il nomma le *port Nelson*, du nom d'un de ses principaux officiers qu'il enterra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'hiver, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien, et les fortifia tous deux d'un pilotis de sapins, renforcé de terre pour se garantir de la neige, des glaces, des pluies et des flots; il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; et ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses équipages. Cependant il perdit quantité de matelots; et lui-même il souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'hiver, qui fut extrêmement rude.

On regrette qu'il n'ait pas donné au public le journal exact et suivi de son voyage, d'autant plus qu'il l'avait dressé avec beaucoup d'application. Ellis ne fait pas difficulté d'assurer qu'ayant conçu sur ses observations une forte espérance de parvenir à la découverte du passage, et n'en voulant partager l'honneur avec personne, il se crut intéressé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de son entreprise est tiré de divers mémoires sortis de différentes mains, où l'on trouve de plus que, malgré la rigueur de l'hiver, les eaux du port Nelson ne furent pas prises avant le 16 février; ce qu'on attribue aux changemens presque journaliers des vents. Il

paraît aussi que Button n'eut pas de peine à se garantir de la faim, puisqu'on lit dans les mêmes mémoires, que pendant le cours de cet hiver, ses équipages tuèrent au moins dix-huit cents douzaines de perdrix et d'autres oiseaux. Il avait avec lui plusieurs personnes d'une expérience et d'une capacité supérieures : tels étaient Nelson, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ses précautions ; Ingram, qui commandait le second vaiseau ; Gibbons, dont Button disait lui-même qu'il n'y avait jamais eu de plus habile marin ; Robert Hawbridge, dont on a quelques remarques sur ce voyage ; et Josias Hobart, pilote de la Résolution. Ce fut Hawbridge, qui, par ses observations sur la marée aux îles des Sauvages, trouva qu'elle venait du sud-est, et qu'elle montait trois brasses. Pendant tout l'hiver, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure, en leur faisant éviter l'inaction dont ils auraient peut-être abusé. Il employa les uns à mesurer les routes et les distances, les autres à tenir compte des variations du temps, des degrés du froid et des autres phénomènes de l'air. Il les mit dans la nécessité de s'appliquer tous, en leur proposant des questions auxquelles ils étaient obligés de répondre.

Quoique la rivière eût commencé à s'ouvrir vers le 21 avril, Button ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la côte occidentale de la

baie, en donnant aux lieux les plus remarquables des noms qu'ils conservent encore. La baie où il avait passé l'hiver, prit le sien, et le pays voisin fut nommé *la Nouvelle-Galles.* Hobart, trouvant à 60 degrés de latitude un courant de marée fort rapide, qui allait tantôt à l'est et tantôt à l'ouest, marqua ce lieu dans sa carte par le nom de *Hobart's-hope,* l'espérance de Hobart. La plus grande hauteur au nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le 65e degré. On ignore le temps de son retour; mais il revint fort satisfait de ses observations qui regardaient principalement les marées, et persuadé de la possibilité d'un passage au nord-ouest.

Gibbons, son parent et son favori, fut employé à la même recherche en 1614, et fut moins content de son voyage. Il manqua l'entrée du détroit d'Hudson. Il fut entraîné par les glaces dans une baie qui fut nommée *Gibbons-hole*, trou de Gibbons, à 57 degrés de latitude au nord-est du continent. Il y fut retenu vingt semaines entières dans un continuel danger; et son vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avait formée que sur les instructions de son ami.

L'année suivante offre une expédition beaucoup plus célèbre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité des dépenses n'était pas capable de rebuter. Robert Byleth, qui avait été des trois der-

niers voyages, fut choisi pour commander *la Découverte*, navire de cinquante tonneaux, et reçut pour pilote le fameux Guillaume Baffin, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 avril; et dès le 6 mai, ils reconnurent le Groënland, à l'est du cap Farewell. Le 27, ils passèrent les îles de la Résolution. Dans un bon havre qu'ils trouvèrent au nord de ces îles, ils observèrent que la marée venait d'est-sud-est; aux îles des Sauvages, ils rencontrèrent un grand nombre d'habitans du pays, avec lesquels ils entrèrent en commerce. Leur journal, qui met ces îles à 62 degrés 30 minutes de latitude, y fait monter aussi haut la marée qu'aux îles de la Résolution. De là, pénétrant toujours à l'ouest, ils découvrirent par les 64 degrés une île qu'ils nommèrent *Mill island*, l'île du Moulin, parce que la glace y paraissait comme moulue : la marée y venait du sud-est. Le 10 juillet, ils virent la terre à l'ouest, et la marée y venait du nord. Ils en conçurent tant d'espérances pour le passage, qu'ils donnèrent à cet endroit le nom de *cap Comfort*, cap de Consolation, à 65 degrés de latitude et 86 degrés 10 minutes de longitude de Londres. Mais après avoir doublé le cap, et s'être avancés douze ou treize lieues, ils virent que la côte tournait au nord-est à l'est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, et mouillèrent le 9 septembre dans la rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul homme.

Ce voyage fit rappeler aux deux aventuriers, qu'il n'y avait point de succès à se promettre par la baie d'Hudson. Mais, ne regrettant que les six mois qu'ils y avaient employés, ils proposèrent à leur Compagnie de les équiper pour une autre expédition par le détroit de Davis. On leur rendit le même vaisseau sur lequel ayant mis à la voile le 26 mars 1616, ils entrèrent dans ce détroit le 14 mai. Mais en arrivant par les 72 degrés 20 minutes de latitude, ils commencèrent à désespérer du passage, par la seule raison que la marée y était si basse, qu'elle ne montait pas au-dessus de huit ou neuf pieds, et qu'elle n'avait même aucun courant régulier. La grosse marée de la nouvelle lune y commençait un quart après neuf heures, et le flux venait du sud. A la même hauteur, ils reconnurent le cap d'Espérance de Saunderson, qui était le plus haut point du nord où Davis avait poussé sa route. Baffin observe dans son journal, que ce voyageur put y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la mer sans glace et le passage fort large ; mais il répète que la nature de la marée et du courant devait les détruire.

Cependant Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva au commencement de juin par les 72 degrés 45 minutes, sous une petite île qu'il nomma *Women's island*, île des femmes, parce qu'il y trouva deux ou trois femmes, des tentes et des canots. Les glaces qui l'incommodaient beau-

coup l'obligèrent le 12 d'entrer dans un port, où les sauvages lui apportèrent quantité de peaux et de cornes; ce qui la fit nommer *Horn-Sound*, anse des Cornes. Après y avoir passé quelques jours, il remit en mer, malgré l'incommodité des glaces; et le premier juillet il trouva la mer libre par les 75 degrés 40 minutes. Ici les espérances de Baffin se ranimèrent. On doubla le 3 un beau cap à 76 degrés 35 minutes, qui reçut le nom de *cap de Diggs*, à l'honneur d'un des principaux chefs de la Compagnie anglaise. On passa devant un beau Sond qui fut nommé *Woolstenholme-Sound*, du nom d'un autre directeur. Le 5, on se trouva dans un autre Sond, à 77 degrés 30 minutes; il fut nommé *Whale's-Sound*, anse des Baleines, parce qu'on y vit un grand nombre de ces animaux.

Byleth et Baffin s'avancèrent ensuite vers une quatrième anse, qui s'étend au-delà des 78 degrés, et qu'ils nommèrent *anse de Smith*; elle est à l'extrémité d'une baie qui reçut le nom de *Baffin's-bay*, baie de Baffin, et qu'Ellis fait commencer au cap de Saunderson. Tous ces lieux sont sur la côte orientale de ce continent, le même que Frobisher, ou plutôt la reine Elisabeth, avait nommé *Meta incognita*, et qui n'est en effet que la côte orientale du Groënland: ils rencontrèrent une prodigieuse quantité de baleines dans l'anse de Smith, plus grandes qu'ils n'en avaient jamais vues dans aucune mer. La déclinaison de l'aiguille dans cette baie alla jusqu'à 56 degrés,

c'est-à-dire, plus de cinq points vers l'ouest; et Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

En faisant route vers l'ouest, ils découvrirent plusieurs îles, qui furent nommées *Cary's islands*, îles de Cary; et la première anse qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's Sound*. Le 12, ils arrivèrent par les 74 degrés dans un autre anse, qu'ils nommèrent *Lancaster's Sound*. Baffin ne cessa point de suivre la côte occidentale du détroit de Davis, jusqu'au 27, où, reconnaissant les îles de Cumberland, il désespéra de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les malades étaient en grand nombre à bord. On fit route vers la côte de Groënland, et l'on entra dans le port de Cockin, à 65 degrés 45 minutes. La haute marée de la nouvelle lune y commençait à sept heures, et montait plus de dix-huit pieds. Une grande abondance de bistorte, que ce port offrait pour le soulagement des malades, les mit bientôt en état de supporter la mer, et l'on arriva le 30 août à la rade de Douvres.

Byleth, dans une lettre fort sensée qu'il écrivit au directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devait rien espérer pour la découverte du passage par le détroit de Davis. Il ajoutait que d'ailleurs on ne pouvait trouver de lieu plus propre à la pèche des saumons, des vaches marines et des baleines; et l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandais y ont établi une pêche annuelle, qui leur a

produit d'immenses richesses. Baffin ne parut pas moins persuadé que le passage ne pouvait être dans le détroit de Davis : mais il demeura dans l'opinion qu'il en existait un au nord-ouest; et jusqu'au dernier moment de sa vie qu'il perdit aux Indes orientales après avoir été blessé au siége d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie anglaise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle était occupée d'autres soins. Cependant il restait en Angleterre une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert, d'Hudson et de Baffin. Un particulier, nommé *Lucas Fox*, homme né pour la mer, en faisait l'unique sujet de ses méditations, et ne cessait point d'en conférer avec ceux qui avaient été employés aux voyages précédens : il prit soin de recueillir toutes les cartes et tous les journaux de ces expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zèle le fit connaître des plus célèbres mathématiciens, qui s'engagèrent à lui procurer un vaisseau du roi pour recommencer les tentatives. Ils présentèrent, en 1630, une savante requête au roi Charles 1er; et ce prince ne rejeta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui ayant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, Briggs, un des principaux mathématiciens, mourut dans l'intervalle; et les espérances de Fox demeurèrent suspendues. D'un autre côté,

quelques négocians de Bristol, sollicités par un officier de mer, avaient formé le même projet. Ils proposèrent aux amis de Fox de s'associer avec eux, en faisant partir un vaisseau dans la même vue, à condition que les uns et les autres auraient une part égale au profit de la découverte, auquel des deux vaisseaux que cette faveur fût réservée : leur proposition fut acceptée. Vers le même temps, Thomas Roe, déjà célèbre dans ce recueil, arriva de Suède, où son mérite l'avait fait employer, et prit tant d'affection pour Fox, que l'ayant présenté à la cour, il y fit renaître en sa faveur un dessein qui semblait abandonné. On lui donna des instructions, avec une carte où toutes les découvertes étaient rassemblées; et le roi même, paraissant compter sur le succès d'un voyage entrepris sous ses auspices, le chargea d'une lettre pour l'empereur du Japon.

Le vaisseau qui lui fut confié, était une pinasse royale, nommée *le Charles*, de vingt-deux hommes d'équipage et avec des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 mai 1631; et le 13 juin, il était à 58 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. Il entra le 22 dans le détroit d'Hudson; ensuite, après avoir passé le pays que Button avait nommé *Carys-Swan's-nest*, il arriva, par les 64 degrés 1 minute à la côte qui avait reçu du même voyageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas Roe's Wellcome, Bienvenue de Thomas Roe*, qu'elle a continué de porter. C'est une île dont les terres

sont entrecoupées de montagnes. Le temps était beau, c'est-à-dire, que la mer était sans glaces et la terre déchargée des neiges. La côte, qui paraissait fort saine, ressemblait par ses inégalités aux promontoires de l'Océan, et la marée y montait de quatre brasses. Fox, passant de là au sud-ouest, découvrit, par les 63 degrés 37 minutes, un grand cap au sud, avec de petites îles. Dans la même route et plus au sud, il rencontra une île par les 63 degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brooke*. Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il vit une autre île qui fut nommée *Dun-Fox island*, où la marée venait du nord-est et montait d'environ douze pieds. A 62 degrés 5 minutes, il se trouva entre plusieurs petites îles qu'il nomma *les mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignait de Wellcome, moins la marée paraissait monter. A la fin, dit-il, elle devint presque imperceptible, et cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 août, il rencontra le vaisseau associé, commandé par le capitaine James: il eut une longue conférence avec cet officier, qui était celui dont les négocians de Brest avaient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la marée et par les courses des baleines, il paraissait vraisemblable que le passage était dans le Wellcome de Thomas Roe, ou Ne-Ultra de Button. Au commencement d'octobre, il repassa le détroit d'Hudson; et d'heureux vents le ramenèrent aux Dunes à la fin du mois.

La relation de son voyage, qu'il publia aussitôt, fut dédiée au roi : il y établit, comme un point incontestable, que les hautes marées qu'il avait rencontrées au Wellcome, ne pouvaient absolument venir par le détroit d'Hudson, mais qu'elles devaient y être amenées par quelque mer orientale, ou par celle qui porte le nom de *Mer du Sud*. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le détroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire, aux îles de Résolution, cinq brasses en allant et venant. Il ajoute que, suivant le journal d'Hudson, elle montait à l'île de la Merci de Dieu, un peu plus de quatre brasses, que lui-même il avait trouvé à 64 degrés 10 minutes de latitude; que venant du nord, elle y montait plus de vingt pieds dans le temps même des basses eaux, et qu'en rasant toujours cette côte occidentale, il l'avait vu diminuer peu à peu jusqu'au port de Nelson, où elle ne montait que neuf pieds. De là il conclut que si l'on considère la distance, qui est de deux cent cinquante lieues en montant, et les obstacles que la marée rencontre en chemin parmi tant d'îles et de bas fonds, il doit paraître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque grande mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le passage existe réellement, mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il,

une large ouverture dans un climat tempéré; ce qu'il fonde sur sa propre expérience, ayant observé que plus il montait vers le nord de la baie d'Hudson, plus il trouvait le temps chaud et la mer dégagée de glaces.

Le capitaine James, qui était parti dans le même temps pour la même découverte, ne manquait point d'esprit, ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avait point assez d'expérience des voyages du nord pour commander une expédition de cette nature. Il entra dans le détroit d'Hudson vers le milieu de juin, et les glaces lui causèrent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuse point d'exagération; mais on rejette ses disgrâces sur lui-même, parce qu'il avait perdu trop de temps au fond de la baie, où, malgré la conférence qn'il avait eue avec Fox, il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ses espérances, l'émulation contribua plus que tout le reste à l'arrêter dans cette mer pour y pousser ses recherches au printemps.

Le lieu qu'il choisit fut l'île de Charleton, à 52 degrés de latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'octobre, lorsque les neiges vinrent à tomber avec un froid excessif. Cependant la mer ne fut prise de la gelée qu'au milieu de décembre; mais le froid ayant continué avec la même rigueur jusqu'au milieu d'avril, on juge qu'il dût être insupportable pour des gens qui n'avaient d'autre asile qu'une tente couverte des voiles du vais-

seau, et qui trouvaient à peine dans l'île quelques broussailles pour faire du feu. Quel état pour un hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, long-temps après qu'elles furent fondues sur les côtes de la baie! Le 29 avril il tomba de la pluie pendant tout le jour; et la neige était fondue le 3 mai dans plusieurs endroits de l'île. Le temps était chaud le 13 pendant le jour; mais il gelait encore toutes les nuits. Le 25, les glaces s'étant fendues sur toute la baie, flottaient autour du vaisseau. Le 30, il n'en restait plus entre le vaisseau et l'île; et l'on s'aperçut le même jour que la terre commençait à pousser. Cependant la mer était encore pleine de glaçons le 13 juin. Il n'en faisait pas moins chaud, et l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la baie se trouva ouverte le 19; et les glaces furent poussées vers le nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au nord-ouest, et visita cette partie de la côte qui est à la hauteur de l'île de Marbre. Ensuite, faisant route vers le continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'île de Nottingham; mais on approchait déjà de la fin d'août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses gens, se disposa au retour, et sortit assez heureusement du détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 octobre au port de Bristol.

La relation qu'il publia de son voyage contient des observations curieuses; mais il paraît que les difficultés qu'il avait essuyées l'avaient fait changer

d'opinion sur la réalité d'un passage au nord-ouest. Il déclare positivement : « Que le fruit de ses travaux était d'avoir reconnu, ou qu'il n'y avait aucun passage, ou que s'il y en avait un, il devait être si mal situé, qu'il y aurait peu d'utilité à le découvrir ». Son témoignage, et l'effrayante peinture qu'il faisait de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglais pour les découvertes, qu'ils demeurèrent près de trente ans dans l'inaction.

En 1619, les Danois avaient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des voyages qu'ils avaient faits en Islande et dans le Groënland, qui étaient connus fort anciennement, et qui n'appartiennent point à cet article; mais sous le règne de Christiern IV, un capitaine danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes orientales par le détroit d'Hudson, et partit avec deux vaisseaux le 19 mai 1619. Le 20 juin, il reconnut le cap de Farewell au midi du Groënland. Là, prenant sa route de l'ouest au nord, il trouva quantité de glaces qu'il sut éviter; il entra dans le détroit d'Hudson, qu'il nomma *le détroit de Christiern;* et relâchant sur la côte de Groënland, dans une île qui s'y trouvait habitée, il y prit des rennes, et la nomma *Reen-Sund*, c'est-à-dire, le détroit ou *le Sond des Rennes*. Le port où il passa quelques jours, après y avoir arboré le nom et les armes du roi son maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 juillet. Les orages et les glaces l'obli-

gèrent de se mettre à couvert le 28, entre deux îles, où il faillit de périr dans le port même. Ce détroit, dont il prit aussi possession en y laissant le nom et les armes du roi, reçut le nom de *Hare-Sund*, détroit des Lièvres, parce qu'il avait vu quantité de ces animaux dans une des îles voisines. Le 9 août, il fit voile vers l'ouest-sud-ouest, avec un vent de nord-ouest. Une grande île couverte de neige, qu'il rencontra sur la côte méridionale du grand détroit, fut nommée *Suceland*. Le 20, il porta de l'ouest au nord; mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue de la terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du détroit ne soit que de seize lieues. Enfin il entra dans la baie d'Hudson, qu'il nomma en latin *mare Novum*, mer Nouvelle, et *mare Christianum*, mer de Christiern. Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie septentrionale, et le second, à la méridionale. La route de l'est-nord-ouest, qu'il s'efforça de tenir, le conduisit jusqu'aux 63 degrés 20 minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'hiver dans un port qu'il nomma *Munken's Winter Haven*, c'est-à-dire, le port d'hiver de Munk, et la contrée voisine reçut le nom de *Nouveau-Danemarck*.

Ce port, où il était arrivé le 7 septembre, est à l'embouchure d'une rivière qu'il voulait reconnaître: mais il n'y fit pas plus d'une lieue et demie sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques soldats, avec lesquels il tenta de

pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines et d'autres preuves que le pays n'était pas sans habitans. Cependant, n'ayant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de gibier qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'hiver, ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelèrent jusqu'au fond, et brisèrent tous leurs tonneaux et leurs vases. Les maladies, surtout le scorbut, attaquèrent l'équipage de ses deux vaisseaux, dont l'un était de quarante-huit hommes, et l'autre de seize. Ils se trouvèrent tous hors d'état de s'entre-secourir, et la mortalité devint presque générale. Au mois de mai 1620, ceux qui avaient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignait à tant de misères, et les forces manquaient aux plus résolus pour tuer des animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affaiblissement, se trouva seul dans sa hutte, si mal, qu'il n'y attendait plus que la mort. Cependant ayant repris courage, il sortit de sa hutte pour chercher ses compagnons : il n'en trouva que deux; le reste était mort. Ces trois hommes s'encouragèrent mutuellement. Ils grattèrent la neige, sous laquelle ils trouvèrent, comme les rennes, des herbes et des racines qui les ranimèrent; ensuite la pêche et la chasse leur donnèrent une nourriture plus forte. Le beau temps,

qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, et leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Danemarck. Ils abandonnèrent leur vaisseau, dont la manœuvre excédait les forces de trois hommes, et se livrèrent sur l'autre à la protection du ciel. Le port où ils avaient passé cet affreux hiver reçut le nom de *Johns Munk's bay*, c'est-à-dire, baie de Jean Munk. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arrivèrent au cap de Farewell, d'où ils entrèrent dans l'Océan. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils abordèrent le 25 septembre en Norwège; et d'autres dangers, qu'ils coururent dans le port, ne les empêchèrent point d'y descendre heureusement.

Ils furent reçus en Danemarck comme des gens sortis du tombeau; et le récit de leurs aventures n'ayant pu causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, et résolut de tenter encore une fois le passage du nord-ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes qui s'associèrent en sa faveur. Tout était prêt pour sa navigation, lorsqu'en prenant congé de la cour, on lui parla de sa première entreprise; et le roi l'exhortant à bien faire, attribua

la perte de son équipage à sa mauvaise conduite Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'aurait dû ; et le roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux capitaine. Il se retira desespéré, se mit au lit, rejeta toute sorte de consolations et de nourriture, et mourut peu de jours après. Telle fut la fin et la récompense d'un homme dont la baie d'Hudson conservera long-temps le nom dans ses ports et ses rivières.

C'est ici l'occasion de rappeler un voyage des Espagnols, entrepris en 1602 pour continuer la découverte des côtes au-delà du cap de Mendocin, dernier terme de leurs navigations au nord. De trois vaisseaux qui furent employés à cette expédition, et qui s'avancèrent ensemble jusqu'aux 38 ou 39 degrés de latitude septentrionale, où ils trouvèrent un bon port, qu'ils nommèrent *le port de Monterey*, l'un reprit de là sa route vers la Nouvelle-Espagne ; les deux autres continuèrent la leur jusqu'aux 42 degrés ; et l'un des deux ne passa point le cap blanc de Saint-Sébastien, nom qu'ils donnèrent à un cap qu'ils trouvèrent à cette hauteur, un peu au-delà du cap Mendocin, qu'on place à 41 degrés et demi de latitude. Mais le troisième, qui n'était qu'une frégate nommée *les Trois Rois*, continua sa navigation ; et le 19 janvier 1603, Martin d'Aguilar, qui la commandait, trouva qu'à la latitude de 43 degrés, la

côte tournait au nord-est. Il vit à cette hauteur une rivière, ou un détroit très-navigable, dont les bords étaient couverts d'une grande quantité d'arbres; mais la violence des vagues et la rapidité des courans ne lui ayant pas permis d'y entrer, il prit aussi le parti de retourner vers Acapulco, parce que ses instructions ne portaient pas qu'il allât plus loin au nord.

Ceux qui sont persuadés de l'existence d'une mer de l'ouest regardent aujourd'hui cette ouverture comme son entrée dans la mer du sud. Mais il paraît que les Espagnols demeurèrent persuadés qu'elle communique à la mer du nord. Après avoir différé quelque temps à vérifier cette mer, par une politique facile à pénétrer, les entreprises des Anglais, des Hollandais et des Danois, qui pouvaient leur en dérober la gloire et les avantages par la mer du nord, excitèrent enfin leur jalousie, et leur firent prendre, en 1640, la résolution d'achever ce qu'ils se flattaient d'avoir heureusement commencé par la mer du sud. C'est du moins ce qu'ils semblent avouer eux-mêmes dans la relation suivante, que M. Delisle a donnée en français, sur une traduction que les Anglais en avaient publiée dans leur langue en 1708. Il reste à la vérité quelques doutes sur l'authenticité de cette pièce; mais divers suffrages d'un grand poids, et les preuves que M. Delisle a recueillies en sa faveur, ne permettent pas du moins de la croire étrangère à ce Recueil.

« Les vice-rois de la Nouvelle-Espagne et du Pérou ayant été avertis par la cour d'Espagne, que les différentes tentatives des Anglais, tant celles qui se firent sous le règne de la reine Elisabeth et du roi Jacques, que celles du capitaine Hudson et du capitaine James, dans la seconde, la troisième et la quatrième année du règne de Charles Ier, avaient été renouvelées en 1639, quatorzième année du règne du même roi Charles, par quelques habiles navigateurs de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre : moi, amiral de Fonté, je reçus ordre d'Espagne et des vice-rois d'équiper quatre vaisseaux de guerre, et nous nous mîmes en mer au Callao de Lima, le 3 avril 1640; moi, l'amiral Barthélemi de Fonté, dans le vaisseau *le Saint-Esprit;* le vice-amiral don Diégo Penelossa, dans le vaisseau *la Sainte-Lucie;* Pédro Bernardo, dans le vaisseau *le Rosaire;* et Philippe de Ronquillo, dans *le roi Philippe.*

» Le 7 avril à cinq heures du soir, ayant fait deux cents lieues, nous arrivâmes à la hauteur de Sainte-Hélène, au bord de la baie de Guayaquil, et à 2 degrés de latitude méridionale. Nous jetâmes l'ancre au port de Sainte-Hélène, au-dedans du cap, où chaque équipage se pourvut abondamment d'une espèce de bitume ou de goudron d'une couleur obscure, tirant un peu sur le vert. C'est un excellent remède contre le scorbut et l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les vaisseaux; mais nous le prîmes pour remède : il sort de la terre en bouillonnant.

» Le 10 nous passâmes la ligne équinoxiale à la vue du cap del Passao, et le jour suivant nous doublâmes celui de Saint-François par 1 degré 7 minutes de latitude septentrionale. Nous mouillâmes à l'embouchure de la rivière de San-Iago, à quatre-vingts lieues du cap Saint-François, à l'est tirant au sud. On y jeta les filets et l'on prit une grande quantité de fort bons poissons. Plusieurs personnes de chaque bord descendirent au rivage, et tuèrent un grand nombre de chèvres et de porcs sauvages; d'autres achetèrent des habitans du pays, vingt douzaines de coqs et de poules d'Inde, des canards et d'excellens fruits: c'était dans un village, à deux lieues espagnoles ou six milles et demi de l'embouchure de la rivière de San-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette rivière avec de petits vaisseaux, l'espace de quatorze lieues espagnoles environ sud-est de la mer, et presqu'à moitié chemin de la belle ville de Quito, qui est à 22 minutes de latitude méridionale.

» Le 16 nous fîmes voile de la rivière de San-Iago pour le port de la ville de Réaléjo, à trois cent vingt lieues ouest-nord-ouest un peu plus à l'ouest, environ à 11 degrés 14 minutes de latitude boréale, laissant à bâbord la montagne de Saint-Michel, et la pointe de Cazamina à tribord. Le port de Réaléjo est très-sûr; il est couvert du côté de la mer par les îles Ampallo et Mongreza, toutes deux bien peuplées de naturels du pays, et par trois autres îles; c'est à Réaléjo qu'on bâtit les grands vaisseaux, dans la

Nouvelle-Espagne. Il n'est éloigné que de quatre milles, par terre, du commencement du lac Nicaragua, qui tombe dans la mer du Nord à 12 degrés de latitude septentrionale, près des îles del Grano, ou de las Perlas. On trouve, aux environs de Réaléjo, une grande abondance de bois ferme, des cèdres rougeâtres, et toutes sortes de bois pour la construction des vaisseaux. Nous y achetâmes quatre longues chaloupes, bonnes voilières, et construites exprès pour aller à voiles et à rames, chacune d'environ douze tonneaux, et trente-deux pieds de quille.

» Le 26 nous fîmes voile de Réaléjo pour le port de Saragua, ou plutôt Salagua, et nous passâmes entre les îles et les bas fonds de Chamilli: ce port est situé par les 77 degrés 31 minutes, à quatre cent quatre-vingts lieues au nord-ouest-quart-à-l'ouest, un peu à l'ouest de Réaléjo. Dans la ville de Salagua, dans celle de Compostella, qui n'en est pas éloignée, nous engageâmes un maître et six de ces matelots, qui font avec les naturels du pays, à l'est de la Californie, le trafic des perles, que ceux-ci pêchent sur un banc situé par les 29 degrés de latitude septentrionale, au nord du banc de Saint-Jean, qui est par les 24 degrés : ce banc est à vingt lieues nord-nord-est du cap Saint-Luc, pointe la plus sud-est de la Californie ».

Ce maître, que l'amiral de Fonté avait engagé avec son vaisseau et son équipage, l'informa qu'à deux cents lieues au nord du cap Saint-Luc, un flux ve-

nant du nord rencontrait le flux venant du sud, et qu'il était sûr que la Californie était une île : sur quoi don Diégo Penelossa (fils de la sœur de don Louis de Haro, premier ministre d'Espagne), jeune seigneur fort versé dans la cosmographie et la navigation, entreprit de découvrir la vérité ; car on doutait encore si la Californie était une île ou une presqu'île. Il avait avec lui, outre son vaisseau, les quatre chaloupes achetées à Réaléjo, et le maître engagé à Salagua avec les six matelots.

L'amiral de Fonté les quitta en faisant voile vers les trois autres vaisseaux, entre les îles de Chamilli le 10 mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du cap Abel, sur la côte ouest-nord-ouest de la Californie, à 26 degrés de latitude septentrionale, et à cent soixante lieues nord-ouest-quart-ouest des îles de Chamilly, il s'éleva un vent frais et constant du sud-sud-est ; et du 26 mai jusqu'au 14 juin, l'amiral arriva à la rivière de *los Reyes*, sous la latitude de 53 degrés, sans avoir eu l'occasion de baisser la voile du perroquet dans le cours de huit cent soixante-six lieues au nord-nord-ouest ; savoir, quatre cents lieues du port Abel au cap Blanc, et quatre cent cinquante-six lieues de ce cap à Rio de los Reyes. Le temps fut très-beau pendant ce trajet ; et l'on fit environ deux cents soixante lieues dans les canaux, qui serpentent entre les îles de l'archipel de Saint-Lazare (ainsi nommé par l'amiral de Fonté, qui en faisait le premier la découverte), dans lequel ses

chaloupes précédaient d'un mille, pour sonder la profondeur de l'eau, et reconnaître les sables et les rochers.

Le 21 juin, l'amiral dépêcha un de ses capitaines à Pédro Bernardo, pour lui donner ordre de remonter une belle rivière, dont le courant est doux et l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au nord, ensuite au nord-est, puis au nord, enfin au nord-ouest, où il entra dans un lac rempli d'îles, dans lequel il trouva une grande presqu'île bien peuplée, dont les habitans étaient d'un caractère doux et sociable. Il nomma ce lac *Velasco*, et y laissa son vaisseau. En remontant la rivière, il trouva partout quatre, cinq, six, sept et huit brasses d'eau. Les rivières, comme les lacs, fournissaient en abondance des saumons, des truites et des perches blanches, dont quelques-unes avaient deux pieds de long. Le capitaine Bernardo prit dans cet endroit trois longues chaloupes indiennes, appelées en langue du pays *periagos*, composées de deux gros arbres, et longues de cinquante à soixante pieds. Après avoir laissé son vaisseau dans le lac Velasco, il fit voile dans ce lac, cent quarante lieues à l'ouest, et ensuite quatre cent trente-six à l'est-nord-est, jusqu'aux 77 degrés de latitude.

L'amiral, après avoir dépêché Bernardo pour découvrir la partie qui est au nord et à l'est de la mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une rivière fort navigable, qu'il nomma *Rio de los Reyes*, dont le lit

était presqu'au nord-est, et changeait plusieurs fois de rhumb pendant soixante lieues. A marée basse, il trouva un canal navigable, qui n'avait pas moins de quatre à cinq brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux rivières, au temps de la marée, est presque la même : elle est de vingt-quatre pieds dans la rivière de los Reyes, à la plaine et la nouvelle lune. Ils avaient avec eux deux Jésuites, dont l'un accompagna le capitaine Bernardo dans sa découverte. Ces deux religieux s'étaient avancés jusqu'aux 66 degrés de latitude septentrionale dans leurs missions, et avaient fait des observations fort curieuses.

L'amiral reçut du capitaine Bernardo une lettre datée le 27 juin 1640, dans laquelle cet officier lui marquait qu'ayant laissé son vaisseau dans le lac de Velasco, entre l'île Bernardo et la presqu'île Conibasset, il descendait une rivière qui sort du lac, et qui a trois cataractes dans l'espace de quatre-vingts lieues, après quoi elle tombe dans la mer de Tartarie à 61 degrés; qu'il était accompagné du Jésuite et de trente-six naturels du pays, dans trois de leurs chaloupes, et de vingt matelots espagnols, que la côte s'étendait vers le nord-est; que les provisions ne pouvaient pas leur manquer, le pays étant abondant en toutes sortes de venaison, et la mer, comme les rivières, étant fort poissonneuse; sans compter qu'ils avaient avec eux du pain, du sel, de l'huile et de l'eau-de-vie; enfin qu'il ferait tous les efforts pos-

sibles pour le succès de la découverte. Lorsque cette lettre fut apportée à l'amiral, il était arrivé dans une ville indienne, nommée *Conasset*, au midi du lac *Bello*. C'est un lieu fort agréable où les deux Jésuites avaient passé deux ans dans leur mission. L'amiral entra dans le lac avec ses deux vaisseaux le 22 juin, une heure avant la haute marée, à quatre ou cinq brasses d'eau; il n'y avait alors ni chute, ni ni cataracte. En général, le lac Bello n'avait pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le lac une heure et un quart avant la haute marée. L'eau de la rivière est douce au port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la rivière de los Reyes. Cette rivière abonde, comme le lac, en saumons, en truites saumonnées, en brochets, en mulets, et deux autres espèces d'excellens poissons qui lui sont particulières. L'amiral assure que les mulets de la rivière de los Reyes et du lac Bello sont plus délicats que dans aucun autre lieu du monde.

Le 1er juillet, l'amiral ayant laissé le reste de ses vaisseaux dans un très-bon port du lac Bello, sous une belle île, vis-à-vis de la ville de Conasset, fit voile dans la rivière de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ses compagnons de voyage, nommé *Parmentiers*, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta dans cette rivière et aux environs. « Nous passâmes,

reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avaient en tout trente-deux pieds de hauteur perpendiculaire depuis le lac. Cette rivière coule dans un grand lac, que j'ai nommé le *lac de Fonté*, où nous arrivâmes le 6 juillet, et qui a cent soixante lieues de long sur soixante de largeur. Sa longueur s'étend de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Il a vingt et trente, et même en quelques endroits, soixante brasses de profondeur. Il abonde en morues des meilleures espèces, larges et fort grasses. On y voit plusieurs grandes îles, et dix petites, qui sont remplies d'arbrisseaux, et couvertes d'une mousse qui croît jusqu'à six ou sept pieds de hauteur : elle sert à nourrir en hiver une sorte de grands cerfs qui se nomment *Mooses*, et d'autres cerfs plus petits, tels que des daims, etc. Il s'y trouve d'ailleurs quantité d'oiseaux sauvages, tels que des coqs de bruyère, des gelinottes, des coqs d'Inde, des perdrix, et diverses sortes d'oiseaux de mer, surtout du côté du sud. Une des grandes îles, qui est très-fertile et bien peuplée, produit d'excellens bois de charpente, tels que des chênes, des frênes et des ormes. Les sapins y sont fort hauts et fort gros.

» Le 14 juillet, ayant fait voile de la pointe est-nord-est du lac de Fonté, nous passâmes un lac, que je nommai *estrecho de Ronquillo*, détroit de Ronquillo, et qui a trente-quatre lieues de longueur sur deux ou trois de largeur : sa profondeur est de vingt, vingt-six et vingt-huit brasses. Nous le pas-

sâmes en dix heures, par un vent frais, et pendant le temps d'une marée. Ensuite tournant plus à l'est, nous trouvâmes insensiblement le pays plus mauvais, et tel qu'on le trouve dans l'Amérique septentrionale et méridionale, depuis le 36e degré de latitude jusqu'aux extrémités du nord et du sud. La partie occidentale diffère, non-seulement en fertilité, mais aussi en température de l'air, au moins de 10 degrés : elle est plus chaude que celle de l'est, suivant la remarque des plus habiles Espagnols sous le règne de Charles-Quint et de Philippe III.

» Le 17, nous arrivâmes dans une ville américaine, dont les habitans dirent à Parmentiers, notre interprète, qu'il y avait un grand vaisseau peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais on n'en avait vu jusqu'alors. Nous fîmes voile vers ce vaisseau, et nous y trouvâmes seulement un homme âgé, avec un jeune homme. Cet homme était fort versé dans les mécaniques. Mon second contre-maître et mon canonnier, qui étaient Anglais, et qui avaient été faits prisonniers à Campêche, me dirent que le vaisseau était venu de la Nouvelle-Angleterre, d'une ville qui se nomme *Boston*. Le 30, le propriétaire du vaisseau, et tout l'équipage étant revenus à bord, Shapely, leur capitaine, m'apprit que le propriétaire était major-général de la colonie des Massachusets, la plus grande de la Nouvelle-Angleterre. Je crus devoir le traiter comme un galant homme, en lui déclarant que, malgré l'ordre que j'avais reçu de

saisir tous ceux qui cherchaient un passage au nord-ouest, ou de l'ouest dans la mer du Sud, je voulais bien le regarder, lui et ses gens, comme des marchands qui trafiquaient avec les naturels du pays pour se procurer des castors, des loutres et d'autres pelleteries. Là-dessus il m'envoya un présent de diverses provisions, dont je n'avais pas besoin. Je lui fis présent, à mon tour, d'une bague de diamans qui me coûtait douze cents piastres, et qu'il n'accepta qu'après s'être fait presser long-temps. Je donnai aussi au capitaine Shapely mille piastres pour ses cartes et ses journaux, un quarteau de bon vin du Pérou au propriétaire nommé *Seymour Gibbons*, et vingt piastres à chacun de leurs matelots, qui étaient au nombre de dix.

» Le 6 août, nous fîmes voile avec un très-bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du courant, à la première cataracte de la rivière de Parmentiers. Le 11, ayant fait quatre-vingt-six lieues, je me trouvai le 16 à la côte méridionale du lac Bello, à bord de nos vaisseaux, devant la belle ville de Conasset, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité pendant mon absence; et le capitaine Ronquillo y avait répondu par sa conduite. Le 20, un Américain m'apporta une lettre du capitaine Bernardo, en date du premier août, dans laquelle il m'apprenait qu'il était de retour de son expédition du nord, et m'assurait qu'il n'y avait point de com-

munication de la mer Atlantique par le détroit de Davis, parce que, les naturels du pays ayant conduit un de ses matelots à la tête de ce détroit, il l'avait vu terminé par un lac d'eau douce d'environ trente milles de circuit, par les 80 degrés de latitude septentrionale; qu'il y avait vers le nord des montagnes prodigieuses; qu'au nord-ouest du lac, la glace s'étendait en mer jusqu'à cent brasses de hauteur d'eau, et que cette glace pouvait être là depuis la création du monde. Bernardo ajoutait qu'il avait fait voile de l'île Basset au nord-est, à l'est-nord-est, et au nord-est-quart-à-l'est, jusqu'aux 79 degrés, où il avait remarqué que la terre s'étendait au nord, et qu'elle était couverte de glace.

» Je reçus ensuite une seconde lettre de Bernardo, datée de Minhauset, par laquelle il me marquait qu'il était arrivé le 29 au port de l'Arena, après avoir monté de vingt lieues la rivière de los Reyes, et qu'il y attendait mes ordres. Comme j'avais une bonne provision de gibier et de poisson, que Ronquillo avait fait saler dans mon absence, et cent tonneaux de blé d'Inde, je fis voile, le 2 septembre, accompagné de plusieurs habitans de Conasset; et le 5 du même mois, à huit heures du matin, je jetai l'ancre entre Porto de l'Arena et Minhauset, dans la rivière de los Reyes. Ensuite, descendant cette rivière, je me trouvai dans la partie du nord-est de la mer du sud, d'où nous sommes retournés dans notre pays, bien persuadés qu'il n'y

avait point de passage dans la mer du Sud par le nord-ouest ».

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce journal et des preuves de M. Delisle, il paraît adopté par deux fameux voyageurs anglais, Dobbs et Smith, qui l'ont joint à leurs relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des pays au nord-ouest. L'amiral de Fonté se montrait fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du passage au nord-ouest, jusqu'au voyage du capitaine James, en 1631. Cette malheureuse expédition ayant découragé les Anglais, leur ancienne ardeur passa aux négocians de leurs colonies, surtout à ceux du canton des Massachusets et de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la lettre de l'amiral, que Seymour Gibbons, major-général des Massachusets, équipa un vaisseau, dont il donna la conduite au capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix matelots. Shapely prit sa route par le détroit d'Hudson, et parvint à la côte occidentale de la baie de ce nom, où il fut rencontré l'année suivante par l'amiral de Fonté, qui était venu par là mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre, parce qu'on n'y travaillait plus à la recherche du passage par le nord-ouest, ne fut connu que par la lettre de l'amiral de Fonté. Mais Dobbs, dans le journal du voyage qu'il fit en 1744, assure que, suivant des informations prises en Amérique par

l'ordre du chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avait alors une famille de Shapely qui demeurait à Boston; ce qui donne beaucoup de poids à la lettre de l'amiral de Fonté. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le vaisseau de Boston, après la rencontre de l'amiral espagnol; et cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit équipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'écrivain de *la Californie*, vaisseau commandé par le capitaine Smith en 1746 et 1747, soupçonne que les gens de l'équipage de Shapely furent ces six matelots anglais, qui, suivant la relation de Jérémie, furent trouvés à l'embouchure de la rivière de Bourbon. Ce voyageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractère, que les six Anglais avaient été dégradés par un vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle-Angleterre; il rapporte les circonstances de leur malheur. Étant arrivés fort tard à la rivière de Bourbon, où ils mouillèrent, leur capitaine envoya sa chaloupe à terre avec six hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement; mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendaient de la rivière, entraînèrent le vaisseau, dont on n'a jamais su le sort. L'écrivain de Smithajoute que, si l'on savait l'année où les Français, commandés alors par Des Groseillers, arrivèrent à la baie d'Hudson, il serait aisé de combiner ces événemens; qu'au reste il est vraisemblable que l'équipage de Shapely,

ayant rencontré un fort mauvais temps dans la baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'août, y chercha le moyen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle-Angleterre; et qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'amiral de Fonté pour son retour à Conasset, dûrent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjectures se trouvent détruites par des dates constantes que Dobbs ne devait pas même ignorer, puisqu'elles se trouvent dans les historiens anglais comme dans les nôtres; et l'apparition de Shapely dans une ville américaine qui répondait à la mer du Sud est un phénomène, dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage.

Il paraît si nécessaire de rapprocher par quelque liaison toutes les lumières qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du nord-ouest sans avoir rapporté celles qui furent reprises au nord-est dans l'intervalle. Les premières furent celles de Jean Wood, Anglais, qui, s'étant avancé en 1676, jusqu'aux 76 degrés de latitude, y fit un triste naufrage sur une côte qu'il prit mal à propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle-Zemble. Exposons, d'après lui-même, les raisons qui lui avaient fait renaître l'espoir de découvrir un passage par cette route.

« La première, dit-il, était fondée sur le sentiment de Barentz. Cet habile Hollandais avait cru,

comme on l'a rapporté, que, la distance entre la Nouvelle-Zemble et le Groënland n'étant que de deux cents lieues, il devait trouver une mer ouverte et libre de glaces, et par conséquent un passage, si du cap Nord il tenait la route nord-est entre ces deux terres. Il était mort dans cette opinion, persuadé qu'à vingt lieues de la côte il n'y avait plus de glaces, et qu'ensuite on ne devait être arrêté par aucun obstacle. Il n'avait attribué le mauvais succès de ses entreprises qu'au malheur qu'il avait eu de suivre de trop près la côte de la Nouvelle-Zemble; et s'il eût vécu, sa résolution était de recommencer le même voyage pour suivre ses nouvelles vues.

« Ma seconde raison, continue Wood, était une lettre écrite de Hollande, et publiée dans les *Transactions philosophiques*, où l'on assure que, le czar Pierre ayant fait reconnaître la Nouvelle-Zemble, on s'était assuré que cette terre n'est point une île; qu'elle fait partie du continent de la Tartarie, et qu'au nord il y a une mer libre et ouverte. Ma troisième raison était tirée du journal d'un voyage de Batavia au Japon, publié en Hollande. Le vaisseau qui entreprit cette route ayant fait naufrage sur la côte de Corée, presqu'île de la Chine, tout l'équipage tomba dans la servitude; mais l'auteur de la relation se sauva au Japon, après seize ans d'esclavage, et rapporte que de temps en temps la mer jette sur les côtes de Corée des baleines qui ont sur

le dos des harpons anglais et hollandais : un fait de cette nature ne laisserait aucun doute du passage. La quatrième raison m'avait été fournie par Joseph Moxons, homme de mer anglais, qui avait entendu dire à des Hollandais dignes de foi qu'ils avaient été jusque sous le pole, et que la chaleur y était égale à celle d'Amsterdam en été. Ma cinquième raison était fondée sur une relation du capitaine Golden, qui avait fait plus de trente voyages au Groënland. Il raconte qu'étant dans cette contrée, il fit voile avec deux vaisseaux hollandais à l'est de l'île d'Edges, et que, n'ayant point trouvé de baleines sur cette côte, les deux Hollandais résolurent d'aller plus loin au nord pour faire leur pêche entre les glaces; qu'après une séparation de quinze jours ils revinrent le joindre, et l'assurèrent qu'ils avaient été jusqu'au 89e degré de latitude, c'est-à-dire, à un degré du pole; et que là ils avaient trouvé une mer libre et sans glaces, ouverte, profonde, et semblable à celle de Biscaye. Golden paraissant douter de ce récit, les Hollandais lui montrèrent les journaux des deux vaisseaux, qui attestaient le même fait, et qui s'accordaient presque entièrement. Ma sixième raison fut un témoignage oculaire du même Golden : il m'assura que tout le bois que la mer jette sur les côtes du Groënland est rongé jusqu'à la moelle par des vers marins; preuve incontestable qu'il vient d'un pays plus chaud, car tout le monde sait que les vers ne rongent point dans un climat froid : or, on

ne peut supposer que ce bois vienne d'ailleurs que du pays de Jesso ou du Japon, ou de quelque autre terre voisine. Enfin, ma septième raison était tirée d'un journal publié dans les *Transactions philosophiques*, du voyage de deux vaisseaux qui, étant partis peu de temps auparavant pour la découverte du passage, avaient fait trois cents lieues à l'est de la Nouvelle-Zemble, et n'auraient pas manqué de suivre leur entreprise, si quelques différends qui survinrent entre les propriétaires de ces deux bâtimens et les agens de la Compagnie des Indes orientales, dont l'intérêt n'était pas qu'elle réussît, ne l'eussent fait échouer ».

A ces motifs Wood avait joint d'autres argumens fondés, dit-il, sur la raison et la nature. Il avait considéré premièrement que près du pole septentrional il pouvait faire aussi chaud en été que sous les cercles polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en hiver dans les Iles-Britanniques. Le soleil, n'ayant en été que 23 degrés de hauteur près du pole, et y étant toujours au-dessus de l'horizon, dont il fait constamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur à cette partie de l'hémisphère qu'il n'en donne en hiver à l'Angleterre, où dans sa plus haute élévation, c'est-à-dire à midi, il n'a que 15 degrés de hauteur, et ne se montre que pendant huit heures sur l'horizon. Wood jugeait que le soleil pouvait y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle polaire, où, par la décli-

naison du soleil, le temps du refroidissement de l'air est à peu près égal au temps de son échauffement, ce qui n'arrive pas sous le pole. Il était confirmé dans cette opinion par le rapport de la plupart de ceux qui avaient fait le voyage du Groënland, et qui assuraient que plus on avance au nord de cette côte, plus on y trouve d'herbe et de pâturages, et par conséquent plus d'animaux.

Il jugeait, en second lieu, que, s'il y avait des brouillards dans ces dernières latitudes, ce qui faisait sa plus grande crainte, le vent n'y pouvait pas être en même-temps d'une grande violence, parce que son effet ordinaire dans tous les autres climats est de dissiper la brume; de sorte que, dans ces deux suppositions, on y pouvait mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, jusqu'à ce que le vent se levât, et qu'on reconnût la route.

La plupart des gens de mer s'imaginent qu'en approchant du pole, la déclinaison septentrionale de l'aiguille doit cesser; et ce phénomène arriverait sans doute, si le pole du monde était le même que celui de l'aimant : mais Wood était persuadé, au contraire, que ces poles sont différens, et sont même éloignés l'un de l'autre; « de sorte, dit-il, que, si l'on savait positivement où est le pole magnétique, on pourrait naviguer sous celui du monde, en supposant que la terre ou la glace n'y mît point d'obstacle, pour y observer quelle serait la variation ».

Quelques années auparavant, Wood avait fait une hypothèse sur le mouvement des deux poles magnétiques; il se flattait de l'avoir découvert, et par conséquent la déclinaison de l'aiguille dans toutes les latitudes et les longitudes; mais ayant la modestie de reconnaître que toutes ses expériences ne pouvaient lui donner la certitude qu'il aurait acquise sous le pole de monde, cette seule raison eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la cour, avec une carte du pole, dressée sur les relations de tous les navigateurs qui avaient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une frégate nommée *Speed-well*, qui fut équipée aux frais du roi.

Il partit le 28 mai 1676. Son journal jusqu'au 29 de juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques: mais il est terminé par quelques remarques qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Sa première idée fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barentz, c'est-à-dire de porter droit au nord-est du cap Nord, pour tomber entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble; ainsi, lorsqu'il eut gagné la terre à l'ouest du cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins suivant le compas, et non tout-à-fait suivant la droite route, parce qu'en cet endroit on trouve quelque variation à l'ouest. Trois jours après, il reconnut comme un

continent de glace, par les 76 degrés de latitude, à la distance d'environ 60 lieues du Groënland, à l'est. Il ne douta point que ce ne fût celle qui est jointe au Groënland, et s'imaginant que, s'il allait plus à l'est, il pourrait trouver une mer libre, il rangea cette glace qui courait à l'est-sud-est, et refuyait ouest-nord-ouest. Presqu'à chaque lieue il trouvait un cap de glace, et dès qu'il l'avait doublé, il ne découvrait point de glace au nord; mais après avoir porté au nord-est quelquefois l'espace d'une heure, il en découvrait de nouvelles qui l'obligeaient de changer sa direction. Cette manœuvre dura aussi long-temps qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une mer libre, tantôt découragé par la vue de nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il perdît tout espoir en apercevant la Nouvelle-Zemble et la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barentz, et toutes les relations publiées par les Hollandais et les Anglais. L'opinion à laquelle il s'attacha fut que, s'il n'y a point de terres au nord par les 80 degrés de latitude, la mer y est toujours gelée; et quand les glaces pourraient se transporter à 10 degrés de plus au sud, il faudrait, ajoute-t-il, des siècles entiers pour les faire fondre. Celles qui bordent ce qu'il nomme le *continent de glace*, n'ont pas plus d'un pied au-dessus de l'eau; mais au-dessous, elles ont plus de dix-huit pieds d'épaisseur : d'où il conclut que, dans la même proportion, les montagnes et

les caps qui sont sur le continent de glace doivent toucher au fond, c'est-à-dire à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, et qui ne montait pas à plus de soixante-dix brasses, qu'il y a de la terre au nord, et que le grand continent de glace qui se joint à la côte peut avancer de vingt lieues au plus en mer; enfin que le Groënland et la Nouvelle-Zemble ne sont qu'un même continent. S'il y avait un passage, on observerait quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, et ceux qu'on rencontre portent à l'est-sud-est, le long de la glace : ce n'est même qu'une petite marée qui monte d'environ huit pieds.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, et contient aussi d'utiles observations. Il se trouvait, le 29 juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour le temps fut embrumé, et le vent à l'ouest. On avait le cap au sud-sud-ouest, et par l'estime, on se croyait à l'ouest-nord-ouest de la Nouvelle-Zemble; erreur qui fut la source du mal. Le capitaine Flawes, qui avait suivi *le Speed-well* avec une pinque nommée *la Prospère*, tira un coup de canon pour avertir qu'on touchait aux glaces. Cet avis faillit de causer tout à la fois la perte des deux bâtimens, par le danger où ils furent de s'entre-choquer en s'efforçant de virer de bord; mais *le Speed-well* fut le seul malheureux. Dans son mouvement il toucha sur un écueil, tandis que la pinque

prit le large. Wood employa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les ressources de la navigation. Cependant, lorsqu'il n'attendait plus que la mort avec tout son équipage, il fut un peu consolé par la vue de la terre, que la brume lui avait dérobée jusqu'alors. Quelques-uns de ses gens, qu'il y envoya aussitôt dans la chaloupe pour chercher quelque moyen d'aborder, trouvèrent la côte inaccessible; mais d'autres, plus hardis, ou plus heureux, passèrent sur des monts de glace et de neige, et descendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois hommes; et la pinasse à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu et de provisions, fut renversée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la satisfaction d'y embarquer successivement tout ce qui lui restait de monde, à l'exception d'un seul matelot qui fut laissé pour mort, et de prendre terre au travers des glaces. Le vaisseau se brisa dès le jour suivant; mais un vent de mer jeta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'eau-de-vie et de farine; secours qui fut regardé comme une faveur du ciel. En effet, il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglais; mais la seule qui pût leur rester était de revoir la pinque, qui pouvait s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui serait possible. « Je résolus, dit-il, de hausser de deux

pieds la chaloupe, et d'y faire un pont des débris que nous avions rassemblés, pour nous approcher de la Russie à voiles et à rames; mais comme elle ne pouvait contenir que trente hommes, de soixante-dix que nous étions encore, la plupart furent alarmés de mon dessein, et quelques-uns complotèrent de la mettre en pièces pour courir tous la même fortune. Ils me proposaient d'entreprendre le voyage par terre : je leur représentai que les provisions nous manquaient pour une si longue route, ainsi que les munitions pour nous défendre des bêtes féroces, et qu'avec ces secours même, s'ils nous étaient descendus du ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les difficultés du chemin, telles que des montagnes et des vallées inaccessibles, sans compter un grand nombre de rivières qui nous arrêteraient à chaque pas. Ainsi la terre et la mer nous refusaient également le passage, et pour comble de malheur, le temps était si mauvais, que pendant neuf jours nous n'eûmes que des brouillards, de la neige et de la pluie. Nous étions réduits au dernier désespoir, lorsque, l'air s'éclaircissant le 8 juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la pinque du capitaine Flawes. Un grand feu que nous fîmes aussitôt lui fit soupçonner notre infortune. Il nous envoya sa chaloupe, qui nous transporta successivement à bord; mais, avant de m'embarquer, j'écrivis une courte relation de notre voyage et du malheur qui nous était arrivé; je l'enfermai dans une bouteille

de verre, et je la suspendis à un poteau, dans le retranchement où nous avions été menacés de trouver notre tombeau. La crainte d'être surpris par de nouveaux brouillards nous y fit laisser tout ce que nous avions sauvé du vaisseau ».

Le nom de *Nouvelle-Zemble* que les Russes ont donné à cette terre sauvage signifie *nouvelle terre* dans leur langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignorait pas, il croit impossible de vérifier si c'est une île ou une partie du continent de la Tartarie; mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de neige; et dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues et jaunes. Après avoir creusé plusieurs pieds en terre, on n'y rencontre que de la glace aussi dure que le marbre ; phénomène unique, et qui tromperait beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette côte, on pourrait faire des caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la neige se fond plus tôt qu'ailleurs au bord de la mer : ici, au contraire, la mer bat contre des montagnes de neige, quelquefois aussi hautes que les plus hauts promontoires de France et d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par-dessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, et forment un spectacle affreux. Wood ne

doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le monde. Il ne trouva rien dans le pays, que de gros ours blancs et les traces de quelques bêtes fauves, avec quelques petits oiseaux semblables à l'alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruisseau dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la neige fondue qui découle des montagnes. Vers la mer où ces ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches et de l'ardoise sur quelques montagnes intérieures.

Wood donne le nom *Speedill* à la pointe où il fit naufrage. Il nomma les hautes montagnes de la Nouvelle-Zemble, *monts de neige du roi Charles*; la première pointe au sud, qui est la plus occidentale du pays, *cap James*, ou de Jacques; et la pointe au nord, *pointe d'Yorck*. Celle de Speedill est par les 74 degrés 30 minutes de latitude, et les 63 degrés de latitude est de Londres. La variation de l'aimant y fut observée de 13 degrés vers l'ouest. La marée monte de huit pieds et porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le nord. L'eau de la mer, près de la glace et de la terre, est la plus salée, la plus pesante et la plus claire qu'il y ait au monde. A quatre-vingts brasses d'eau, qui font quatre cent quatre-vingts pieds, on voit parfaitement le fond et le coquillage. Dans une si malheureuse expédition, le plus grand chagrin de Wood

fut d'avoir perdu avec son vaisseau toutes ses recherches sur le pole magnétique et sur les propriétés de l'aimant.

Après Wood, on met sur la scène une nation que ses avantages naturels auraient pu faire prétendre plutôt à la même gloire. Il est certain que, par leur situation au nord de l'Europe, et par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres navigateurs, et qui devaient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le règne de Pierre-le-Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de la barbarie. C'est à ce grand prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits sous le règne suivant, pour reconnaître les bornes de la Tartarie au nord-est, et pour vérifier si cette vaste contrée n'était pas contiguë à l'Amérique. M. Delisle a donné une courte relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un mémoire si curieux; et l'auteur ayant eu beaucoup de part à ces expéditions par lui-même et par son frère, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

« Ce fut, dit-il, à la fin de janvier 1725, que M. Beerings, Danois de nation et fort habile marin, reçut de Pierre-le-Grand des ordres qui lui furent confirmés en plein sénat le 5 février, huit

jours après la mort de ce prince, par l'impératrice Catherine. Le capitaine Beerings employa cinq ans à son expédition, parce qu'il fut obligé, non-seulement de se rendre par terre avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, mais encore d'y faire transporter presque tout ce qui est nécessaire pour y construire deux bâtimens propres à faire sa recherche par mer. Il crut sa commission remplie, lorsqu'ayant suivi la côte orientale de l'Asie depuis le port de Kamschatka jusqu'à la latitude de 67 degrés au nord-est, il vit la mer libre au nord et à l'est; et que la côte tournait au nord-ouest, et lorsqu'il eut appris des habitans qu'on avait vu arriver à Kamschatka, il y avait déjà cinquante ans, un navire de la rivière de Léna.

» Cette navigation servit à déterminer plus exactement qu'on ne l'avait jamais fait la situation et l'étendue de la côte orientale de l'Asie, depuis le port de Kamschatka sous la latitude de 56 degrés jusqu'au terme où le capitaine Beerings s'était avancé. Il ne remarqua près de sa route que trois petites îles fort voisines des côtes; mais, ayant appris à son retour au port de Kamschatka qu'il y avait une terre à l'orient que l'on pouvait voir dans un temps clair et serein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que son vaisseau avait soufferts d'une tempête. Cette seconde tentative fut inutile. Après s'être avancé d'environ quarante lieues à l'est, il fut assailli d'une nouvelle

tempête venant de l'est-nord-est, et d'un vent entièrement contraire, qui le renvoya au port d'où il était parti. Il n'a pas fait depuis d'autres tentatives pour la recherche de cette terre prétendue.

» A son retour, il m'apprit de bouche, à Pétersbourg, ce qu'il n'a pas dit dans sa relation; savoir, que dans son voyage sur la côte orientale de l'Asie, entre les 50e et les 60e degrés, il avait eu tous les indices possibles d'une côte ou d'une terre à l'est. Ces indices sont : 1°. de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces côtes, que peu de profondeur et des vagues basses, telles qu'on les trouve ordinairement dans les détroits ou bras de mer, bien différentes des hautes vagues qu'on éprouve sur les côtes exposées à une mer fort étendue; 2°. d'avoir trouvé des pins et d'autres arbres déracinés qui étaient amenés par les vents d'est, au lieu qu'il n'en croît point dans le Kamschatka; 3°. d'avoir appris des gens du pays que le vent d'est peut amener les glaces en deux ou trois jours, au lieu qu'il faut quatre ou cinq jours de vents d'ouest pour les emporter de la côte nord-est de l'Asie; 4°. que certains oiseaux viennent régulièrement tous les ans dans les mêmes mois, du côté de l'est, et qu'après avoir passé quelques mois sur les côtes de l'Asie, ils s'en retournent aussi régulièrement dans la même saison.

» Le capitaine Beerings et son lieutenant observèrent, au Kamschatka, deux éclipses de lune dans les années 1728 et 1729, qui me servirent à déter-

miner la longitude de cette extrémité orientale de l'Asie avec la précision que pouvait comporter la nature de ces observations, faites par des gens de mer avec leurs propres instrumens; mais ces premières déterminations ont été confirmées par des observations fort exactes des satellites de Jupiter, qui furent faites ensuite dans le voisinage par mon frère et par des Russes exercés, qui étaient munis d'instrumens convenables.

» Après avoir acquis ces premières connaissances sur la longitude du Kamschatka avec la carte et le journal du capitaine Beerings, je m'en servis pour dresser une carte qui représentait l'extrémité orientale de l'Asie, avec la côte opposée de l'Amérique septentrionale, afin de faire voir d'un coup-d'œil ce qui restait encore à découvrir entre ces deux grandes parties du monde. J'eus l'honneur, en 1731, de présenter cette carte à l'impératrice Anne et au sénat dirigeant, pour exciter les Russes à la recherche de ce qui restait à découvrir; ce qui eut son effet. L'impératrice ordonna que l'on fît un nouveau voyage, suivant le mémoire que j'en avais dressé. J'indiquais, dans ce mémoire, trois différentes routes à suivre par mer, pour découvrir ce qui restait d'inconnu. L'une devait se faire au midi du Kamschatka, en allant droit au Japon; mais on ne pouvait la suivre sans traverser la terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'île des États et de la terre de la Compagnie, découvertes par les Hollandais il

y a plus d'un siècle. On pouvait découvrir par ce moyen ce qui était au nord de la terre d'Yesso, et la côte de la Tartarie orientale. L'autre route devait se faire directement à l'est du Kamschatka, jusqu'à ce qu'on rencontrât les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Enfin je proposai, pour troisième objet, qu'on allât chercher les terres dont le capitaine Beerings avait eu de si forts indices dans son premier voyage, à l'est du Kamschatka ».

Cette expédition ayant été ordonnée, comme M. Delisle l'avait indiquée, le capitaine Beerings eut la commission d'aller chercher à l'est du Kamschatka les mers dont il avait eu les indices dans son premier voyage. Il partit en 1741 ; mais il n'alla pas bien loin : une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un temps fort obscur, l'empêcha de tenir la mer, et le fit échouer dans une île déserte, sous la latitude de 54 degrés, à peu de distance du port d'Avatcha, d'où il était parti. Ce fut le terme des voyages et de la vie de cet habile officier, qui périt de misère et de chagrin avec la plus grande partie de son monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamschatka, dans une petite barque qu'ils avaient construite des débris de leur vaisseau. Cette île fut nommée *l'île de Beerings*.

Ce fut un Allemand nommé *Spanberg* qui eut le commandement du vaisseau envoyé à la recherche du Japon. Il partit du port de Kamschatka en juin 1739, par un bon vent, qui lui fit faire vers le

sud, dans l'espace de seize jours, près de 20 degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de 36 à 37 degrés au travers de plusieurs îles. Il se crut arrivé à la côte du Japon par les 39 à 40 degrés de latitude, c'est-à-dire, à la partie septentrionale, où il ne fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à Matsumey, principal lieu, et l'un des plus méridionaux de la terre d'Yesso; mais il ne descendit point à terre.

A l'égard de la troisième et principale route qu'on a tenue à l'est du Kamschatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un capitaine russe nommé *Alexis Tchirikow*, lieutenant du capitaine Beerings au premier voyage, qui eut le commandement de cette expédition; et le frère de M. Delisle, astronome de l'Académie des sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route que pour faire d'exactes observations astronomiques dans les lieux où ils auraient pu débarquer. Ils partirent le 15 juin 1741, d'un port du Kamschatka qui se nomme *Avatcha*, au port Saint-Pierre et Saint-Paul, dont le frère de M. Delisle avait observé la latitude de 53 degrés une minute, et dont la distance au méridien de Paris a été trouvée, par les satellites de Jupiter, de plus de 156 degrés.

Le 26 juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arrivèrent à la vue d'une terre qu'ils prirent pour la côte de l'Amérique, sous la latitude de 55 degrés 36 minutes. Ils avaient fait près de 62 degrés en longitude; et par conséquent ils étaient

éloignés de 218 degrés à l'orient du méridien de Paris. Le cap Blanc, qui est à l'extrémité la plus septentrionale et occidentale connue de la Californie, est sous la latitude de 43 degrés, et distant du méridien de Paris de 232 degrés : ainsi le capitaine Tchiricow et le frère de M. Delisle étaient parvenus à 14 degrés à l'ouest de la Californie, et à 12 degrés et demi au nord. C'est un lieu où l'on n'avait jamais su que personne fût arrivé avant eux. Ce fut aussi jusque-là qu'ils s'avancèrent en longitude.

Le capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 juillet, louvoya les jours suivans pour s'approcher de terre; ce qu'il ne put faire avec son vaisseau qu'à la distance de plus d'une lieue. Il se détermina, au bout de huit jours, à détacher dans une chaloupe dix hommes armés, avec un bon pilote; mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre. On ne les a pas revus depuis, quoiqu'on eût tenu la mer et fait bien des courses dans ces cantons pendant tout le mois d'août pour attendre leur retour. Enfin le capitaine, désespérant de les revoir, et jugeant la saison trop mauvaise pour tenir plus long-temps la mer, prit le parti de s'en retourner. Dans son retour, il eut pendant plusieurs jours la vue des terres fort éloignées que M. Delisle a marquées dans sa carte.

Ils approchèrent, le 20 septembre, fort près d'une côte montagneuse et couverte d'herbes; mais ils

n'aperçurent point de bois. Les rochers qui étaient sous l'eau et sur les bords de la côte ne leur permirent point d'y aborder ; mais étant entrés dans un golfe, ils y virent des habitans, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit bateau, tel qu'on représente ceux des Groënlandais ou des Esquimaux. Ils ne purent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de 51 degrés 12 minutes ; et sa différence de longitude au port d'Avatcha, où ils retournèrent, fut déterminée de près de 12 degrés.

Pendant tout le cours de ce voyage, qui avait déjà duré plus de trois mois, la plupart des gens de l'équipage avaient été attaqués du scorbut, et en étaient morts. Le capitaine Tchiricow et le frère de M. Delisle n'en furent point exempts. Le second y succomba, et mourut le 22 octobre, une heure après être arrivé au port d'où il était parti plus de quatre mois auparavant. Le capitaine, quoique extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la dernière navigation des Russes pour chercher une route vers l'Amérique.

On trouve sur les bords de la mer orientale, vis-à-vis du Kamschatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostrog*, dont la latitude est de 59 degrés 22 minutes, et qui est distant du méridien de Paris de près de 141 degrés en longitude; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamschatka et les pays voisins. Beerings y avait laissé le vaisseau sur lequel il avait fait son premier voyage. Des Russes hasardè-

rent d'y monter en 1731, et de tenir la même route qu'il avait suivie deux ans auparavant; ils eurent plus de succès que lui, et leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la pointe, où ce capitaine avait été dans son premier voyage, et qui avait été son *nec plus ultrà*, ils gouvernèrent exactement à l'est, où ils trouvèrent une île et ensuite une grande terre. A peine étaient-ils à la vue de cette terre, qu'un homme vint à eux dans un petit bâtiment semblable à celui des Groënlandais. Ils voulurent s'informer de quel pays il était; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il était habitant d'un très-grand continent, où il y avait beaucoup de fourrures. Les Russes suivirent la côte du continent deux jours entiers, allant vers le sud, sans y pouvoir aborder; après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena, malgré eux, sur la côte du Kamschatka.

A l'occasion des recherches et des découvertes dont on vient de donner le détail, M. Delisle fait observer que le terme jusqu'où l'amiral de Fonté s'avança au détroit de Ronquillo, et où il trouva le vaisseau de Boston, répond à la baie d'Hudson, près de l'eau de Wager, et que le dernier terme du voyage de Bernardo répond à la baie de Baffin, vis-à-vis du détroit de l'alderman Jones. « L'amiral, ajoute-t-il, paraît donc conclure assez mal sa relation, en déclarant, sur des lumières imparfaites, qu'il n'y a point de communication par le détroit de Davis; car l'on

sait qu'on n'a pu naviguer jusqu'au fond de la baie de Baffin, où sont les détroits de l'alderman Jones et de Lancastre. Quant aux découvertes des Russes, le terme oriental de la navigation de Tchiricow répond à une côte qui joint les embouchures des rivières de Haro et de Bernado ».

De nouvelles connaissances que M. Delisle acquit en 1732 lui ont fait joindre dans sa carte l'embouchure de la rivière de Bernardo avec une longue côte, qui tourne autour de la pointe la plus septentrionale et orientale de l'Asie, en laissant entre deux un grand passage de près de cent lieues de largeur, par lequel la mer septentrionale de Tartarie ou la mer Glaciale communique avec celle du Sud. Il apprit en même temps que la grande côte qui termine ce canal à l'Orient avait été vue de fort loin par Spanberg dès l'année 1728. Ensuite les Russes, comme on l'a rapporté, s'en sont plus approchés en 1731. Mais depuis on a vérifié que ce continent est fréquenté par des Russes, qui apportent de belles fourrures : ainsi, c'est d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations sur la situation et l'étendue de ces nouveaux pays ignorés jusqu'à présent, où la cour de Russie peut envoyer des pilotes et des astronomes pour en déterminer la longitude et la latitude. Ces découvertes seraient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'existence des grandes terres découvertes par l'amiral de Fonté, elles mettraient en état d'en fixer la situation et l'étendue.

M. Delisle souhaiterait beaucoup aussi que la cour de Russie fît achever la découverte de cette grande île, dont le capitaine Beerings eut connaissance en 1726, entre les 51 et les 59 degrés. Tchirikow en vit quelques habitans en 1741 : peut-être n'a-t-elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puisqu'il en suivit les côtes plusieurs jours de suite. Une autre découverte, qui semble réservée aux Russes, est celle des côtes septentrionales d'une terre vue par don Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle-Espagne, et qui se trouve marquée pour la première fois dans la carte marine de Jean Texeira, dressée en 1643. Cette carte n'en offre que la côte méridionale, après quelques îles à l'occident; mais M. Delisle ayant vu, dans des cartes japonaises dont quelques-unes lui furent envoyées à Pétersbourg, une grande île que sa situation lui a fait prendre pour la terre de Jean de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa carte, de la terminer suivant ces lumières, et d'ajouter à la partie orientale quelques moindres îles qui se trouvent dans les cartes japonaises.

A l'égard de la mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada et du Mississipi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, et qui, dans la supposition des deux passages dont on a parlé, semble promettre aux Français, par cette voie, la route qu'on cherchait à la Chine et au Japon. M. Delisle en place la côte septentrionale à 52 degrés 1 minute.

Ainsi de toutes parts la carrière est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais si la constance et l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice aux Anglais, que jusqu'à présent nulle autre nation n'en a mieux acquis. Quoique, depuis le malheureux voyage du capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vue n'ait eu presque autant de part que celle du commerce aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle pour s'établir dans la baie d'Hudson. Le voyage qu'ils y firent en 1668, sous la conduite de Des Groseillers, fut poussée à la hauteur de 79 degrés dans la baie de Baffin; et ce ne fut qu'après avoir employé la belle saison à la recherche du passage que le capitaine Gillam revint passer l'hiver dans la baie d'Hudson, pour y jeter les fondemens d'une colonie anglaise. La guerre, dont cette baie devint l'occasion, fit renoncer à tout autre soin; mais à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le capitaine Barlow pour la découverte d'un passage. Il mit à la voile en 1719. On ne sait ce qu'il devint; et quelques débris de vaisseau qui furent trouvés à 63 degrés de latitude font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, Scrogss n'en eut pas moins de hardiesse à suivre la même route. Son journal n'a pas été publié; mais on en trouve l'extrait suivant dans la relation d'Arthur Dobbs.

Scroggs sortit de la rivière de Churchill dans la baie d'Hudson, le 22 juin 1722. A 62 degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les sauvages du pays, dont il reçut des côtes de baleine et des dents de vache marine. Ensuite il fut jeté, par le mauvais temps, à 64 degrés 56 minutes, où il mouilla sur douze brasses d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne se trouva qu'à trois lieues de la côte du nord, où il donna au cap, qu'il voyait à l'est-nord, le nom de *Whalebone-point*, *pointe des côtes de baleine.* Il découvrit en même temps plusieurs îles entre le sud-ouest à l'ouest-quart-d'ouest, et le sud-ouest-quart-de-sud. Il vit la terre au sud vers l'ouest. Le Wallerme lui parut un pays fort élevé. L'île la plus méridionale, où il vit quantité de baleines noires et plusieurs blanches, reçut de lui le nom de *cap Fullerton.* La marée y montait de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avait avec lui deux Américains septentrionaux, qui avaient passé l'hiver à Churchill, et qui lui avaient parlé d'une riche mine de cuivre située sur la côte, dont on pouvait approcher si facilement, qu'ils promettaient de conduire la chaloupe presqu'à côté de la mine. Ils avaient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, et l'industrie ne leur avait pas manqué pour tracer le plan du pays avec du charbon, sur du parchemin. Ce que le capitaine anglais visita lui parut assez conforme au plan de ces deux Amé-

ricains. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette côte, où il n'était qu'à trois ou quatre journées de sa patrie. Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Américain assura qu'il était du fond de la même baie, et qu'il y avait en cet endroit une barre, c'est-à-dire, un banc de sable ou un rocher. Scroggs remit à la voile au sud-est; et le 15 il croisa le Welcome, à 64 degrés 15 minutes. Il vit encore quantité de baleines, mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La terre du Whalebone-Point s'étendait de l'ouest au sud; et quelques hommes qu'il envoya sur la côte rapportèrent qu'ils n'avaient rien vu qui les empêchât de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver dans cette mer depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses.

Arthur Dobbs, à qui l'on a obligation de cet extrait, avait pris fort à cœur la découverte. En 1737, il se lia fort étroitement avec un officier de mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit, dans plusieurs lettres dont les extraits ont été publiés, quantité de faits qui paraissent concluans pour la réalité du passage. Ils établissent, par exemple, qu'un vent de nord et de nord-ouest fait monter les basses marées plus qu'un vent de sud ou d'ouest ne fait monter les hautes à Churchill ou à la rivière d'Albanie; qu'il y a peu ou point de marée entre l'île de Mansfield et Cary-Swans'nest; qu'il n'y en a point absolument au nord et au nord-est des îles de Moulin, et que par

conséquent la haute marée doit venir du Welcome; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan; que ce que le capitaine Scroggs vit par les 64 degrés 50 minutes, tant à l'égard des baleines que des marées, en est une nouvelle preuve; enfin qu'à huit ou dix lieues de la pointe de Whalebone, il vit la mer sans glace, et que le pays s'étendait de l'ouest au sud. Entre les mêmes faits, on trouve qu'un facteur de Churchill, nommé *Lovegrow,* qui avait été souvent à Whale-cove par les 62 degrés 30 minutes, assurait que toute cette côte n'offre que des pays entrecoupés et des îles, et qu'ayant abordé à l'une de ces îles, il avait vu la mer ouverte vers l'ouest. Un autre facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avait envoyé à Whale-cove pour le commerce des côtes de baleine, déclara qu'ayant eu la curiosité de s'avancer entre les îles voisines, il avait trouvé que l'ouverture s'élargissait vers le sud-ouest, et qu'à la fin elle devenait si large, que d'un côté ni de l'autre on ne voyait plus la terre.

Dobbs, convaincu par des faits si bien attestés et par ses propres informations, qu'il y avait beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire employer Middleton à cette recherche. On lui accorda une caiche. La meilleure relation qu'on ait de cette entreprise est renfermée dans l'extrait suivant, qu'Ellis a fait sur plusieurs lettres, et sur le journal même du voyage.

Le capitaine Middleton s'étant rendu à la rivière de Churchill, dont les Anglais marquent la situation à 58 degrés 56 minutes de latitude, n'en put sortir avant le premier juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois îles à 61 degrés 40 minutes. Le 4, il vit Brook Cobham, par les 63 degrés de latitude, et les 93 degrés 40 minutes de longitude ouest de Londres. La variation y était de 21 degrés 10 minutes, et cette île était couverte de neige. Le 6 au matin, Middleton découvrit un cap à 63 degrés 20 minutes de latitude, et 93 degrés de longitude de Londres. La sonde y fit trouver depuis trente-cinq jusqu'à soixante-douze brasses de profondeur. A cinq heures, le courant tourna au nord-nord-est. La sonde portait deux nœuds (deux brasses), et la marée venait de nord-nord-est-quart-de-nord. On observa que la variation était de 30 degrés, et que les hautes eaux allaient au nord.

Le 8, en arrivant par les 63 degrés 32 minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres poissons qu'une baleine blanche et quelques veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au nord, et la côte y était enfermée pendant plusieurs lieues. La profondeur se trouva de soixante à quatre-vingt-dix brasses, et la terre y était à sept ou huit lieues au nord-ouest. Le 10, à 64 degrés 51 minutes de latitude, et 88 degrés 34 minutes de longitude, on trouva le Welcome large de onze ou douze lieues, la côte orientale basse et unie, et tout le Welcome rempli de glaces. Le

vaisseau y demeura pris jusqu'au 12. Le 13, on s'avança au travers des glaces vers le cap Dobbs que Middleton avait découvert et nommé, au nord-ouest du Welcome, par les 65 degrés 12 minutes de latitude, et les 86 degrés 6 minutes de longitude de Londres. On vit au nord-ouest de ce cap une belle ouverture ou rivière dans laquelle on entra pour y mettre le vaisseau à l'abri des glaces jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées dans le Welcome.

L'embouchure de cette rivière n'a pas moins de sept ou huit lieues de large pendant la moitié de cet espace; après quoi elle se rétrécit à quatre ou cinq. On jeta l'ancre à la rive du nord, au-dessus de quelques îles, sur trente-quatre brasses d'eau. La marée avançait, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure; mais cette proportion ne subsistait plus en montant. Le reflux emportait beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avait depuis quatorze jusqu'à quarante-quatre brasses d'eau au milieu du canal. Le jour suivant, plusieurs Esquimaux vinrent à bord; mais ils n'avaient de propre au commerce que leurs vieux habits de peau et quatre-vingts pintes d'huile de baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues au-dessus de plusieurs îles, et l'on mouilla sur seize brasses d'eau dans une anse entre ces îles et la rive du nord, pour se garantir des glaces qui allaient et venaient avec la marée. Ce lieu fut nommé *Sund sauvage*. La rivière était pleine de glaces au-dessus et au-dessous du vaisseau.

Le 15, on envoya le lieutenant avec neuf hommes et des provisions pour quarante-huit heures dans une chaloupe à huit rames pour visiter la rivière. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il était monté au travers des glaces le plus loin qu'il avait pu; que plus haut elles tenaient toute la largeur d'une rive à l'autre, et qu'il y avait en cet endroit soixante-dix à quatre-vingts brasses de profondeur. Le 16, Middleton, étant allé à terre, visita quelques îles, qu'il trouva stériles et nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort basse, et de mousse dans les vallées. Il fit jeter des filets qu'on retira sans poisson. Plusieurs de ses gens furent attaqués du scorbut, et la moitié fut bientôt hors d'état de servir. La marée avance à l'embouchure de la rivière de quatre heures au changement de lune, et monte de dix jusqu'à quinze pieds. La variation est de trente-cinq degrés. Dans l'endroit où le lieutenant avait été, la marée venait du sud, et montait treize pieds dans le temps des basses eaux. Quelques Américains que l'on avait amenés de Churchill n'avaient aucune connaissance du pays où l'on était.

Le 18, on entra dans une petite baie, où l'on mouilla sur neuf brasses et demie d'eau. Middleton monta la rivière dans la chaloupe avec huit hommes et deux Américains. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La marée montait à douze pieds, et le flux venait du sud-sud-est. Les Américains tuèrent une bête fauve. Pendant la nuit, on

entendit des cris extraordinaires, tels que les sauvages en font lorsqu'ils aperçoivent des étrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus *sund,* et l'on entra dans une rivière, ou un *sund,* qui avait six ou sept lieues de large, mais dont Middleton ne put reconnaître la profondeur. Elle était si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le pays était fort élevé des deux côtés. Middleton monta sur une des plus hautes montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du sond sauvage où était le vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la rivière était nord-quart-d'ouest; mais elle paraissait plus étroite en montant, et remplie de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund,* sund des bêtes fauves, parce que ses Américains y en avaient tué. Le pays est non-seulement montagneux et stérile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre ressemble au marbre. Dans les vallées, on voit quantité de lacs, un peu d'herbe, et quantité d'animaux de la grandeur d'un petit cheval.

Le capitaine étant revenu à bord le 20, descendit le 21 la rivière où le vaisseau était à l'ancre, et ne la trouva pas moins embarrassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure il monta sur une haute montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22, elles étaient fort épaisses dans la rivière au-dessus et au-dessous de lui; et chaque marée en amenait de nouvelles lorsque le vent ve-

nait du Welcome. Le lieutenant monta la rivière dans une chaloupe à six rames. Il revint le 25, après avoir sondé la rivière entre les îles du côté de Deer-Sund, et l'avoir trouvée remplie de glaces. Le 26, il descendit la rivière avec le contre-maître, pour observer si la glace s'était dispersée à l'embouchure et dans le Welcome.

Le Sund sauvage est à 89 degrés 28 minutes de longitude occidentale. La variation y est de 35 degrés. L'entrée de la baie, nommée *Wager*, est à 65 degrés 23 minutes de latitude, et le Deer-Sund à 65 degrés 55 minutes. Le cours du Sund sauvage est nord-ouest au compas.

Le lieutenant et le contre-maître revinrent le 27. Ils avaient été entraînés par les glaces et par la marée à six ou sept lieues; et quoique la rivière fût tout engagée de glaces, ils les avaient trouvées plus minces en entrant dans le Welcome. Le 28, ils montèrent la rivière pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parce qu'en la montant le 24 ils avaient vu quantité de baleines noires et d'autres poissons qu'on ne voyait point dans l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussi de visiter le Deer-Sund et toute autre ouverture, pour découvrir si la marée entrait de quelque autre côté que celui par lequel on était venu. Ils avaient le temps de faire toutes ces recherches jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la rivière et dans le Welcome.

La chaloupe fut envoyée le 29 avec huit malades et plusieurs autres qui étaient attaqués du scorbut, dans une petite île où l'on avait vu quantité d'oseille et de bistorte. Middleton monta sur une des plus hautes montagnes, et jugea les glaces de la rivière plus épaisses vers l'embouchure qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces fermes partout au-dessous de lui, et jusqu'à huit ou dix lieues au-dessus ; mais la mer lui parut assez nette hors de la baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces qui venaient du Welcome, et qui remplirent presque toute la baie.

Le lieutenant et le contre-maître, qui revinrent à bord le premier août, après quatre jours d'absence, rapportèrent qu'ils s'étaient avancés dix ou douze lieues au-dessus de Deer-Sund; qu'ils y avaient vu quantité de baleines noires de l'espèce dont viennent les côtes, et qu'ayant visité toutes les ouvertures, ils avaient toujours trouvé que le flux venait du côté de l'est ou de l'embouchure de la rivière de Wager. On leva l'ancre le 2 ; on sortit du Sund sauvage ; et le 4, à dix heures du soir, on se trouva hors de la rivière à la faveur du reflux par lequel on avait été entraîné l'espace de cinq lieues par heure. Il ne se trouva plus de glace lorsqu'on fut sorti de la rivière, et le temps étant fort calme, Middleton fit mettre la pinasse en tête pour remorquer à force de rames. On était à 65 degrés 38 minutes de latitude, et 87 degrés 7 minutes de longitude de Londres ; la variation de 38 degrés. On entra dans un détroit

de treize lieues de large au nord-ouest de la baie de Wager. L'entrée du Wager est à 65 degrés 24 minutes de latitude, et 88 degrés 37 minutes de longitude ; on se trouva le 5 à 66 degrés 14 minutes de latitude, et 86 degrés 28 minutes de longitude. Le détroit n'y avait plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glace. La côte de sud-est était basse, et la longueur est d'environ sept lieues. A la pointe du nord-est de la côte, on voyait un pays montagneux, qui ressemblait à une partie de la côte du détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, et la variation était de 40 degrés. La marée venait d'est-quart-de-nord au compas ; son courant était très-fort, et dans certains endroits on apercevait des tourbillons et des espèces de barres. Le 6, elle venait d'est-quart-de-sud. On vit à deux heures la pointe de la côte à quatre ou cinq lieues du vaisseau. Le flux vint de l'est à trois heures. A quatre heures, on vit un beau cap à l'ouest-quart-de-nord, éloigné de six ou sept lieues. La côte s'étendait d'est-quart-de-nord au nord-quart-d'ouest, et faisait des points justes avec la boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'était la pointe septentrionale de l'Amérique ; et cette raison la lui fit nommer *cap Hope*, cap d'Espérance. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre

autour du vaisseau depuis la basse côte jusqu'à l'ouest-quart-de-nord; elle semblait se joindre à la côte de l'ouest, et former une baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la baie jusqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'était qu'une baie dans laquelle on ne pourrait avancer que de six ou sept lieues plus loin, et qu'ayant sondé plusieurs fois la marée, on n'eût trouvé partout que de basses eaux, on conclut qu'on avait passé l'ouverture par où la marée entrait du côté de l'est. La variation se trouvait ici de 50 degrés. Cette baie, qui fut nommée *Repulse bey*, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La terre qui s'étend de là au détroit glacé vers l'est est fort élevée. La sonde portait depuis cinquante jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la baie vers l'est, et les glaces y étaient en abondance.

Le 8, à dix heures du matin, le capitaine se mit dans la chaloupe avec l'écrivain, le canonnier et le charpentier, pour chercher d'où le flux venait dans cette baie. A midi ils avaient le cap Hope au nord-demi-est, à cinq ou six lieues d'eux; la baie à l'ouest-sud-ouest à quatre lieues, et l'entrée du détroit glacé, parmi les îles du côté de l'est, à l'est environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du détroit glacé était à l'est-sud-est, à trois lieues. Middleton revint à bord vers neuf heures et demie du soir : il avait fait environ quinze lieues pour monter sur

une haute montagne qui dominait sur le détroit d'un côté, et de l'autre sur la baie de l'est : il avait vu le passage par où la marée entrait. La moindre largeur de ce détroit est de quatre à cinq lieues, et la plus grande de six ou sept : il renferme quantité de grandes et de petites îles, et sa longueur est de seize ou dix-huit lieues. Il s'étend du sud-est en faisant un croissant au sud, et du côté de l'ouest, il était rempli de glaces qui tenaient partout aux îles et aux bas-fonds. Middleton vit un pays fort élevé, à quinze ou vingt lieues au sud, qu'il jugea devoir s'étendre jusqu'au cap Comfort, et jusqu'à la baie qui est entre ce cap et le Portland de Wilson, partie du côté septentrional de la baie d'Hudson. Comme les glaces n'étaient pas encore ouvertes, il fut résolu, dans le conseil, de sonder l'autre côté du Welcome, depuis le cap Dobbs jusqu'au Brook-Cobham, pour y chercher quelque ouverture, et de retourner ensuite vers l'Angleterre.

On partit le 9 à huit heures du matin. La sonde donna trente-cinq brasses à une lieue de la côte, à six du cap Hope, et à trois de la pointe. On rasa la côte du sud-est à la distance de trois lieues : le côté de l'ouest était couvert de glaces; à quatre heures après midi, on vit le cap Dobbs au nord-ouest du vaisseau, trois-quarts à l'ouest au compas, à la distance de six lieues. La sonde y donna cinquante brasses; à minuit elle marqua soixante à soixante-cinq; et le 10 à quatre heures du matin, de qua-

rante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la côte de l'ouest; à huit heures, on avait soixante-six à soixante-dix brasses, par les 64 degrés 10 minutes de latitude, et les 88 degrés 56 minutes de longitude. La largeur du Welcome y était de seize ou dix-huit lieues; et l'extrémité de la côte de sud-est allait du sud au sud-est-quart-d'est, à six ou sept lieues du vaisseau. Le 11 à quatre heures du matin, on avait de quarante-cinq à trente-cinq brasses d'eau. La côte du nord allait du nord-est au nord-nord-ouest, à quatre ou cinq lieues du vaisseau. On était alors par les 64 degrés de latitude, et par les 90 degrés 53 minutes de longitude, près du cap. On s'approcha de la côte autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le pays. La route fut continuée à la vue de la côte nord du cap Hope; à quatre heures après midi, ayant quitté la côte pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, et trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à lavoile, et vers neuf heures, on se trouva devant le cap, à neuf ou dix lieues à l'est du Brook-Cobham, qui était alors au nord-ouest-quart-de-nord, à cinq ou six lieues du vaisseau. La sonde donnait soixante à quarante-neuf brasses; on était alors par les 63 degrés 14 minutes de latitude, et par les 92 degrés 25 minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la côte du Welcome, depuis le détroit glacé jusqu'à cet endroit, il avait trouvé partout que

c'était un continent, quoiqu'on y rencontre des baies assez profondes et plusieurs petites îles. Ce cap et l'autre, situés à 64 degrés de latitude, renferment une très-profonde baie; on rencontre le long de la côte quantité de baleines noires, de la véritable espèce dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham on avait vingt à quarante brasses d'eau, à quatre lieues de distance à l'est-nord-est. Le 13, Middleton envoya faire de l'eau dans une île qui est à trois lieues du continent, et qui a sept lieues de long sur trois de large, presque toute d'une pierre blanche et dure, semblable à du marbre. La chaloupe qui en revint le 14 apporta une bête fauve et un ours blanc tués par les Américains du bord; ils avaient vu dans l'île quantité de cygnes et de canards. Le 15 on accorda la liberté à deux des Américains qui souhaitaient d'être laissés dans ce lieu, où ils n'étaient pas éloignés de leur patrie : Middleton leur fit donner une petite barque qui fut chargée de poudre et de plomb, de provisions, de haches, de tabac et de clincaillerie. Ceux qui les avaient conduits dans l'île avaient observé que la marée y monte souvent à vingt-deux pieds. Un autre Américain, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; et le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre. Quelque soin qu'il eût apporté à ses observations, son voyage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avait conçues. Non-seulement il n'avait pas découvert le passage,

mais il n'avait pu se mettre en état d'expliquer les hautes marées qu'il avait observées dans le Wellcome; et c'était sur ce point qu'on attendait un éclaircissement. Des détroits gelés, des ouvertures inconnues ne pouvaient servir à la décision, et ne faisaient que suspendre la difficulté. Il restait toujours à trouver d'où venaient ces grosses marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer : et les partisans du passage soutenaient qu'elles ne pouvaient être expliquées sans la supposition d'un océan de l'autre côté. Ainsi, loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton semblait en avoir multiplié les détours. Il fallait une autre expédition pour tirer quelque fruit de la sienne : elle s'est faite, et c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglais y ont employé tous leurs efforts, et qu'elle peut passer pour le résultat des connaissances rassemblées depuis deux siècles, tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

On supposa comme incontestable par la raison et l'expérience, qu'il n'y avait rien à se promettre du côté du détroit de Davis; et qu'au contraire il devait rester beaucoup d'espérance au nord-ouest de la baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection que les golfes qui promettaient le plus avaient été visités, et qu'on n'y avait trouvé que des baies et des rivières, il répondit qu'ils n'avaient pas été visités tous; et que si

l'on en avait visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en était que plus probable qu'il existait dans quelque autre, parcé qu'il en paraissait plus impossible que des masses d'eau, qui font monter si haut les marées dans ces rivières et ces baies, n'eussent pas de communication avec quelque autre océan. Enfin tout fut réduit à ce dilemme: le passage existe, ou il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y aurait à le découvrir ne permet pas d'abandonner cette recherche; s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire pour s'assurer de son inutilité.

Les argumens de Dobbs eurent tant de poids pour la nation anglaise, que l'état même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'entreprise, et promit un prix de vingt mille livres sterlings pour la découverte; sur ce seul principe, que le gain devait être immense dans le cas du succès, et les pertes bornées dans la plus désavantageuse supposition. On ouvrit une souscription de dix mille livres sterlings, qui parurent suffire pour les frais, et qui furent divisées en cent actions: elle fut aussitôt remplie. Il se forma un comité de personnes riches qui achetèrent deux vaisseaux, et qui suppléèrent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la saison. Enfin, pour animer l'équipage on ajouta aux appointemens qui étaient déjà considérables, des primes en cas

de succès, proportionnées au rang et aux services, et toutes les prises qui pourraient se faire sur la route. Des deux vaisseaux, l'un qui était de quatre-vingts tonneaux, fut nommé *la galiote de Dobbs ;* l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie.* On choisit pour commandans les capitaines Guillaume Moore, et François Smith.

Les instructions du comité portent un caractère si singulier d'intelligence et d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'instruire.

« Vous ferez voile ensemble, avec toute la diligence possible, de la Tamise au sud du cap Farewell en Groënland. Vous éviterez les glaces près du cap, et vous gouvernerez vers l'entrée de la baie d'Hudson, entre les îles de la Résolution et celles de Button au nord des Orcades. En cas de séparation, votre premier rendez-vous sera à *Coirstown*, aux Orcades ; mais si le temps vous permet de suivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le second sera à l'est des îles de la Résolution, au cas que les glaces ne soient pas assez dispersées à l'entrée du détroit. Mais si le passage est libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux, à moins que ce ne soit le temps des hautes marées ; car, dans ce cas, vous ferez mieux d'attendre la diminution des courans, qui sont alors trop rapides. En passant le détroit, rasez de près la côte du nord jusqu'à ce que vous ayez passé les îles des Sauvages,

et tenez toujours une distance raisonnable l'un de l'autre, afin que s'il arrivait quelque accident dans les glaces, vous puissiez entendre réciproquement vos canons ou vos cloches, et vous prêter du secours.

» Dans le détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de séparation, sera l'île de Diggs, ou Cary Swans' nest. Celui qui y arrivera le premier n'attendra l'autre que pendant deux jours, et si le dernier n'y arrive pas, il élèvera une perche ou un monceau de pierres du côté du principal cap, où il laissera une lettre pour avertir l'autre de son passage et de son départ. Quand vous aurez découvert Cary Swans' nest, si le vent est contraire, vous mouillerez l'ancre pour une marée ou deux, et vous observerez, avec beaucoup de soin, la direction, la rapidité, la hauteur et le temps de la marée. Mais si le vent est favorable pour ranger une partie de la côte du nord-ouest, depuis la baie nommée *Pistol-Bay*, par les 62 degrés 30 minutes, jusqu'au détroit du Wager, fixez alors votre plus proche rendez-vous, ou au Deer-Sund, si vous vous déterminez à pousser vers ce passage; ou à l'île de Marbre, au cas que le vent soit favorable et la mer sans glaces.

» A toutes les terres que vous rencontrerez examinez bien sur la côte le temps et la direction de la marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'ouest, et que vous trouviez quelque belle ouverture sans glaces, vous y entrerez, quoique avec beau-

coup de précautions, en vous faisant précéder de votre chaloupe; et vous ne tarderez pas alors à visiter le détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais si vous commencez par le détroit de Wager, et qu'à votre dernier rendez-vous les deux vaisseaux se trouvent au *Deer Sund*, puisque après il n'y en a plus d'autre, vous pousserez alors directement vers le golfe de Ranking, en tenant le grand canal au nord des îles où il passe, et vous y observerez de même la direction, la hauteur et le temps de la marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'ouest ou du sud-ouest, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous suivrez jusqu'à tel point de l'est où elle puisse vous conduire. Cependant si le passage est étroit, vous aurez soin de tenir toujours votre chaloupe à la tête, avec la sonde, et vous observerez les marées, la profondeur, la salure de l'eau, et la variation de l'aiguille; vous marquerez sur votre carte la latitude de tous les caps, et la situation des pays à l'égard de vos vaisseaux, et vous tâcherez de vous assurer de quelques bons ports, où vous puissiez vous mettre à couvert des tempêtes et des vents.

» Si vous rencontrez le flux, et qu'après avoir passé la partie étroite du détroit de Wager, vous tombiez dans une mer ouverte et sans glaces, vous pourrez alors vous croire assurés d'un passage libre, et passer hardiment au sud-ouest, ou plus ou moins vers le sud ou l'ouest, selon la situation du pays,

en gardant l'Amérique à vue au babord : et si vous entrez ensuite dans quelque ouverture, en voyant du pays des deux côtés, vous aurez grand soin d'observer la marée, si elle vient au-devant de vous ou si elle vous suit, pour juger si vous êtes entrés dans une baie, ou si c'est un passage entre des pays entrecoupés ou des îles ; et, selon le cas, vous pousserez plus loin, ou vous retournerez sur vos pas pour avancer plus à l'ouest.

« Après avoir passé jusqu'à 62 degrés de latitude, au-delà du détroit de Wager, si vous rencontrez une marée qui vienne du sud-ouest, vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé le cap le plus septentrional du continent de nord-ouest de l'Amérique, et vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude de 50 degrés au sud pour hiverner, avec le soin de continuer toujours vos observations sur les rochers et les bas fonds que vous rencontrerez dans votre passage, et de marquer les latitudes de tous les caps dans vos cartes, et les longitudes calculées sur le parallèle où vous vous trouverez.

» Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai dans le Pistol-Bay, ou au golfe Rankin proche l'île de Marbre, que vous y trouviez la marée venant de l'ouest ou du nord-ouest, et que l'ouverture s'étende vers l'ouest, vous y suivrez la même instruction que pour le détroit de Wager, parce que l'un et l'autre de ces deux détroits doivent aboutir à 62 degrés ; et généralement partout où

vous observerez que la marée vient de l'ouest, vous pourrez être sûrs de trouver un passage large et ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'océan, qui fait monter si haut ces marées au nord-ouest de la baie.

» Si vous vous trouvez en pleine mer après avoir passé une de ces ouvertures, et que, sans rencontrer aucun obstacle, vous puissiez gagner environ les 50 degrés de latitude, vous y passerez l'hiver au cas que la saison vous empêche d'aller en avant; mais si le temps et le vent le permettent, vous pousserez au sud jusqu'aux 40 degrés au moins, sûrs d'y trouver un climat plus chaud et plus agréable pour l'hiver; ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choisirez pour votre séjour une rivière navigable, ou quelque bon port, dans lequel vous n'ayez rien à redouter des habitans; car si vous aviez quelque chose à craindre d'eux, il vaudrait mieux passer l'hiver dans un port de quelque île déserte, mais fertile et remplie de bois, à une distance convenable du continent. Surtout ne négligez point d'y établir des corps-de-gardes et des sentinelles, comme vous feriez dans un pays ennemi.

» Si vous rencontrez quelques sauvages en passant par le détroit d'Hudson, vous ne perdrez point le temps à trafiquer avec eux, et vous leur ferez quelques présens de clincaillerie. Si vous en rencontrez après avoir passé la baie, vous leur ferez aussi

des présens; mais vous ne refuserez point de négocier, et vous tâcherez de leur laisser une bonne opinion de vous, en leur donnant pour leurs fourrures quelque chose de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, et leur laissant le choix de vos marchandises d'échange pour vous assurer de leur amitié. Cependant vos observations sur les marées ne doivent pas souffrir de ce commerce.

» Si, passant ces pays entrecoupés au nord-ouest de la baie, vous sortez plus méridionalement qu'aux 60 degrés, et que vous rencontriez ensuite quelques autres nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, et vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au printemps prochain, lorsque vous retournerez dans leur pays, vous serez charmés d'ouvrir un commerce dont ils tireront de grands avantages, et de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs ports qu'autant que la saison et le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous arrêterez vous prendrez possession du pays au nom de Sa Majesté Britannique, comme premier possesseur, en y élevant un monument de bois ou de pierre, avec une inscription, et en donnant des noms aux ports, aux rivières, aux caps et aux îles. Mais si vous rencontrez des habitans tout-à-fait civilisés, et vivant dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage

par des prises de possession, à moins qu'à votre retour ils ne vous cèdent volontairement quelque terrain pour l'exercice habituel de votre commerce. Vous n'emmenerez de force aucun habitant; mais si quelqu'un s'offre de partir avec vous pour servir d'interprète à l'avenir et pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

» Si vous preniez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces pays, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de clincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens, et vous leur donnerez aussi des semences de toutes sortes de fruits, de légumes et d'arbres qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du papier, des plumes et de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du pays.

» Lorsque vous aurez passé les terres entrecoupées, si vous rencontrez encore des baleines blanches, et qu'en août et septembre elles dirigent leurs courses au sud-ouest, ce sera pour vous une preuve de plus d'un passage navigable à l'océan occidental, où ces poissons vont alors se rendre.

» Si vous avancez un peu au sud, depuis 60 jusqu'à 50 degrés, et que vous touchiez à quelque port où les habitans demeurent dans des villes et des villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous fassent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir.

Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hostilité, vous n'y aborderez point, et vous vous éloignerez de la côte, sans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer, vous commencerez par les effrayer du bruit de votre grosse artillerie, et vous ne tuerez personne, si vous n'y êtes forcés pour votre propre défense. Alors vous quitterez la côte, en poussant au sud, jusqu'à ce que vous ayez rencontré des peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des nations puissantes qui commercent avec des vaisseaux de charges et de force, et qui vous fassent un mauvais accueil, vous éviterez la côte, dans les mers libres; mais si vous vous trouviez entre des îles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors si la saison n'était pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouverait assez visiblement qui vous auriez pénétré dans quelque océan différent des nôtres. C'est le seul moyen de prévenir les accidens qui pourraient vous arriver pendant l'hiver, et nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

» Si vous poussez votre route au sud, jusqu'à pouvoir passer l'hiver dans un pays chaud; vous choisirez quelque île qui ne soit pas fréquentée par les peuples du continent, pour y mettre vos vaisseaux à couvert. Si cette île est fertile, vous occuperez, à l'entrée du printemps, les gens de vos équi-

pages à préparer un espace de terre dont vous ferez un jardin. Vous y semerez de toutes les graines que vous y aurez portées, soit pour l'usage des habitans, s'il s'en trouve dans l'île, soit pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoyer d'ici. Vous y laisserez aussi les différentes espèces d'animaux domestiques que vous resteront à bord, surtout des poules et des pigeons; et vous aurez grand soin d'observer les arbres et les plantes qui ne ressembleront point aux nôtres. Si vous hivernez sur la côte occidentale de l'Amérique, près du cap Blanc, vers les 42 degrés de latitude, tâchez de poursuivre votre découverte au sud, d'abord après l'équinoxe de mars, si le temps vous le permet, jusqu'à ce que vous touchiez aux 40 degrés. Là, il ne pourra vous rester aucun doute du succès.

» En retournant au nord-est, comme vous aurez l'été devant vous, rien ne vous obligera de presser vos voiles, et vous observerez bien toute la côte nord-ouest de l'Amérique. Vous ferez surtout des observations exactes sur les rivières, les baies, les promontoires, etc. Vous ferez des cartes sur lesquelles vous marquerez les situations des pays, et les vues telles que vous les aurez de vos vaisseaux; vous tiendrez compte des marées, des sondes, et de la variation de la boussole. Vous conclurez des alliances avec les habitans du pays, et vous établirez avec eux un commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en réglant nos marchandises sur

l'évaluation des leurs. Ce soin vous occupera pendant les mois d'avril, mai et juin ; de sorte que vous pourrez vous retrouver par les 62 degrés vers la fin de juillet. Vous repasserez ensuite la baie et le détroit au commencement d'août.

» Si les vaisseaux se séparent après leur dernier rendez-vous, près du Deer-Sund ou de l'île de Morbac, chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le passage, sans attendre l'autre ; et le rendez-vous, pour se rejoindre, sera à quelque île ou port, par les 40 degrés de latitude, derrière la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette île, et plus au nord que les 54 degrés, le capitaine tâchera d'engager quelque Indien, par des récompenses, à traverser le pays, soit vers la rivière de Churchill ou le fort d'York, soit vers la rivière de Nelson, avec des lettres pour l'amirauté et le secrétaire de la Compagnie. Il expliquera ses découvertes jusqu'à ce jour, et promettra une récompense à celui qui voudra se charger d'amener l'Américain en Angleterre, de peur que la découverte ne soit supprimée au comptoir, dans la supposition où quelque malheur empêcherait le vaisseau de revenir au printemps.

» Si, par quelque accident imprévu, les vaisseaux ne peuvent avancer au-delà, ou à l'ouest de Pistol-Bay, ou détroit de Wager, ni vers le sud au-delà des 58 ou 60 degrés, et qu'ils ne trouvent point d'ouverture ni de passage à l'ouest ou au sud-ouest,

parmi ces pays entrecoupés et ces îles; ou qu'après avoir passé ces pays entrecoupés, ils ne rencontrent point de marée qui vienne de l'ouest; alors après avoir fait les essais nécessaires, de l'avis du conseil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, sans hiverner dans aucun port ou baie, pour ne pas jeter les actionnaires dans une dépense inutile.

» Si vous rencontrez quelques Esquimaux au-delà du détroit de Wager ou de Pistol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des signes, où est la mine de cuivre ; et si, parvenant à découvrir le passage, vous y pouviez hiverner, vous ne manqueriez point, à votre retour, quand vous serez vers les 60 degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de ce minéral, pour en faire ici l'essai.

» Vous aurez soin de tenir des minutes exactes de toutes vos délibérations, et de les faire signer de trois au moins des personnes du conseil, avant que l'assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scellées aussi du cachet de trois personnes du conseil, et envoyées par la poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plutôt, si l'occasion se présente, par les vaisseaux de la baie d'Hudson, au sieur Samuel Smith, secrétaire du comité de nord-ouest ».

Les deux vaisseaux destinés pour la découverte du passage, descendirent de Londres à Gravesend; et dans le même temps, il y arriva d'Italie un voyageur anglais fort curieux, nommé *Henri Ellis*, qui les ayant rencontrés, et les voyant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux pour une si glorieuse expédition. Son mérite, qui était connu, fit aller ses regrets jusqu'au comité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. « Mon chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé en une joie fort vive, lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des deux vaisseaux. La curiosité de voir un pays tout nouveau pour moi, jointe aux avantages, et surtout à l'honneur que j'espérais de cette entreprise, m'inspirèrent un désir ardent d'y contribuer; mais, quoique assez accoutumé à la vie marine, je refusai le commandement qui m'était offert, dans les mers, et sous un climat dont je n'avais pas la moindre expérience. On convint, sur mon refus, que je ferais le voyage en qualité d'agent du comité, sans autres fonctions que celles qui me seraient expliquées par des instructions immédiates. Les principaux articles portaient que je serais chargé de lever des plans de tous les pays nouvellement découverts; de marquer les situations et les distances des caps, les sondes, les rochers et les bas fonds; d'assister aux observations manuelles, lorsqu'il serait question de constater le temps, la hauteur, la force

et la direction des marées; de faire mes observations sur les différens degrés de salure de l'eau marine; d'observer les variations de la boussole; d'examiner la nature des terres, et de recueillir tout ce que je pourrais de métaux, de minéraux, et d'autres curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une circonstance qui m'affligea beaucoup, c'est que je n'eus pas un moment pour faire mes préparatifs; dix-huit heures après les conventions, je fus obligé de me rendre à bord ».

M. Ellis, tel qu'il se fit connaître par la confiance qu'on prit tout d'un coup à ses lumières, s'embarqua sur la galiote de Dobbs. La relation dont on va lire l'extrait, est son ouvrage. L'agent du comité de nord-ouest s'en donne pour l'écrivain, et justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses observations, qui le distinguent du commun des voyageurs.

Les vaisseaux mirent à la voile le 31 mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un voyage de long cours, tels que le danger auquel la galiote de Dobbs fut exposée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 juin, où les deux vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les 58 degrés 30 minutes de latitude, à l'est du cap Farewell. Mais l'habileté des pilotes les ayant rapprochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étaient de grosses pièces, qu'on aurait prises pour

du bois de charpente, et qui, se présentant de toutes parts, firent chercher à l'agent du comité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les relations, dit-il, qu'on a du Groënland, des côtes du détroit de Davis et de celle du détroit d'Hudson, quoique assez opposées sur divers points, s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme dans toutes ces contrées; d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici des côtes de la Norwège; et d'autres le font arriver de la côte orientale du pays de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens : d'un côté, les vents du nord-ouest, qui prédominent dans ces parages, l'empêcheraient d'arriver ici de la Norwège; et de l'autre, les courans impétueux qui sortent des détroits de Davis et d'Hudson, en tendant vers le sud, l'arrêteraient au passage, et ne lui permettraient jamais de venir de la côte d'Amérique dans ces mers. L'explication d'Egède, qui avait passé plusieurs années dans la colonie danoise établie à l'ouest du Groënland, paraît plus plausible au voyageur anglais. Egède avait vu, sur la côte orientale de ce pays, par les 61 degrés de latitude, des bouleaux, des ormes, et d'autres espèces d'arbres, de dix-huit pieds de haut, et de la grosseur de la cuisse; il avait observé que dans la Norwège, comme dans le Groënland, la côte orientale est plus chaude que l'occidentale, et que

par conséquent les arbres y croissent plus aisément, et deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient du Groënland.

Le 5 juillet, les Anglais des deux vaisseaux commencèrent à découvrir ces montagnes de glace, qu'on trouve en tout temps proche du détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cents pieds d'épaisseur. Plusieurs voyageurs ont tenté d'expliquer comment elles se forment; et le nôtre embrasse le sentiment du capitaine Middleton. Ce pays, lui fait-il dire, est fort élevé le long des côtes de la baie de Baffin, du détroit d'Hudson, etc.; il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la côte. Ces côtes ont quantité de golfes, dont les cavités sont remplies de neige, de glace, et gelées jusqu'au fond, par un froid dont le règne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq ou six ans, jusqu'à ce qu'une espèce de déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache et les entraîne dans le détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables et des courans, pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Ces montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parce qu'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence, elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, et que le pays étant d'ailleurs couvert de neige pendant toute

l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'été. Les glaces plus minces, qui remplissent presque entièrement les détroits et les baies, et qui hors de là couvrent l'Océan, le long de la côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, et refroidissent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continuel aux montagnes de glace, par l'eau de la mer qui ne cesse point de les arroser, et par les brouillards humides, qui, ne discontinuant presque point, tombent en forme de petite pluie, et se congèlent en tombant sur la glace. Ces montagnes ayant beaucoup plus de profondeur dans l'eau, que de hauteur sur la surface de la mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique soufflant du nord-ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse vers un climat plus chaud. Leur mouvement est si lent, qu'il leur faut des siècles entiers pour faire cinq ou six cents lieues vers le sud. Elles ne peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont arrivées entre les 50 et les 80 degrés de latitude, où elles s'élèvent peu à peu, en devenant plus légères, à mesure que le soleil consume et fait évaporer la partie exposée à ses rayons. Egède ne les croit que des morceaux de glace de la côte, qui tombent dans la mer, et qui s'y accumulent par degrés.

Le 8 juillet, les deux vaisseaux touchèrent aux îles de la Résolution. Un brouillard épais, qui leur

en avait dérobé la vue, les aurait exposés à se briser sur la côte, si le temps ne s'était éclairci. Ils passèrent aux îles des Sauvages, où ils virent paraître pour la première fois des petits canots remplis d'Esquimaux. Le 13, ils rencontrèrent quantité de glaces de cinq à dix brasses d'épaisseur, qu'ils ne passèrent point sans danger, du moins celles qui étaient serrées les unes contre les autres; sur quoi l'on observe que rien n'est en effet si dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorsqu'il n'est pas brisé par le choc, fait sur le vaisseau le même effet que le contre-coup d'un rocher. Aussi les navires destinés aux mers glaciales sont extrêmement forts en bois, surtout en devant; et cette précaution même ne suffit pas toujours pour les garantir. Il est fort aisé de s'apercevoir de l'approche de ces glaces : la température de l'air change dans l'instant; c'est-à-dire, que de chaud qu'il était, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très-épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élèvent pas au-dessus des mâts du vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de six degrés pour le moins au-dessus de l'horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé de s'amarrer aux gros glaçons pour se dégager des petits, qui cèdent plutôt aux vents et aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche,

qui forment comme de petits lacs, où les équipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux ; mais ils se gèlent presque toutes les nuits, surtout lorsque le vent vient du nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs et de tonnerre, phénomène toujours rare dans ces mers, et dont Ellis attribue la rareté aux aurores boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en été qu'en hiver, enflamment et dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glâces, on trouva la mer nette, le 30, devant l'île de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du détroit d'Hudson. Un conseil qu'Ellis donne ici pour éviter les glaces dans ce détroit, est de diriger la route fort près de la côte du Nord. Il a toujours observé que ce côté est beaucoup moins embarrassé que le reste du détroit ; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans partis des grandes ouvertures de la côte du Nord, qu'aux vents qui soufflent ordinairement de ce côté.

Le 2 août, on doubla le cap de Diggs, et le 4, on passa l'île de Maasel. Le 11, on côtoya le pays qui est à l'est du Wellcome, par les 64 degrés. Le vent n'ayant pas permis de suivre long-temps la côte, on ne fit que louvoyer jusqu'au 19, où la première terre qui se présenta fut l'île de Marbre, dont on a donné la description dans un autre article. Ellis se mit dans une barque longue pour faire ses observations. Le précis fut qu'il avait vu plusieurs ouvertures considérables à l'ouest de cette île ; que

le flux venait du nord-est, le long de la côte; qu'il y faisait haute marée à la pleine et à la nouvelle lune, et qu'elle montait environ de dix pieds.

La saison étant déjà trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la résolution de passer l'hiver dans la baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accordèrent en faveur du port de Nelson, comme celui qui se trouvait le plutôt dégagé des glaces au printemps, et qui offrait d'ailleurs en abondance du bois, du gibier, et tout ce qui était nécessaire à la conservation de l'équipage. Mais on ne prévoyait pas que le gouverneur, oubliant ce qu'il devait à l'intérêt national, et ne consultant que celui de sa Compagnie, emploierait tous ses efforts pour causer la perte des deux vaisseaux. Une tempête, qu'ils essuyèrent le 25 août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la rivière des Haies. Dans le dessein de gagner un mouillage, nommé *Five fathoms hole*, *trou de cinq brasses*, et situé à sept lieues du fort d'York, ils continuèrent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par-dessus des bas-fonds. La *Californie* passa fort heureusement, mais la galiote de Dobbs échoua sur le sable; et le gouverneur se hâta d'envoyer une chaloupe pour abattre toutes les marques. C'était néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. En vain lui fit-on représenter l'indignité de cette action; les marques

furent abattues, et ses gens n'en dissimulèrent point le motif. Cependant la galiote fut remise à flot, et parvint à mouiller près de la *Californie;* mais ce début fit pressentir aux deux équipages ce qu'ils avaient à craindre de la part du gouverneur. Dès le jour suivant, il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voyant qu'elles ne servaient qu'à faire abandonner aux deux vaisseaux le dessein d'hiverner au port de Nelson, et qu'ils paraissaient chercher un autre poste dans la rivière des Haies, il revint à l'artifice. « Tout fut employé, dit Ellis, pour nous persuader de mettre nos vaisseaux au-dessous du fort, dans un lieu ouvert à la mer, où, suivant toute apparence, ils auraient été bientôt mis en pièces par les flots ou par les glaces. Il était si résolu de nous faire périr, qu'après avoir vu ses propositions rejetées, il envoya bien loin dans les terres tous les Américains du pays, dont la principale occupation est de tuer et de vendre des bêtes fauves et des oies, pour nous priver inhumainement de ce secours ».

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux vaisseaux montèrent la rivière des Haies le 3 septembre, et cherchèrent une anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouvèrent une cinq lieues au-dessus du fort d'York, au sud de la rivière. Le temps fut employé, jusqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir de la gelée la bière et les autres liqueurs;

ensuite, dans l'impossibilité de passer l'hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardait sa conservation. Ces exemples de l'industrie humaine font toujours une peinture intéressante.

« Une partie des équipages fut d'abord employée à couper du bois pour faire du feu, et l'autre à bâtir des cabanes, peu différentes de celles du pays. Nous les fîmes d'arbres équarris d'environ seize pieds de long, inclinés les uns contre les autres; de sorte que, se touchant au sommet de la cabane, et se trouvant écartés par le bas, ils représentaient assez le toit d'une maison rustique. Nous remplîmes les intervalles d'une pièce à l'autre, de mousse fort pressée, que nous enduisîmes de terre-glaise. Nous y fîmes des portes basses et étroites, un foyer au milieu, et directement au-dessus, un trou pour le passage de la fumée. Ces cabanes se trouvèrent fort chaudes.

» Il en fallait une plus grande pour la demeure des capitaines et des officiers. On choisit un lieu commode, et qui n'était pas même sans agrément; ce fut une petite éminence entourée d'arbres, à demi-lieue de la rivière au sud-est, et presqu'à même distance des vaisseaux. Nous avions, au sud-ouest, un joli bassin d'eau nommé *la Crique des Castors*, et situé devant nous à quatre cents pas, qui formait la perspective d'un grand canal; et des bois de haute-futaie nous garantissaient des vents de nord et de nord-est. Je traçai le plan de l'édifice :

il devait avoir vingt-huit pieds de long, sur dix-huit de large, et deux étages, l'un de six pieds de haut, et l'autre de sept. Les capitaines, et quelques-uns des principaux officiers devaient occuper l'étage supérieur; le reste était pour les officiers subalternes et les domestiques. J'avais ordonné la porte au milieu du frontispice, de cinq pieds de haut sur trois de large, et quatre fenêtres en haut, une dans la chambre de chaque capitaine; les deux autres aux deux extrémités, pour éclairer le passage et les petites chambres des officiers. Le faîte du toit ne devait être élevé que d'un pied au-dessus des murs, pour rendre l'écoulement des eaux plus facile, et pour tenir la maison plus chaude. Un poële placé au milieu de l'édifice devait y répandre une égale chaleur. On abattit un grand nombre d'arbres; on les mit en œuvre; on scia des planches. Les murs furent composés de grosses poutres rangées l'une sur l'autre, avec de la mousse pour remplir les vides : elles furent clouées. En un mot, la maison se trouva élevée, couverte et presque achevée le premier jour de novembre ».

L'air était très-froid, quoiqu'en comparaison des autres hivers, le commencement de cette saison n'eût pas été rigoureux : elle ne s'était déclarée à la fin de septembre que par des pluies entremêlées de gros flocons de neige et par des gelées de nuit, qui ne répondaient point à ces terribles relations qui font l'effroi des lecteurs. Le 5 octobre,

l'anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un temps assez doux. Le 31, la rivière était prise entièrement, et les deux équipages commencèrent à juger des hivers de la baie d'Hudson. Le 2 novembre, on ne put se servir de l'encre qui gelait au coin du feu; et la bière qu'on avait réservée en bouteilles, se trouva gelée en masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, et tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit un froid insupportable. Alors les équipages furent distribués dans les cabanes, et les officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la manière des marins, sous le nom d'*Hôtel de Montaigu*. On crut devoir cet honneur au duc de ce nom, qui s'était vivement intéressé au succès de l'entreprise.

« Nous commençâmes, raconte l'agent du comité, à prendre nos habillemens d'hiver. C'était une robe de peau de castor, qui allait jusqu'aux talons, avec une fourrure en-dedans, deux vestes dessous, un bonnet et des mitaines de la même peau, doublés de flanelle, une paire de bas esquimaux par-dessus les nôtres, c'est-à-dire, de peau et montant jusqu'au milieu de la cuisse, avec des souliers de peau d'élan préparée, dans lesquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chaussons. Une paire de souliers à neige rendaient cet habillement complet : ils ont environ cinq pieds de long sur un pied de large. C'est proprement la

mode des Indiens du pays, qui l'ont communiquée aux Anglais; et rien n'est effectivement plus propre à les garantir de la rigueur du climat. A l'exeption d'un petit nombre de jours, nous pouvions tenir tête, avec cette défense, au plus grand froid de l'hiver.

» La chasse des lapins et des perdrix étant notre principale ressource, tout le monde s'employait à cet exercice. Pour celle des lapins, on coupa quantité d'arbrisseaux et de buissons dont on fit des haies de deux pieds de haut, en laissant de distance en distance de petits trous pour leur passage : on mit dans chaque trou un fil d'archal, dont le bout était attaché à l'extrémité d'une longue perche; de sorte que le lapin qui s'y prenait dans le trou, ne commençait pas plutôt à se débattre, que la perche s'élevait et le soutenait étranglé à deux ou trois pieds de terre. Cette méthode était d'un double avantage; non-seulement elle nous fournissait beaucoup de gibier, mais elle le garantissait aussi de divers animaux qui nous l'auraient enlevé ».

Les fortes gelées avaient commencé avec le mois de novembre : elles continuèrent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étaient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Le vent d'ouest ou du sud les rendait assez supportables; mais elles devenaient terribles lorsqu'il tournait au nord-ouest ou au nord. Souvent elles étaient accompagnées d'une espèce de neige aussi menue que du

sable, que le vent emportait en forme de nue d'une plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parce qu'elle est ordinairement d'une épaisseur qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas non plus la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au temps de la nouvelle et de la pleine lune, qui a généralement une forte influence sur le temps dans cette contrée. Les tempêtes y sont alors effroyables, surtout avec le vent du nord-ouest, qui règne assez ordinairement en été, mais presque sans cesse en hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées soient aussi très-fortes, il fait souvent beau ; et comme ils varient beaucoup, l'air est presque toujours assez tempéré pour la promenade et pour la chasse. Les équipages commencèrent vers la fin de décembre à tirer des deux vaisseaux diverses provisions dont ils avaient fait peu d'usage au commencement de l'hiver. Ils se servaient, pour les transporter sur des petits traîneaux, des chiens du pays, qui ressemblent assez à nos mâtins, mais qui n'aboient jamais, et qui ne font que gronder lorsqu'on les irrite. Ils sont naturellement dociles. Les Anglais, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourrissent sur le pied commun de leurs domestiques.

Les fatigues de l'hiver ne diminuant point l'attention des Anglais pour leur entreprise, ils tinrent, avant la fin de décembre, un grand conseil, où l'on

proposa d'élever et de garnir d'un pont la barque longue, pour l'employer à la découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que, dans les anciens voyages, on n'eût pas conçu qu'il était trop dangereux de faire, avec les vaisseaux, des recherches près de la côte, dans une mer orageuse, par des temps variables et des brouillards fort épais, entre des glaces, des pays entrecoupés, des îles, des rochers et des bancs de sable, sans connaître les ports, les marées, les courans, ni la direction des côtes. On s'exposait infiniment moins avec une petite barque qui pouvait raser partout la côte, du moins à peu de distance, et qui ne risquait rien à s'engager entre les rochers, ni à passer par les bancs de sable, où des vaisseaux d'une certaine profondeur étaient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la barque échouée, on était sûr de pouvoir la mettre à flot ; et quand elle serait venue à périr, le vaisseau était toujours une retraite certaine pour l'équipage. Ellis assure que cette seule idée de connaître une ressource dans le besoin, augmenta le courage des Anglais, et leur donna même une espèce de témérité dans tous les dangers. La barque longue devint si précieuse, qu'on résolut aussitôt de la tirer à terre, sur le bord de l'anse, et de bâtir sur elle une cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foyer au centre, pour la conserver en état de recevoir un pont à l'arrivée du printemps. Ce soin dura sans relâche pendant trois ou quatre mois

qu'on eut encore à passer dans les souffrances.

Le mois de mars donna successivement tous les temps qui sont propres au pays dans le cours de l'année; c'est-à-dire, qu'on eut des jours, tantôt extrêmement chauds, tantôt aussi froids qu'en hiver. La neige fondit partout où le soleil faisait tomber ses rayons; et vers la fin du mois l'herbe commençait à pousser dans les lieux exposés au sud. Insensiblement les rivières et les plaines se couvrirent d'eau, et l'on craignit à la fin que les glaces se rompant tout d'un coup, l'anse même ne mît pas les vaisseaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorsque les chaleurs devancent la saison dans les pays qui bordent la baie d'Hudson, les neiges fondent dans les parties méridionales; et les eaux, formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles soient entièrement amollies. Ces flots s'écoulent jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque résistance qui soit capable de les arrêter; mais s'accumulant bientôt, ils rompent tout obstacle par leur poids, ils inondent les terres voisines, ils emportent les arbres, les rivages même, et tout ce qui s'oppose à leur violence. C'est ce qu'on nomme un déluge, et ce qui rend fort dangereux pour un vaisseau tous les mouillages d'hiver qui ont un courant. Mais le mois d'avril s'annonça d'une manière qui délivra les Anglais de cette crainte. Le vent se mit peu à peu au nord-est, et leur amena, avec beaucoup de neige et de grêle, une assez forte gelée.

Ensuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce d'autant plus agréable qu'ils n'en avaient pas eu depuis six mois. Les oiseaux du pays reparurent avec quantité d'autres de toutes les espèces communes dans les pays septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui passait souvent en volées nombreuses, « noirâtre, dit-il, et fort laide en apparence, mais qui compensait par la beauté de son ramage le désagrément de sa figure ». Enfin la chaleur arriva le 6 mai, et l'anse était déjà dégagée des glaces qui s'étaient perdues peu à peu, quoique la rivière fût encore prise.

La barque longue, à laquelle on avait travaillé depuis l'adoucissement de l'air, était achevée. Elle fut mise à l'eau; et les deux équipages, concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle allait faciliter, lui donnèrent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la rivière des Haies furent emportées par le courant. On mit aussitôt les deux vaisseaux en état de descendre la rivière avec le secours des hautes marées qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 juin, qu'étant arrivés jusqu'à l'embouchure de la rivière, ils mirent à la voile vers le nord; et quantité de glaces dont ils furent accompagnés jusqu'au nord du cap Churchill, ne les empêchèrent point de passer avant le dernier mois l'île de Centry, qui est par les 61 degrés 40 minutes de latitude.

Ce fut le premier juillet que *la Résolution*, chargée de provisions nécessaires à dix hommes pour deux mois, fut employée à sa destination. Le capitaine Moore et l'agent du comité s'y embarquèrent avec huit hommes pour visiter les ouvertures des côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'île de Marbre où leur vaisseau devait attendre. Ici, comme dans les autres courses de *la Résolution*, le journal change; et pour éviter la confusion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

« Nous prîmes, dit-il, vers la côte, où pendant la nuit nous amarrâmes aux glaces. Le jour suivant, nous eûmes à traverser quantité de gros glaçons qui, joints aux bas-fonds et aux rochers, rendaient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des côtes, qui sont au nord des établissemens de la Compagnie, se montrèrent quelquefois en troupes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des îles, avec des signes par lesquels ils semblaient nous appeler; mais nos vues n'ayant point de rapport au commerce, nous nous avançâmes sans leur répondre jusqu'à l'île de Knight, par les 62 degrés 2 minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute marée y montait de dix pieds. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts pour nous approcher de la côte occidentale où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais temps et la grosseur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcèrent de retourner à l'île de Knight. La mer beaucoup plus

calme et l'air plus serein nous laissèrent voir plusieurs îles le 5, telles que Biby, Merry, John, etc. qui sont remplies de rochers sans arbres et sans autre herbe qu'un peu de bistorte avec quelques plantes communes dans le Groënland et la Laponie. Ces îles, et généralement toutes celles de la même côte, offrent des monceaux de pierres dont on ignore l'origine et l'usage, quoiqu'ils soient connus des navigateurs anglais depuis qu'ils visitent cette contrée.

Le 5, nous nous avançâmes au sud de l'île Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussaient, et qu'ils en faisaient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Après avoir poussé au nord jusqu'aux 62 degrés 12 minutes, nous prîmes au nord-ouest; et traversant quantité de sables entre plusieurs îles fort basses, nous entrâmes dans la baie de Nevill que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer du côté méridional de l'île Biby. Elle est couverte de cette île qui en est à cinq lieues au sud-est; elle est spacieuse, et nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une rivière assez large qui descend du côté de l'ouest. Le continent qui l'environne monte en pente douce et n'offre que des rochers bas et unis couverts de mousse, avec peu de plantes. L'entrée

la plus aisée dans la baie de Nevill est entre le continent de l'île Biby, au sud-ouest.

» Le 8, nous entreprîmes de visiter la côte du Nord; mais en repassant les bancs de sable, nous fûmes jetés par la marée sur une chaîne de rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuse situation, nous dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six canots, qui s'approchèrent de nous avec des côtes de baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur; et, loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement ils ne s'éloignèrent point jusqu'à ce que la marée nous eût remis à flot; mais un vieillard qui paraissait connaître ces écueils, se mit devant nous avec son canot, et nous servit de guide sur tous les bas-fonds. Ainsi, tout ce qu'on lit du caractère de ces peuples, dans les relations françaises et dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point avec le témoignage que nous sommes obligés de rendre à leur humanité.

» Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur industrie. Au défaut de fer, leurs arcs, leurs flèches et leurs harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'animaux marins, dont ils se font même des haches, des couteaux et d'autres ustensiles. On aurait peine à se figurer avec quelle adresse ils savent tirer parti des matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matière; dans leurs mains, elles servent à coudre fort proprement leurs

habits, qui ne diffèrent point de ceux des habitans de la baie d'Hudson. Cette ressemblance, et celle de leurs langues et de leurs usages, peut faire conclure qu'ils sont originairement d'une même nation; mais ceux dont je parle sont généralement plus industrieux, plus affables et mieux policés. Leurs femmes ne garnissent point leurs bottines de côte de baleines comme celles des autres Esquimaux. Les bonnets diffèrent aussi pour les deux sexes : ils sont composés d'une peau de queue de buffle, qui leur pend sur le visage et qui leur donne réellement un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses sortes de mouches dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette coiffure qu'on voit à leurs enfans même, pendant que leurs mères les portent sur le dos, donne l'air barbare aux plus doux et aux plus pacifiques de tous les humains. Lorsqu'ils se mettent en mer pour la pêche, ils emportent avec eux, dans leur canot, une vessie pleine d'huile dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos marins boivent de l'eau-de-vie. Nous avons quelquefois vu, qu'après voir vidé leur vessie, ils la tiraient voluptueusement entre leurs lèvres. C'est apparemment l'expérience qui leur a fait reconnaître les effets salutaires de cette huile, dans un climat qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé en Europe que ces peuples vivent sous terre pendant l'hiver; mais c'est une tradition absolument fausse, et démentie par tous ceux qui ont visité leur pays. La plus grande

partie n'est qu'une chaîne de rochers; et, quand le terrain de quelques vallées aurait assez de profondeur, il est constamment gelé, aussi dur que le rocher même, et peu propre par conséquent aux habitations souterraines.

» Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'est; et le 9 juillet nous mouillâmes devant l'île des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la multitude de ces animaux qu'on y rencontre toujours. Comme c'est la plus orientale de celles dont nous nous étions approchés, et la moins visitée des sauvages, parce qu'elle est la plus écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de chevaux marins, qui s'assemblent dans un lieu si désert pour y faire leurs petits. La même raison, sans doute, y amène d'immenses volées d'oiseaux de mer.

Le 10, nous rasâmes la côte entre quantité de gros glaçons qui flottaient autour de nous, et nous arrivâmes à Whale-Cove par les 62 degrés 30 minutes de latitude. Une baie, que nous découvrîmes à l'ouest, nous offrit plusieurs petites îles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la pêche leur faisait choisir ordinairement les îles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'été. Le capitaine ayant souhaité de descendre dans une des îles, je l'accompagnai avec deux hommes dans une petite

chaloupe qui ne nous servait qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous femmes ou enfans, qui se promenaient paisiblement sur la côte, pendant que les hommes étaient à la pêche. Le dessein du capitaine était de monter sur les hauteurs de l'île, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture : les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle; mais après d'inutiles observations qui nous convainquirent même que la marée de la baie venait de l'est, nous retournâmes à bord.

» Le 11, ayant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une pointe, à 62 degrés 47 minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendait vers l'ouest, et que je nommai la *baie de Corbet*. Cependant deux raisons nous ôtèrent l'envie d'y entrer: l'une, que la marée y venait de l'est, et l'autre, que le capitaine Moore crut voir le fond de la baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, qui sont ici fort nombreux, et nous recueillîmes quantité d'eau fraîche dans les cavités des rochers, où elle s'amasse par la fonte des neiges. Enfin nous retournâmes à nos vaisseaux, que nous trouvâmes le 13 à l'ancre, dans une assez bonne rade, entre l'île de Marbre et le continent. Pendant notre absence, Smith, capitaine de la *Californie*, avait entrepris de visiter la baie de *Ranking*, qui était à quatre lieues de leur mouillage vers l'ouest. Trente lieues qu'on y fit par

différentes routes, de l'ouest par le nord jusque vers l'est, apprirent non-seulement que cette ouverture se termine en baie, mais qu'elle est remplie de rochers et de bancs de sable. Le jour même de notre retour les deux barques longues furent envoyées à la découverte le long de la côte, entre le cap Jalabert, par les 64 degrés 15 minutes de latitude, et le cap Fallerton, par les 64 degrés 15 minutes ».

Ellis étant rentré à bord, les deux vaisseaux levèrent l'ancre le 14, et la route fut dirigée vers le nord. Tout le jour suivant on eut à traverser des glaçons épais, qui, fermant enfin le passage, obligèrent les Anglais de s'armarrer aux plus gros. La mer fut libre le 16; mais on se vit bientôt arrêté par quantité de rochers et de sables, qui s'étendent fort loin en mer, et que la dernière marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoyer avec beaucoup de difficulté, quoique avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux barques pour lesquelles on n'était pas sans inquiétudes. Les deux vaisseaux se séparèrent même pour le chercher.

Ellis s'approcha de terre dans la pinasse, par les 64 degrés de latitude, sous un cap, auquel il donna le nom de *cap Fry*, à l'honneur du chevalier Fry, un des chefs du comité. Dans son passage il rencontra un grand nombre de baleines, qui se débattaient contre la côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la marée. Il trouva que le flux venait du

nord, qu'il montait sur la côte environ dix pieds, et que, dans la pleine et la nouvelle lune, la marée était haute à trois heures. La côte est d'une pente douce; mais elle s'élève beaucoup. A quelque distance, les collines paraissaient rougeâtres et fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées, le terrain est noirâtre, et produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues et rouges, surtout une sorte de vesce, qui croît en abondance sur le bord des étangs. Ellis remarqua aussi plusieurs lits de sable couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du mouron, et d'une grande quantité de cochléaria, un peu différent pour la forme, et d'un goût plus piquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de bêtes fauves qui broutaient sur les collines. A son retour, il observa dans le passage que l'eau était extrêmement trouble, chargée de ce que les marins nomment *pâture de baleines,* et de petites parties d'une espèce de gelée noire, à peu près de la grosseur de nos plus fortes mouches. L'algue marine est ici d'une prodigieuse longueur. Ellis croit ces remarques d'autant plus singulière que, dans un climat si rigoureux, on voit peu de végétaux sur les côtes.

Lorsqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux barques longues, sans lesquelles on ne pouvait espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençait à s'avancer; et

depuis trois jours de séparation, les deux vaisseaux ne s'étaient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrèrent le jour suivant. Le conseil, après une longue délibération, résolut alors que les barques longues ne seraient attendues que jusqu'au 28, et que, dans l'intervalle, l'un des deux vaisseaux ferait route au sud jusqu'aux 64 degrés; et l'autre au nord jusqu'aux 65. Entre diverses mesures qu'on prit pour retrouver les barques longues, les pinasses des deux vaisseaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au cap de Fry une perche, au pied de laquelle on enterrerait une lettre qui contiendrait des instructions, et d'amarrer à demi-lieue de la côte un gros tonneau dans l'endroit où l'on jugea que les barques longues devaient passer. Ce tonneau portait aussi, sous un petit pavillon, une lettre où le cap Fry leur était donné pour rendez-vous.

Avec ces précautions, la galiotte de Dobbs fit route au nord, et *la Californie*, au sud. Ellis descendit à terre avec six hommes, par les 65 degrés 5 minutes, sur la côte occidentale du Wellcome, pour seconder la marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venait encore du nord, et que le temps des hautes marées était à peu près le même qu'au cap Fry, mais qu'elles montaient trois pieds plus haut, sur une perche qu'il fit dresser, avec la marque des basses eaux, pour donner plus de certitude à ses observations. Les terres diffèrent peu de celles du cap Fry, excepté qu'elles paraissent plus élevées. Il rencontra

ici, comme sous ce cap, quantité de baleines noires : sur quoi il observe qu'on y pourrait établir une pêche d'autant plus avantageuse pour sa nation, que le Wellcome est moins embarrassé de glaces que le détroit de Davis ou les côtes du Spitzberg, et que l'eau y est moins profonde ; « deux points, dit-il, d'une extrême importance, et reconnus tels par ceux qui connaissent la nature de cette pêche ». Il retourna le même jour à bord.

Le 26, la galiotte de Dobbs ayant repris la route du cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver *la Californie* avec les deux barques longues, qu'elle avait rencontrées par les 64 degrés dix minutes. Les officiers de ces deux chaloupes rapportèrent qu'à 64 degrés de latitude, et 32 de longitude de l'île de Marbre, ils avaient trouvé une ouverture dont l'entrée avait trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avaient trouvé six ou sept de largeur ; que jusque-là leur route avait été nord-nord-ouest à la boussole, et que de là il avait fallu tourner plus à l'ouest ; qu'ayant poussé dix lieues plus loin, ils avaient trouvé que ce bras de mer se rétrécissait jusqu'à quatre lieues ; qu'ensuite ils avaient remarqué que les côtes recommençaient à s'ouvrir ; mais qu'ils avaient perdu courage en voyant que l'eau, de salée, profonde et transparente qu'ils l'avaient eue jusqu'alors, avec des côtes escarpées et des courans fort rapides, devenait plus douce, plus épaisse et moins profonde..

Ces lumières, quoique imparfaites, parurent fort importantes à l'agent du comité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. « Il est très-vraisemblable, dit-il, que cette ouverture a de la communication avec quelque grand lac du continent, qui en a peut-être avec le grand Océan occidental. Une des circonstances que les officiers des barques longues observèrent en montant, c'est que le courant du reflux était plus fort que celui de la Tamise, pendant dix heures des douze, quoique dans une eau de plusieurs lieues de large. Le flux survenant ensuite arrêtait tout-à-fait l'eau pour les deux dernières heures. En second lieu, quoiqu'on ne puisse assurer positivement qu'il se trouve un passage en cet endroit, je crois pouvoir dire, avec vérité, qu'aucune apparence n'y est contraire. Il est vrai que le changement de l'eau salée en eau douce paraît conclure, à la première vue, contre le passage; mais si par hasard cette eau n'avait été douce qu'à sa surface, cette conclusion aurait peu de force, puisqu'on était alors dans la saison des fontes de neiges, dont les eaux découlaient de toutes les parties des terres; et que par conséquent il n'était pas plus étrange de trouver la surface de la mer adoucie, qu'il ne l'est de voir la même chose, après les mois pluvieux, dans la mer Baltique et sur les côtes occidentales d'Afrique. Enfin, quoiqu'il soit certain que le courant de la marée venant de l'ouest est une preuve directe et incontestable de la réalité d'un passage à

quelque autre océan, il ne s'ensuit pas que le courant venant de l'est soit une preuve du contraire, puisqu'on sait que, dans le détroit de Magellan, les marées des deux océans se rencontrent de même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir que la même chose doit arriver, si l'on parvient jamais à la découverte d'un passage au nord-ouest ».

Les deux vaisseaux se trouvaient si proches du détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avait d'un autre côté que, dans le Wellcome, la marée ordinaire vient du nord, les deux capitaines se crurent obligés de faire toutes les recherches possibles sur ce détroit; c'est-à-dire, de vérifier si c'est en effet un détroit, ou si ce n'est qu'une rivière d'eau douce. Ils ne purent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme *le détroit de Wager* est situé, par cette dernière observation, à 65 degrés 33 minutes de latitude, et 88 degrés de longitude de Londres. A son entrée il a, du côté du nord, le cap de Montaigu, et du côté du midi, le cap de Dobbs : sa partie la plus étroite est à cinq lieues ouest de ce dernier cap, et n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une écluse. Ellis assure que celui des hautes marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. « Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit, nous ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, et le courant fit faire quatre ou cinq tours à *la Californie*, malgré les efforts que l'équipage fit long-temps pour

l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la mer; elle bouillonne, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas de torrens rompus par quantité de rochers; ce qui ne paraît venir néanmoins que de ce que le canal est ici fort étroit, à proportion de la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons venant du Wellcome y entrèrent avec nous; et quoique nous fussions déjà fort avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejetés en arrière par l'action irrégulière des courans. Nous passâmes environ trois heures dans cette violente situation; mais ayant enfin passé l'anse des Sauvages où le canal devient plus large et la marée plus rapide, nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Cette anse est formée par une chaîne de petites îles qui s'étendent le long de la côte septentrionale ».

Le 30 juillet, on passa le Deer Sund, qui est une assez bonne rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du détroit. Ensuite on découvrit bientôt une retraite sûre pour les vaisseaux entre plusieurs îles fort élevées et remplies de rochers qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé *le port de Douglas*, à l'honneur des deux actionnaires de ce temps. On y amarra les deux bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; et dans un conseil solennel on délibéra sur la manière la plus prompte de reconnaître avec certitude si le canal où l'on se trouvait était une rivière, un détroit

ou une baie. La conclusion fut que les vaisseaux se retireraient au port de Douglas, et que dès le jour suivant les deux barques longues entreprendraient cette recherche. Cependant on résolut aussi que, pour ne pas retenir les vaisseaux plus long-temps qu'ils ne pouvaient l'être sans danger, ils feraient route en Angleterre le 25 août, si les deux barques n'étaient pas revenues pour ce terme.

Les capitaines se chargeant eux-mêmes de l'entreprise, mirent à la voile le 31 juillet, chacun dans la barque longue de son vaisseau, accompagnés de quelques officiers et d'un nombre suffisant de matelots. C'est dans les termes d'Ellis qu'on présente une expédition à laquelle il eut la principale part.

« Nous tînmes avec un vent frais la route de nord-ouest à l'ouest jusqu'à ce que la largeur du canal se trouvât diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le soir, nous fûmes alarmés par un bruit affreux qui ressemblait à celui d'une prodigieuse chute d'eau, sans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venait. On prit aussitôt le parti de jeter l'ancre et d'envoyer quelques hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers et fort escarpée. L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba presque aussitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire qu'en peu d'instans nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on puisse jamais s'imaginer. Des rochers immenses, qui semblaient brisés dans leurs

masses, pendaient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades d'eau tombaient d'une crevasse à l'autre; d'un autre côté, on apercevait de glaçons d'une grosseur et d'une longueur démesurées, rangés les uns à côté des autres comme les tuyaux de grands orgues. Mais rien ne nous causa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs brisés que nous vîmes à nos pieds, et qui, détachés de leurs sommets par la force du froid, avaient roulé jusqu'à nous avec une violence inexprimable.

» Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; et dès la pointe du jour nous retournâmes promptement à terre où nous ne fûmes pas longtemps sans découvrir que le bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre avait été causé par la force de la marée qui se trouvait arrêtée dans un passage fort étroit. La masse d'eau était prodigieuse et sa rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante lieues de l'entrée du canal, les eaux étaient transparentes et fort salées. La marée montait ordinairement de quatorze pieds et demi; et dans la pleine et la nouvelle lune, la haute marée était à six heures. Nous vîmes distinctement que le canal s'ouvrait de cinq à six lieues derrière la cataracte, et s'étendait de plusieurs lieues à l'ouest. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes espérances pour le passage. La première difficulté était de passer la cataracte; mais l'ayant tenté, nous y trouvâmes moins de danger

qu'on ne se l'était imaginé. J'en voulus courir les premiers risques, et je la passai dans une petite chaloupe pendant sa plus grande force. Bientôt nous fûmes assurés qu'on pouvait la passer sans péril. A demi flux, les eaux inférieures étaient de niveau avec les supérieures comme à demi-reflux ; celles d'en-haut l'étaient avec celles du dessous ; et dans ces deux positions le passage était facile.

» Nous vîmes paraître ici trois Américains qui nous abordèrent avec leurs canots, et dont les usages ne différaient point de ceux des autres ; mais leur taille était beaucoup moins haute, et nous remarquâmes avec étonnement, qu'à mesure que nous avançions du fort d'York vers le nord, tout diminuait en grandeur. Les arbres même ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des 67 degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, et nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vus ; mais encouragés par nos caresses, ils entrèrent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de gibier qu'ils appellent *tuktoa* dans leur langue : ils retournèrent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de diverses sortes de viandes séchées au feu, et quelques pièces fraîches de chair de buffle. Nous eûmes à bon marché tout ce qu'ils avaient apporté.

» Le second jour d'août, nous passâmes la cata-

racte au-dessus de laquelle la marée ne montait que de quatre pieds. Les deux côtes étaient fort escarpées, et nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. On vit des baleines blanches et des vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau qui était presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette douceur n'était qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort simple. Une bouteille que je fis boucher soigneusement fut plongée à la profondeur de trente brasses, où le plongeur ayant arraché le bouchon, elle se remplit d'eau que nous trouvâmes aussi salée que celle de l'Océan atlantique, et nos espérances se ranimèrent. Mais ces flatteuses idées durèrent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tombèrent si subitement, que pour découvrir le lendemain la cause de cette étrange aventure, nous prîmes le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étaient pas éloignées de la côte, et nous découvrîmes avec beaucoup de regret que ce prétendu détroit était terminé par deux petites rivières qui n'étaient pas même navigables, dont l'une venait d'un grand lac situé au sud-ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'évanouirent à la fois; et notre seule consolation fut d'avoir levé tous les doutes sur la nature d'un golfe qui pouvait éterniser les disputes.

» Pendant vingt-quatre heures que nous passâmes

dans cette plage, il nous vint plusieurs canots remplis d'Américains qui nous apportèrent de la chair de buffle et de saumon séchée. Nous achetâmes avec ces provisions plusieurs de leurs habits et de leurs arcs. Mais en vain nous efforçâmes-nous par nos signes de tirer d'eux quelque instruction sur la mine de cuivre et sur l'existence d'un autre océan du côté de l'ouest. Je leur traçai un dessin de la côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus qu'à nos questions. Il y avait entre eux un homme d'assez bonne mine qui, sans être différemment vêtu, paraissait d'une nation différente, jusqu'à nous faire juger que les autres ne l'avaient amené que pour lui donner la satisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvait être quelque prisonnier tombé entre les mains de ces sauvages ; et faisant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquaient de nous vendre tout ce qu'ils avaient apporté, il se flatta de pouvoir acheter cet homme, dans l'espérance d'en tirer quelques lumières qui auraient pu nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de marchandises, avec des signes qu'ils parurent entendre ; mais ils s'obstinèrent à rejeter toutes nos offres. Nos barques levèrent l'ancre le 4, pour retourner vers les deux vaisseaux. Un vent très-impétueux nous fit perdre un homme qui fut emporté d'un coup de voile; mais nous repassâmes heureusement la cataracte, et le 7 nous rejoignîmes nos bâtimens ».

Dans le chagrin d'être revenu sans succès, Thomp-

son, chirurgien de la galiote de Dobbs, insinua au conseil des doutes qui semblèrent mériter de l'attention. Le temps ayant été fort couvert et la mer très-haute, pendant que les deux barques, à leur retour, passaient assez loin de la côte du nord, était-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée, surtout dans une côte fort élevée, et double même en plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les montagnes? Ellis ne combattit point cette idée. « Cependant, dit-il, j'étais agité par des motifs différens, qui étaient plutôt les marées extrêmement hautes que nous avions observées; car la marée, au port de Douglas, montait de seize pieds et demi perpendiculaires, tandis que, suivant le témoignage de Middleton, elle ne montait que de dix pieds au Deer-Sund, quoique situé de huit ou dix lieues plus près du Wellcome. D'ailleurs le temps des hautes eaux arrivant même plutôt à la cataracte, quoique plus avancée de quatre-vingt-dix lieues vers l'ouest, j'avais peine à concilier ces circonstances, sans supposer à cet endroit quelque communication avec un autre océan. Ainsi, mes propres réflexions eurent plus de force que les doutes du chirurgien, pour me faire prendre parti en sa faveur. Nous joignîmes nos argumens au conseil. Les contestations furent vives, et finirent par la résolution de renvoyer une des barques longues, pour visiter de plus près la côte du nord. Ce fut *la Résolution*, c'est-à-dire, celle de la galiote

de Dobbs, que le conseil chargea de cette recherche.

» Dans la même séance, ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raisons pour établir qu'il devait se trouver du côté du nord, dans une baie que Middleton a nommée *Repulse-Bay*, un passage à quelque autre Océan. J'observai, par exemple, qu'à mesure qu'on avançait vers le nord, les marées étaient toujours plus hautes, et qu'elles arrivaient toujours plutôt; que de même, la salure et la transparence de l'eau semblaient augmenter dans le Wellcome, de sorte qu'on voyait le fond de la mer à la profondeur de douze à quatorze brasses; que sans cesse on rencontrait une prodigieuse quantité de baleines sur les côtes; et qu'on y avait souvent remarqué que les vents de nord-ouest y causaient les plus hautes marées. De toutes ces preuves, je conclus que l'un de nos deux vaisseaux devait partir incessamment pour la recherche de ce passage, tandis que l'autre continuerait la sienne, et dans le parage où nous étions, et du côté du sud, où l'on n'avait point encore pénétré. Mais plusieurs membres du conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejetée à la pluralité des voix ».

Le 13, Ellis, Thompson et le premier contremaître partirent dans *la Résolution*, pour chercher des ouvertures sur la côte du nord. Ils rencontrèrent dans leur passage quantité de baleines noires, et surtout un prodigieux nombre de vaches marines.

Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la côte et les îles qui la couvraient, ils jetèrent la sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuait toujours, les fit mouiller sous une île. Le 14, ils s'avancèrent à la côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendait de plusieurs lieues au sud-ouest; mais ils reconnurent en même temps que plusieurs lits de pierre qui la traversaient d'une rive à l'autre, et qui se montraient même en marée basse, ne leur permettaient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminait de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournèrent le même jour à bord.

La saison n'était pas si avancée qu'elle ne laissât le temps de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du conseil, parce qu'au jugement d'Ellis elle contient plusieurs faits évidens et décisifs, qui prouvent la réalité du passage.

« Au conseil tenu à bord de la galiote de Dobbs, dans le port de Douglas, le 14 août 1747. Après avoir fait d'exactes recherches sur l'ouverture appelée communément *rivière* ou *détroit de Wager*, nous déclarons l'avoir trouvée entièrement bouchée de toutes parts, et sans communication avec aucun

autre endroit que le Wellcome; et nous avons jugé, par les marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur et la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Wellcome. D'un autre côté, ayant trouvé que la marée monte extraordinairement sur la côte occidentale du Wellcome, principalement ici; ne sachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les parages, où nous avons observé la marée, nous avons trouvé qu'elle suit le cours de la côte en venant du nord, et que les eaux les plus hautes sont causées par les vents de nord-ouest; voulant néanmoins savoir d'où elle vient, et jugeant que la connaissance de sa direction sur la côte orientale du Wellcome pourrait nous fournir là-dessus quelques lumières, nous avons résolu de poursuivre nos recherches, autant que les vents et le temps nous le permettront, sur la basse côte opposée, de même qu'à Cary Swan's-nest, et partout ailleurs où nous pourrons espérer quelque lumière pour la découverte d'un passage nord-ouest. En foi de quoi, chacun de nous a signé son nom ».

Le 15 août, l'ancre fut levée, et les deux vaisseaux sortirent du port de Douglas. En entrant dans le Wager, ils rencontrèrent, dans sa partie la plus étroite, une marée très-violente, qui les y arrêta plusieurs heures, quoique la sonde portât plus de huit brasses. Le 17, à leur arrivée dans le Well-

come, Ellis, et Metcalf second contre-maître, s'embarquèrent ensemble pour exécuter la dernière résolution du conseil. La nuit étant tombée avant qu'ils pussent gagner la côte, et la marée commençant à se retirer, ils se virent obligés d'attendre la marée suivante. Dans l'intervalle, leur vaisseau, qui était resté en pleine mer, tira un coup de canon à chaque demi-heure; mais entraînés par le reflux ou par le vent à plusieurs lieues vers le nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit; cependant leurs recherches commencèrent à la pointe du jour. La marée leur venait du nord, et montait d'environ quinze pieds. Les hautes marées de la pleine et de la nouvelle lune arrivaient un peu avant trois heures, un peu plutôt qu'en pleine mer, sur la côte opposée.

» Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avait emportés, nous commençâmes, dit Ellis, à sentir l'embarras que nous aurions à rejoindre le vaisseau. Depuis que nous l'avions perdu de vue, il nous était impossible de savoir avec certitude par où nous devions le suivre. Le vent était fort impétueux, le temps obscur et chargé de neige. Notre barque était petite et profonde, la plupart de nos gens affaiblis par le scorbut; en un mot, notre situation était déplorable. Je m'efforçai d'encourager tous mes compagnons, en leur représentant que le meilleur parti était de remettre en mer, pour chercher notre vaisseau, et que nous ne pouvions, sans

une folle témérité, nous arrêter sur cette côte affreuse, où nous n'avions pas vu la moindre trace d'hommes ni d'animaux, pas le moindre asile, ni même une goutte d'eau douce. On se laissa persuader. Je fis remettre aussitôt en mer, pour écarter les tristes réflexions sur les dangers qui nous menaçaient. Le vent ne fit qu'augmenter; et la mer étant fort haute, nous prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler sans relâche à vider la barque. Nous fîmes environ douze lieues dans cet état. Enfin nous aperçûmes les deux vaisseaux, et nos travaux redoublèrent pour nous rendre à bord. Un moment plus tard, nous perdions toute espérance; à peine fûmes-nous arrivés, que le vent ayant pris une nouvelle force, la mer s'éleva aux nues, et l'air devint si sombre, qu'on ne découvrait ni les vaisseaux, ni la côte. Cet orage, qui venait du sud, nous arrêta dans le Wellcome jusqu'au 19; mais le vent ayant changé, nous mîmes à la voile aussitôt, pour faire route vers le sud. Il continua de nous favoriser jusqu'au 21. Cependant nous passâmes à peu de distance de Cary-Swan's-nest, sans en examiner les marées; observation néanmoins qu'on avait jugée nécessaire au dernier conseil. A la vue du beau temps, qui semblait promettre quelque durée, on assembla le conseil à bord de *la Californie*, où l'on se détermina sur-le-champ à reprendre la route d'Angleterre ».

Telle fut la fin d'une expédition dont on avait conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe,

et surtout dans les pays maritimes, où l'on connaît mieux qu'ailleurs la nature et l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. « Si nous n'avons pas trouvé de passage au nord-ouest, il est certain, dit-il, que loin d'en avoir découvert l'impossibilité, ni rien qui combatte la réalité de son existence, nous avons rapporté en sa faveur des preuves fondées sur l'évidence, telles du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature, c'est-à-dire, sur des faits incontestables et sur des expériences bien avérées, qui plaident ensemble pour la possibilité ».

On ne s'arrêtera point à suivre les deux vaisseaux dans leur retour par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations et des événemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arrivèrent dans la rade d'Yarmouth le 14 octobre 1747, après un voyage de quatorze mois et dix-sept jours; mais comme leur expédition pour la recherche du passage est la dernière dont on ait publié le journal, il paraît essentiel à cet article, et convenable à notre recueil d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet.

C'est un fait reconnu, sans exception, que dans tous les pays de peu d'étendue, soit îles ou presqu'îles, il ne se trouve jamais de gros arbres, et qu'on n'y voit que des bois taillis ou des arbrisseaux,

quoique sur le continent situé sous la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. De là on peut conclure avec certitude, que tout pays qui manque de gros bois dans un climat où l'on sait qu'il en croît abondamment, a la mer des deux côtés. Or, on a vérifié que depuis la latitude de 61 degrés, en avançant vers le nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance; et qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des forêts très-étendues, où le bois est excellent et très-gros, comme en Norwège, en Suède, en Laponie, et dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la mer du Japon. S'il n'y avait point de mer au-delà de la baie d'Hudson, et qu'il n'y eût que des terres étendues vers l'ouest, ne devrait-on pas trouver la même abondance de bois que dans les pays qui bordent cette baie? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de bois, comme on n'en peut douter sur des témoignages constans, une différence si remarquable entre des pays situés sous le même climat peut-elle être expliquée avec plus de vraisemblance que par le voisinage de quelque mer occidentale? Le grand froid ne saurait être allégué, puisqu'on a su, depuis quelques années, par un ouvrage publié à Pétersbourg sous la direction de l'Académie impériale, que plusieurs végétaux, et le

blé même, croissent assez bien dans certaines parties du Kamschatka, où le froid est plus vif que sur les côtes de la baie d'Hudson.

On ajoute à cette remarque, que pendant l'hiver de 1746, que les Anglais des deux vaisseaux passèrent dans leur habitation de Montaigu, ils observèrent constamment que les vents de nord-ouest amenaient avec eux quantité d'une petite neige, dans laquelle ils savaient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertissait les vapeurs qui s'élevaient des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au nord-ouest de ce pays, et même assez proche, il y a quelque grosse masse d'eau, c'est-à-dire, quelque mer occidentale. Ces raisons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entre elles aussi bien qu'avec les opérations ordinaires de la nature dans d'autres lieux, où l'on sait que les mêmes causes produisent les mêmes effets?

Qu'on fasse ensuite attention à la figure du pays, et les conjectures se multiplieront avec un redoublement de vraisemblance. On sait, par l'expérience, que la plupart des terres situées entre deux mers sont comme divisées par une chaîne de montagnes, et que des deux côtés elles ont une pente vers les côtes. Autant que les Anglais purent l'observer, les pays dont il est question présentent cette forme, et la vue la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'est-à-dire, celle qu'ils se procurèrent en montant la baie de Wager, leur en parut une con-

viction. A l'entrée de cette baie le pays est bas; mais ils le trouvèrent plus haut à mesure qu'ils avançaient; ils virent des montagnes qui s'élevaient les unes derrière les autres : et lorsqu'ils eurent pénétré fort loin dans la baie, ils observèrent distinctement qu'il y avait de même une déclinaison régulière vers la partie opposée. Toute cette vue ressemblait beaucoup à celle de l'isthme de Darien, qui joint ensemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces observations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Esquimaux du Sud, qui assurent tous unanimement dans les comptoirs anglais, qu'à peu de distance de leur pays, vers le coucher du soleil, il existe une grande mer, sur laquelle ils ont vu des navires avec des hommes qui portent une longue barbe et de grands bonnets. Quelques-uns même, sans avoir jamais vu de vaisseaux européens, ont dessiné à Churchill des figures de vaisseaux sur des rochers. D'autres ont apporté aux mêmes comptoirs du sel blanc, formé, disaient-ils, par la chaleur du soleil sur les rochers des côtes de cet océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent seulement que ce pays a la mer des deux côtés, et ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il serait déjà fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un passage court par terre d'une mer à l'autre; mais que n'insistant point sur cette idée, parce qu'il est ici question d'un

passage de mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce passage existe, mais encore qu'il doit être court, ouvert et très-commode. Quoique cette assurance, dit-il, puisse paraître un peu hasardée, lorsqu'il n'ose désigner l'endroit précis du passage, il laisse au public le jugement de ses preuves: tout ce qu'il lui demande actuellement, est de convenir que Christophe Colomb, en tentant la découverte du Nouveau-Monde, avait beaucoup moins de vraisemblance en sa faveur; et que dans un temps où la cosmographie et la navigation étaient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre voyageur parvint glorieusement à son but.

Les preuves d'Ellis étant presque entièrement fondées sur la doctrine des marées, il commence par établir quelques points, qui sont généralement connus et avérés entre les marins, sans la connaissance desquels il leur serait impossible de gouverner un vaisseau, et dont l'observation continuelle fait leur certitude pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu, il est certain que les marées viennent des grands océans, et qu'elles entrent plus ou moins dans les mers particulières, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan d'où les marées viennent. Les mers enclavées dans des pays qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de marées; ou, ce qui

revient au même, les marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la mer Méditerranée, dont le courant va de l'ouest à l'est, et qui communique avec l'Océan par le détroit de Gibraltar, n'a point de marée sensible : et si peut-être elle s'élève un peu par le flux, on ne s'en aperçoit point en pleine mer, à l'exception du golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considérable de ce golfe étroit, et même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison que le flux et le reflux de la mer étaient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voyaient au plus que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe.

En second lieu, cette loi générale de la nature, que plus la cause est proche plus l'effet a de force, se fait reconnaître dans le progrès des marées, c'est-à-dire, qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes et plus promptes; et qu'au contraire elles sont plus basses et plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque pays maritime a ses exemples; mais on cite pour la Grande-Bretagne, Finmouth Bar, où l'on a haute marée à trois heures du matin; Spurn, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au sud; et Hall, où elle n'arrive qu'à six heures, parce qu'il lui faut du temps pour monter l'Humber. Dans la rade d'Yarmouth on a haute marée peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures et demie; à North, à midi; à Gravesend,

à une heure et demie; à Londres, à trois heures après midi. De même les marées sont plus ou moins hautes dans le même temps, sur différentes parties de la côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que les vents violens qui soufflent avec la marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connaissances, c'est-à-dire, en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de nord-ouest avec la mer du Sud, on doit regarder la baie d'Hudson comme une mer enclavée dans les terres, telle que la Méditerranée, et plus réellement même que la Baltique, parce qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plupart des cartes qui la font communiquer avec les baies de Baffin et de Davis, et croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le serait mieux, sa thèse n'en subsiste pas moins: c'est que, dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la baie d'Hudson au nord-ouest, cette baie doit passer pour une mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans marée. Elle est si large et s'étend si fort de l'est à l'ouest, que les marées y doivent être fort sensibles; mais il faut qu'elles répondent à leur cause,

c'est-à-dire, qu'elles y doivent être telles que l'Océan peut les envoyer par le détroit d'Hudson, et que, s'il est faux qu'elles soient telles, il est absurde de les attribuer à cette cause, et moins pardonnable encore d'avoir recours à des détroits glacés ou d'autres causes occultes pour décourager les recherches sur leur véritable cause. Ellis ne porte pas plus loin ses prétentions, et juge qu'il ne demande rien qu'on puisse lui refuser. Ensuite, allant à son but : on avait regardé, dit-il, comme un point fort nécessaire d'examiner la marée à Cary-Swan's-nest; et, dans le dernier voyage, le conseil en avait pris la résolution. Ce parage est proche de la baie d'Hudson, et tout le monde convient que si les marées venaient de l'Océan par cette voie, elles devraient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces observations furent négligées, et l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, suivant les termes de sa relation, y sonda la marée, et trouva qu'elle montait de six pieds. Ellis compare cette observation avec les siennes : dans une île, à 62 degrés 2 minutes de latitude, il trouva que la marée montait de dix pieds; sur la côte de Wellcome, par les 65 degrés, la sonde lui donna treize pieds; au nord du même lieu, elle lui en donna dix-sept. La conclusion est évidente : c'est, dit-il, que cette marée ne pouvait venir de l'Océan par le détroit d'Hudson, car si les marées de ces latitudes étaient venues de l'Océan, elles auraient dû être proportionnellement

plus basses qu'à Cary-Swan's-nest; et comme elles sont au contraire beaucoup plus hautes le long du Wellcome, l'expérience et le bon sens sont également blessés de la supposition qu'une marée qui viendrait de si loin, qui remplirait tant de baies dans son cours, et qui rencontrerait tant d'obstacles, s'élevât toujours à mesure qu'elle avancerait.

Mais ce qui paraît donner à ce raisonnement la force d'une démonstration, se sont les observations qu'on a faites sur la hauteur de la mer Atlantique, avant qu'elle entrât dans la baie d'Hudson : on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses, au lieu qu'un peu au-dessous, dans la baie même, elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. En vain, pour combattre les partisans d'une communication avec la mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les marées du Wellcome à la communication de l'océan Atlantique, supposera-t-on un détroit inconnu qui vient de la baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une supposition sans preuves, qui n'est même soutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraisemblance.

Ellis passe ensuite au temps et à la direction des hautes marées. Après avoir établi que leur seule hauteur prouve assez qu'elles ne peuvent venir de la mer Atlantique par la baie d'Hudson, les recherches, dit-il, doivent être poussées jusqu'à découvrir

leur source. Dans les observations qu'il fit par 62 degrés 2 minutes, il trouva que le flux venait du nord, et que la plus haute marée était à cinq heures. Au cap Fry, par les 64 degrés 30 minutes, il observa que la marée venait du nord, en suivant la direction de la côte, et qu'à la nouvelle et à la pleine lune, le temps des hautes eaux était à trois heures. Il fit les mêmes observations à la latitude de 65 minutes, et le flux y venait du nord. S'il y a, dit-il, quelque chose à conclure de la direction et du temps, la marée, dans ces parties de la baie d'Hudson, vient évidemment du nord ou du nord-ouest, et ne peut venir de l'océan Atlantique; car, dans cette dernière supposition, les hautes eaux arriveraient de plus en plus tard, à mesure qu'on monterait en latitude : et c'est précisément le contraire qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque mer septentrionale, par la baie de Baffin et par le détroit de Davis, est née d'abord de cette direction, et qu'ensuite l'ignorance l'a fait prévaloir; elle était excusable autrefois, lorsque cette baie était moins connue; mais aujourd'hui que toutes ses parties ont été si soigneusement visitées, il n'est plus permis de tenir le même langage, et moins encore d'imaginer des détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin : il entreprend de prouver par des faits incontestables, que les marées ne peuvent venir de la baie de Baffin ni du détroit de Davis. Nous

sommes certains, dit-il, que dans le premier de ces deux parages, la marée monte à peine de six pieds; et Baffin assure lui-même qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf pieds dans le détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du sud. Or, s'il est vrai que toutes les marées, en s'éloignant de l'Océan qui est leur source, diminuent pas degrés à mesure qu'elles remplissent les baies et les golfes qui se trouvent sur leur passage, il n'est pas moins clair qu'en supposant que la marée montât de trois brasses dans la baie de Baffin, et que cette baie communiquât avec le Wellcome, les eaux du Wellcome n'en pourraient monter même d'une brasse, sans quoi l'effet serait non-seulement plus grand qu'il ne pourrait être produit par la cause, mais plus grand que la cause même. Ellis ajoute que, suivant toutes les relations qu'on a des mers septentrionales, telles que toutes les côtes de la Nouvelle-Zemble, du Spitzberg et du Groënland, les marées y sont plus basses qu'on ne les a trouvées dans le Wellcome; d'où il conclut qu'il faut rejeter absolument tous les principes établis par le savoir et confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les marées puissent venir du détroit de Davis par la baie de Baffin, dans la partie septentrionale de la baie d'Hudson.

Ces argumens, dira-t-on, sont négatifs, et ne prouvent pas directement une communication de la baie d'Hudson avec la mer du Sud. Pour réponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses lecteurs de

jeter un coup-d'œil sur la carte de ces contrées, et de juger par eux-mêmes si la marée ne venant pas de l'océan Atlantique, ni de quelque autre mer septentrionale, peut avoir une autre source que la mer du Sud; et si dans cette supposition, elle ne doit pas venir par quelque passage situé au nord-ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une qu'il croit de la dernière évidence : c'est un fait certifié, dit-il, par tous les membres du conseil dans sa propre expédition, que les vents du nord-ouest causent les plus hautes marées sur toutes ces côtes. Or ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes marées ne sauraient venir de l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson; car, venant de ces côtés, elles seraient à leur plus grande hauteur par un vent de sud-est; suivant le principe, qu'un vent qui souffle dans la même direction que la marée, la fait monter, et venant du côté du détroit, le vent de nord-ouest, loin de faire avancer et monter, les retarderait et les baisserait plutôt, comme opposé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi, l'on doit conclure que la marée vient de quelque mer occidentale, d'autant plus qu'on ne ne peut expliquer autrement pourquoi le vent qui souffle de ce côté cause les plus hautes marées.

On objecterait en vain que l'Océan occidental, ou la mer du Sud, étant situé derrière ces grandes régions, il est naturel que le vent de sud-est cause les plus hautes marées, en poussant des flots contre la

côte qui lui est opposée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux sont causées par le vent qui souffle dans la même direction que la marée, et cela dans quelque direction que soit la côte où la marée monte, parce que ce vent amène avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la marée. On en a tous les jours des exemples sur la côte orientale d'Angleterre, où, quoique la mer Germanique soit située vers l'est, les vents de nord-ouest causent néanmoins les plus hautes marées, parce que le vaste océan d'où elles viennent est situé du même côté. Ellis croit l'objection si bien levée par un fait connu de tous les marins, qu'il la fait même tourner en faveur de son opinion. Si par exemple, dit-il, on choisissait quelque juge habile et désintéressé, et qu'en lui présentant une carte de la baie d'Hudson, avec un passage ouvert au nord-ouest, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes marées, il répondrait sans aucune hésitation, que ce doit être le vent de nord-ouest. Ainsi, comme c'est un fait constant, que le vent de nord-ouest cause les plus hautes marées des deux côtés de la baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces marées viennent de l'Océan occidental qu'on nomme communément la *mer du Sud.*

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence et de la salure de l'eau dans le Wellcome. Lorsqu'on observa la marée au cap Fry, on voyait le

fond de la mer à la profondeur de onze brasses, ou soixante-six pieds : or tout le monde sait que la profondeur, la transparence et la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une mer troublée par des décharges de rivières, des neiges fondues et des pluies, et qu'elles prouvent, sans réplique, la communication avec quelque océan. Ellis tire un autre argument des courans violens qui tiennent l'eau nette et et débarrassée de glaces. C'est, dit-il, un fait avéré, que la partie septentrionale de la baie est entièrement ouverte et sans glaces, pendant que la méridionale en est couverte, c'est-à-dire, qu'on rencontre fort peu de glaces à la latitude de 64 ou 65 degrés, et que la mer en est chargée par les 52 et les 53. Or il est impossible d'expliquer ces courans violens qui traversent la baie, s'ils ne viennent de quelque mer occidentale. Un troisième argument est tiré du nombre des baleines qu'on observe ici, surtout vers la fin de l'été, qui est le temps où tous les poissons de cette espèce se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison, et par conséquent qu'il se trouve ici quelque passage qui conduit, non à l'Océan septentrional, mais à l'occidental, c'est-à-dire à la mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces animaux est un guide qui ne trompe jamais.

Mais si la réalité d'un passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer? et sur quels fondemens le croit-on court, ou

vert et commode? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parce qu'elle conduit à l'éclaircissement de la première. Il paraît très-vraisemblable que le passage n'est pas fort avancé vers le nord; car on ne voit ni dans le Wellcome, ni dans le Repulse-Bay, ces montagnes ou ces accumulations de de glaces qu'on rencontre ordinairement dans la baie des ours blancs, dans le golfe de Lumley, dans la baie de Baffin, et dans le détroit de Davis, qui par cette raison même semblent appartenir à quelque autre continent sous le pole, ou contigu au pole. Quelque part que le passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court : 1°. On ne trouve point de grosses rivières sur la côte occidentale de la baie d'Hudson; elles sont, au contraire, petites et faibles, preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, et que par conséquent les terres qui séparent les deux mers ne sont pas d'une grande étendue. 2°. La force et la régularité des marées forment un argument des plus plausibles; car partout où le flux et le reflux observent à peu près des temps égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces marées viennent. On ajoute pour dernière raison, le passage des baleines. Si l'on considère dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le temps d'arriver

dans des climats plus chauds par un chemin qui ne serait pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le passage n'est pas fort avancé vers le nord, et s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert et commode; ce qui se confirme encore par les courans rapides qu'on observe dans ces parages, et qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paraît même aisé, dit M. Ellis, de prouver par de fortes conjectures, qu'il y a plusieurs passages différens qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la mer y devait être ouverte, comme au cap Fin-Marke, et ses raisons subsistent encore.

Où le passage est-il donc situé? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs personnes célèbres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premièrement, il en a conçu de grandes sur le rapport qu'on lui a fait d'un golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield,* par le 64 degrés. Ceux qui avaient fait dans ce lieu des observations sur la marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venait de l'ouest avec beaucoup de rapidité pendant huit heures, et qu'il ne remontait que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus faible. Ils ajoutèrent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avait néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avait point de pas-

sage dans ce golfe, et que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle aurait dû se trouver parfaitement douce; car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en aurait pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il aurait été aussi faible que le flux; mais comme il était beaucoup plus rapide, l'eau devait être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avait vu venir la marée de l'ouest, il n'aurait rien manqué à la preuve du passage; mais elle y venait de l'est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la relation de Narborough, que la marée, venant de l'est, monte à la moitié du détroit de Magellan, où elle rencontre une autre marée qui vient de l'ouest ou de la mer Pacifique.

Un second endroit où l'on peut espérer de découvrir le passage est Repulse-Bay. Les raisons qui doivent entretenir cette espérance sont aussi la profondeur, la salure et la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des marées qui viennent de ce parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impose, regarde la baie d'Hudson comme un labyrinthe où l'on entre par le détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès en allant comme à tâtons d'un essai à l'autre; méthode extrêmement pénible, et qui demande une patience infatigable. Cependant,

si l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas absolument sans guide : la marée, comme un autre fil d'Ariane, semble y conduire un voyageur par tous les degrés, et doit l'en faire sortir. Or, comme elle monte considérablement dans le Repulse-Bay, et qu'elle y entre du côté du nord, on a toutes les raisons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Enfin le zélé Anglais concluait par ce raisonnement, qui lui paraît décisif. Depuis une longue suite d'années qu'on se flatte de trouver un passage au nord-ouest, et qu'on a fait quantité d'expéditions pour le chercher, il est vrai qu'on n'est pas encore parvenu à le découvrir; mais jusqu'à présent on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre avec quelque force les argumens par lesquels on en prouve la réalité; et toutes les connaissances qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent au contraire à la confirmer.

Le dernier voyage au pole est celui du capitaine Phips, en 1773, qui ne réussit pas mieux que les autres. Son journal, qu'il a fait imprimer, est composé particulièrement pour les savans et pour les navigateurs. Il contient une nomenclature latine des plantes du Spitzberg, des épreuves sur différentes machines nautiques et astronomiques, de nouvelles expériences sur les garde-temps et les montres marines, pour découvrir la longitude en mer, des observations sur l'accélération du pendule; enfin un exposé des procédés du docteur Irving pour dessaler

l'eau de la mer par distillation, et une comparaison de sa méthode avec celle de M. Poissonnier. Tous ces morceaux précieux méritent d'être lus dans l'ouvrage même par les personnes assez instruites pour s'intéresser à ce genre de connaissances. Nous nous bornons ici, suivant notre usage, à ce qui est à la portée du plus grand nombre de lecteurs, et nous laissons parler l'auteur lui-même.

« La découverte d'un passage au nord-est n'occupait plus les navigateurs, et l'on ne pensait point à acquérir des lumières sur ce point de géographie, très-important par ses conséquences pour un peuple maritime et commerçant; depuis 1615, on avait cessé toutes les recherches sur cet objet; et ce qu'il y a de remarquable, c'était le seul dont le roi de la Grande-Bretagne ne se fût jamais occupé. Lorsqu'en 1773 le comte de Sandwich, en conséquence d'une demande que lui avait faite la Société royale de Londres, présenta à Sa Majesté, au commencement de février, le projet d'une expédition dont le but était d'examiner jusqu'où la navigation vers le pole boréal était praticable, Sa Majesté voulut bien ordonner qu'on l'entreprît sur-le-champ, et elle accorda tous les encouragemens et tous les secours qui pouvaient en assurer le succès.

» Dès que j'entendis parler de cette résolution, j'offris mes services à l'amirauté, et on me fit l'honneur de me charger de la conduite de cette entreprise. Ce voyage demandant un soin particulier dans

le choix et l'équipement des vaisseaux, on nomma le *Race horse* et la *Carcasse*, comme étant les plus forts et par conséquent les plus propres pour les mers où il fallait naviguer. Comme il était probable que cette expédition ne pourrait pas s'achever sans rencontrer beaucoup de glaces, il fallut les renforcer et y faire quelque autre préparation; on les remit donc sur le chantier pour les disposer de la manière la plus convenable. L'équipage du *Race horse* fut fixé à quatre-vingt-dix hommes, et on se départit du nombre ordinaire, en nommant une plus grande quantité d'officiers, et en enregistrant des hommes faits à la place des mousses qu'on embarque communément.

» On me permit de recommander à l'amirauté les officiers que 'aurais envie de prendre avec moi; et pendant le voyage, j'ai eu le bonheur de reconnaître, par les grands secours que m'ont procurés leur expérience et leurs lumières, que je ne m'étais pas trompé dans la bonne opinion que j'avais conçue d'eux. Deux maîtres de bâtimens groënlandais furent employés comme pilotes dans chaque vaisseau. Le *Race horse* prit à bord de nouvelles pompes doubles, faites par M. Lole, suivant la méthode perfectionnée du capitaine Bentinck, et nous les avons trouvées très-bonnes. Nous nous sommes servis aussi, avec le plus grand succès, de l'appareil du docteur Irving pour dessaler l'eau de la mer. On fit quelques petits changemens fort utiles dans l'espèce de

provisions dont on fournit ordinairement les vaisseaux; chaque navire reçut un surcroît de liqueurs fortes, et on laissa à la discrétion des commandans le soin de distribuer ce surplus, lorsque des fatigues extraordinaires ou la rigueur du temps le rendraient nécessaire. On embarqua d'ailleurs sur chacun des bâtimens du vin pour en servir aux malades. Nous prîmes à bord de gros habits de réserve, pour en donner aux matelots lorsque nous serions arrivés dans ces latitudes avancées, où les premiers navigateurs nous avaient appris que nous éprouverions un froid excessif. L'amirauté prévit que l'un des vaisseaux, et peut-être les deux, seraient sacrifiés dans ce voyage; c'est pourquoi on donna au *Race horse* et à la *Carcasse* un assez grand nombre de bateaux, et d'une grandeur assez considérable, pour qu'à tout événement les équipages pussent se sauver. En un mot, on nous accorda tout ce qui pouvait servir au succès de l'expédition, et contribuer à la sûreté, à la santé et au bien-être de ceux qui l'entreprenaient.

» Le bureau des longitudes engagea M. Israël Lyons à s'embarquer avec nous, pour faire des observations astronomiques. Sa réputation dans les mathématiques était trop bien établie, pour qu'il eût rien à gagner en entreprenant un voyage dans des climats qui lui offraient si peu d'occasions d'exercer ses connaissances. Le même bureau lui fournit tous les instrumens qu'on imagina pouvoir être utiles

pour les observations et les expériences. La Société royale eut la bonté de me donner des instructions sur les recherches que j'aurais occasion de faire sur la physique. Indépendamment des lumières que je dois à ces corps savans, plusieurs particuliers ont bien voulu me communiquer leurs idées; et c'est avec plaisir que je cite ici M. d'Alembert. Il m'a envoyé un petit mémoire qui, pour la précision, l'élégance, le choix des objets intéressans qu'il me recommandait d'examiner, aurait fait honneur à tout écrivain dont la réputation ne serait pas déjà établie sur des fondemens aussi solides que celle de ce savant philosophe. J'ai reçu d'amples instructions de M. Banks pour les objets d'histoire naturelle, et c'est à l'aide de ses lumières que j'ai décrit les productions du Spitzberg. C'est un plaisir pour moi de pouvoir, à cette occasion, m'honorer de l'amitié qui m'attache depuis si long-temps à lui ».

Ici commence le journal nautique de M. Phips, dont la sécheresse rebuterait tous les lecteurs, et qui ne contient d'ailleurs rien de remarquable. Il s'avança jusqu'au 80e degré, et c'est vers cette latitude qu'il lui arriva la même chose qu'à Heemskerke : son vaisseau fut surpris par les glaces, et resta long-temps dans cette situation. Il faut l'entendre lui-même.

« Le 30 juillet, le temps était entièrement calme et d'une clarté remarquable. Je découvris beaucoup de glace au nord-est parmi les îles; mais il y avait

aussi une eau profonde entre les masses, ce qui me fit espérer que lorsqu'il s'éleverait une brise, je pourrais percer au nord par ce côté.

» Nous avançâmes un peu au nord et à l'est. A midi, suivant une observation, nous étions par les 80 degrés 31 minutes de latitude; à trois heures de l'après midi, nous étions aux 18 degrés 48 minutes de longitude est, parmi les îles et dans les glaces, sans apparence de trouver une ouverture. Entre onze heures du soir et minuit, j'envoyai le maître (M. Crane) dans un bateau à quatre rames au milieu des glaces, pour voir si le petit bâtiment pourrait les traverser, et si le vaisseau, en forçant de voiles, viendrait enfin à bout de s'ouvrir plus loin un passage. Je lui ordonnai en même temps, s'il pouvait gagner la côte, de gravir sur des montagnes, afin de découvrir si l'on apercevait les extrémités de la glace à l'est et au nord. A cinq heures du matin, la glace nous environnant de toutes parts, nous mîmes dehors nos ancres à glace, et nous amarrâmes le long d'une des grandes masses. Le maître revint entre sept et huit heures, accompagné du capitaine Lutwidge qui l'avait joint à terre. Ils avaient monté tous deux sur une haute montagne, d'où leur vue s'étendait à l'est et au nord-est l'espace de dix ou douze lieues, sur une plaine continue de glace unie, et qui n'avait d'autres bornes que celles de l'horizon: ils découvrirent une terre qui s'étendait au sud-est, et qui est marquée dans les cartes hollandaises, sous la forme de plu-

sieurs îles; ils remarquèrent que la grande masse de glace que nous avions côtoyée de l'ouest à l'est, était jointe à ces îles, et que de là elle touchait à ce qu'on appelle *la terre nord-est.* La glace avait gagné de l'étendue et de la solidité pendant leur voyage; en revenant, ils furent obligés souvent de traîner leur chaloupe sur cette glace pour arriver à d'autres ouvertures. Le temps était d'une sérénité et d'une douceur extrême; il est rare de voir un ciel aussi clair. La scène qui s'offrait à nos yeux était très-pittoresque : les deux vaisseaux se trouvaient en calme dans une grande baie; on apercevait, entre les îles qui la formaient, trois ouvertures et quelques courans d'eau. Cette baie était partout entourée de glace, aussi loin que pouvait s'étendre la vue; il n'y avait pas un souffle d'air; la mer était parfaitement unie; la glace était couverte de neige, basse et partout égale, si l'on en excepte un petit nombre de morceaux brisés près des bords; les mares d'eau qu'on découvrait au milieu de ces gros morceaux de glace, étaient recouvertes aussi d'une glace plus légère et plus récente.

» Le 31, à neuf heures du matin, ayant une brise légère à l'est, nous abattîmes au large, et nous tâchâmes de forcer le passage à travers la glace. A midi, cette glace était si dure et si bien fermée, que, ne pouvant continuer notre route, nous amarrâmes une seconde fois sur la glace. L'après-midi, nous remplîmes nos futailles d'une eau douce de glace,

que nous trouvâmes très-pure et très-bonne. *La Carcasse* nous suivit, et fut arrêtée par la même masse que nous. Cette glace avait huit verges dix pouces d'épaisseur à une extrémité, et sept verges onze pouces à l'autre. Nous eûmes calme la plus grande partie du jour; le temps fut très-beau; la glace, qui s'étendait et s'affermissait de plus en plus, entourait de tous côtés les deux vaisseaux. On ne découvrit point d'ouverture nulle part, excepté un trou d'environ un mille et demi de large, entre les deux bâtimens. Nous complétâmes nos provisions d'eau : l'équipage joua et s'amusa tout le jour sur la glace. Les pilotes se trouvant beaucoup plus au nord qu'ils n'avaient jamais été, et la saison s'avançant, ils commencèrent à s'alarmer sur notre situation.

» Le premier août, la glace faisait sans cesse des progrès, il ne restait pas alors la plus petite ouverture. Le *Race horse* et la *Carcasse* étaient à moins de deux longueurs de vaisseaux l'un de l'autre, séparés par la glace, et n'ayant pas de la place pour revirer. La glace était la veille unie partout, et presqu'au niveau de la surface de la mer; mais alors les morceaux s'étaient empilés les uns sur les autres, et formaient en beaucoup d'endroits une espèce de montagne plus haute que la grande vergue. A midi, notre latitude, mesurée par deux observations, était de 80 degrés 17 minutes.

» Le 2, temps pluvieux et d'une brume épaisse, le vent frais de l'ouest; les glaces autour du vais-

seau étaient un peu plus flottantes que la veille ; mais à chaque instant elles venaient se choquer et s'arrêter contre nos bâtimens ; de sorte que, sans un vent frais de l'est ou du nord-est, il n'y avait aucune probabilité que nous pussions jamais en sortir. On n'apercevait pas un seul endroit où la mer fût ouverte, si ce n'est un petit coin vers la pointe occidentale de la terre nord-est. Les sept îles, la terre nord-est et la mer glacée, formaient presque un bassin ; l'on n'y voyait que quatre pointes ouvertes, par où la glace pût s'écouler, si un vent favorable venait par hasard à le rompre.

« Le 3, le temps fut très-beau, clair et calme ; nous remarquâmes que les vaisseaux avaient dérivé fort loin à l'est ; la glace était beaucoup plus dure que les jours précédens et le passage par où nous étions venus de l'ouest, fermé ; nous ne voyions la mer ouverte ni de ce côté, ni d'aucun autre. Les pilotes ayant témoigné le désir de reculer en arrière, s'il était possible, les deux équipages se mirent à l'ouvrage à cinq heures du matin, pour couper un passage à travers la glace, et touer les deux vaisseaux à l'ouest à travers les deux petites ouvertures. Nous trouvâmes que la glace était très-profonde, et nous en sciâmes quelquefois des pièces qui avaient douze pieds d'épaisseur. Ce travail dura tout le jour, mais sans aucun succès ; malgré tous nos efforts, nous ne remorquâmes pas les bâtimens à plus de trois cents verges à l'ouest à travers la glace,

et en même temps un courant les avait fait dériver fort loin au nord-est et à l'est, ainsi que la masse de glace à laquelle ils étaient pris : ce même courant avait d'ailleurs chassé de l'ouest, entre les îles, les glaces flottantes ; elles y étaient entassées et aussi fermes que la grande masse.

» Le 4, calme tout plat jusqu'au soir, lorsque nous conçûmes quelque espérance d'un petit vent qui s'éleva à l'est ; mais il ne dura pas long-temps, et il ne nous fut d'aucun avantage. Le vent était alors au nord-ouest avec une brume très-épaisse, et le vaisseau chassait à l'est. Les pilotes semblaient craindre que la glace ne s'étendît très-loin au sud et à l'ouest.

» Le 5, comme il devenait à chaque instant moins probable que l'on pût dégager les vaisseaux, et que la saison était déjà fort avancée, il fallait se hâter de prendre une résolution sur les moyens qu'on emploierait pour sauver les équipages. La position des bâtimens nous empêchait de découvrir quel était l'état de la glace à l'ouest ; ce qui devait en grande partie influer sur le parti qui nous restait à prendre. J'envoyai M. Walden, un des officiers de poupe, et deux pilotes, sur une île qui était à environ deux milles, et que j'ai appelée dans les cartes *île de Walden;* je les chargeai d'examiner attentivement si la mer était ouverte de quelque côté.

Le 6, M. Walden et les deux pilotes revinrent le matin, et rapportèrent que la glace, quoique fer-

mée entièrement tout autour de nous, était ouverte à l'ouest le long de la pointe par où nous étions venus. Ils ajoutèrent que, lorsqu'ils étaient sur l'île, ils avaient eu un vent très-frais de l'est, quoique nous eussions eu presque calme tout le jour, à l'endroit où étaient les vaisseaux. Cette circonstance affaiblit considérablement les espérances que nous avions conçues jusqu'alors, de pouvoir sortir de la baie au premier vent d'est. Nous étions dans une cruelle alternative ; il fallait attendre patiemment si un bon temps ne rechasserait pas les vaisseaux en pleine mer, ou bien il fallait sauver nos équipages dans les chaloupes. *Le Race horse* et *la Carcasse* avaient dérivé jusque dans un bas fond, où nous n'avions que quatorze brasses d'eau. Si la cale ou la glace qui s'était attachée aux vaisseaux, venait à prendre fond, ils étaient infailliblement perdus, et il est probable qu'ils auraient chaviré. D'un côté, nous ne devions pas abandonner trop précipitamment l'espoir de dégager les vaisseaux ; et de l'autre, nous ne pouvions nous y livrer que lorsqu'il ne nous resterait plus aucun autre moyen de délivrance. Comme nous n'avions point de hâvre ni de port pour les y retirer, en les laissant là pendant l'hiver, il n'y avait point d'apparence qu'ils pussent encore servir au printemps : nous avions très-peu de provisions pour cette entreprise, si d'ailleurs on pouvait l'exécuter ; et en supposant, ce qui nous semblait impossible, que nous pussions nous réfugier sur les

rochers les plus proches, et y dresser quelques huttes ou cabanes, afin d'être en état d'y passer l'hiver, nous étions alors dans un parage qui n'est point fréquenté par les navigateurs, et où des vaisseaux n'ont jamais entrepris de venir; les mêmes difficultés par conséquent subsisteraient toujours l'année suivante, sans avoir les mêmes ressources; le reste des équipages, suivant toute apparence, serait malade à cette époque; nous n'aurions plus de provisions; la mer ne serait pas si ouverte, parce que le temps avait certainement été plus clair cette année qu'il ne l'est ordinairement. En effet, nous ne devions pas espérer que, même avec toutes les commodités possibles, une grande partie de nos gens pût survivre aux maux que nous aurions à souffrir dans un pareil hiver; d'où l'on peut juger du peu d'espoir qui nous restait dans l'état où nous nous trouvions. D'un autre côté, l'entreprise de traîner les chaloupes à une si grande distance sur la glace, et d'y embarquer les deux équipages, ne présentait pas des difficultés moins effrayantes; et en restant plus long-temps dans cet endroit, nous nous exposions à y être bientôt surpris par le mauvais temps qui s'approchait. On ne sait pas jusqu'à quand les Hollandais séjournent au nord : si les hâvres septentrionaux ne sont point embarrassés de glaces, ils y restent jusqu'au commencement de septembre; mais lorsque les glaces commencent à flotter, ils les quittent sur-le-champ. J'assemblai les officiers des deux

équipages, et je les informai du dessein où j'étais de préparer les chaloupes pour nous sauver. Je les fis mettre dehors tout de suite, ainsi que les canots, et nous prîmes toutes les précautions qui dépendaient de nous pour les renforcer et les rendre plus solides. Ces préparatifs devaient prendre quelques jours. L'eau diminuant, et les vaisseaux dérivant fort vite au nord-est vers les rochers, je fis faire des sacs de toile où chacun pût mettre du pain, en cas que nous fussions obligés de nous sauver tout à coup dans les chaloupes. J'envoyai aussi un matelot au nord, et *la Carcasse* en envoya un autre à l'est, afin qu'en sondant partout où ils trouveraient des crevasses dans la glace, nous fussions avertis du danger avant que les vaisseaux, ou la glace à laquelle ils étaient attachés, prissent fond. Dans ces cas, quelques minutes auraient suffi pour les mettre en pièces ou les couler à fond. Le temps était mauvais; la plus grande partie du jour fut brumeuse et un peu froide.

» Le 5, le matin, je descendis sur la glace avec la chaloupe à laquelle on avait mis des patins; elle glissait plus aisément que je ne l'aurais imaginé, et on la traîna l'espace d'environ deux milles. Nous retournâmes ensuite à bord pour dîner. Trouvant que la glace était un peu plus ouverte près des vaisseaux, je voulus tenter de la faire marcher. Le vent soufflait, mais faiblement. Nous mîmes les voiles, et *le Race horse* et *la Carcasse* firent environ un

mille à l'ouest. Ils remuaient, il est vrai, mais très lentement, et ils n'étaient pas beaucoup plus loin à l'ouest que lorsqu'ils étaient enfermés. Cependant j'enverguai toutes les voiles, afin de forcer le passage si la glace venait à se rompre. Malgré les fatigues et les peines qu'essuyèrent les équipages en traînant la chaloupe, ils se comportèrent très-bien et sans murmurer; les matelots semblaient contens de quitter les vaisseaux; cette idée ne les épouvantait plus, et ils avaient une entière confiance en leurs officiers. En faisant tous les efforts imaginables, les chaloupes ne pouvaient pas arriver au bord de l'eau avant le 14; et si, à cette époque, les vaisseaux n'avaient point changé de position, j'aurais été blâmable de rester plus long-temps à bord. En attendant, je résolus de conduire les deux entreprises à la fois, de traîner sans cesse les chaloupes, sans omettre aucune occasion d'ouvrir un passage au vaisseau à travers les glaces.

» Le 8, à quatre heures et demie du matin, je chargeai deux pilotes et trois matelots d'aller examiner l'état de la glace à l'ouest, et juger s'il y avait encore quelque espérance de dégager les vaisseaux. Ils revinrent nous dire à neuf heures, qu'elle était très-ferme et très-dure, et qu'elle était divisée en grandes plaines. Entre neuf et dix, je quittai le vaisseau avec l'équipage qui allait traîner la chaloupe: on la tira l'espace de plus de trois milles. Le temps étant brumeux, et nos gens ayant beaucoup tra-

vaillé, je crus qu'il était à propos de retourner à bord entre six et sept heures du soir. Sur ces entrefaites, les vaisseaux avaient été entraînés à quelques verges avec la glace à laquelle ils étaient pris, et la masse s'était un peu rompue. A l'ouest, il y eut la nuit un petit vent et une brume épaisse ; de sorte que je ne pus pas juger quel était précisément l'espace que les vaisseaux et les glaces avaient parcouru ; mais la saison était si avancée, la délivrance des vaisseaux si incertaine, et la situation de l'équipage si critique, que malgré la lueur d'espérance que ce mouvement nous laissait entrevoir, je ne crus pas qu'il fût prudent de cesser de traîner les chaloupes sur la glace.

» Le 9, une brume épaisse le matin. Nous vînmes à bout de mouvoir un peu le vaisseau dans de très-petites ouvertures. Lorsque le temps s'éclaircit, l'après-midi nous fûmes agréablement surpris de voir que *le Race horse* et *la Carcasse* avaient été entraînés à l'ouest beaucoup plus loin que nous ne nous y attendions. Nous fîmes de grands efforts tout le jour ; et nous gagnâmes, à force de travail, un peu de chemin à travers la glace, qui d'ailleurs commençait à se fendre et à se rompre. Nous dépassâmes les chaloupes, que l'on continuait de faire glisser à bras ; je les envoyai chercher, et nous les prîmes à bord. Entre trois et quatre heures du matin, le vent soufflait de l'ouest, et il tombait de la neige en abondance. L'équipage était trop fatigué,

nous fûmes obligés de cesser la manœuvre pendant quelques heures. Le chemin que les vaisseaux avaient fait à travers la glace, était cependant un événement favorable; le courant qui avait rompu la glace pouvait, en changeant de direction, nous faire perdre en un instant cet avantage, comme il nous l'avait fait gagner. Lorsque nous étions au fond de la baie, et sous la haute terre, nous avions éprouvé le peu d'efficacité du vent d'est; mais comme nous nous étions frayé un passage au milieu d'une aussi grande quantité de glaces, notre espoir se ranima, et nous crûmes qu'enfin un bon vent qui soufflerait de ce rhumb suffirait pour nous tirer du danger.

» Le 10, le vent s'élevant au nord-nord-est le matin, nous mîmes toutes les voiles pour mettre le vaisseau en état de passer à travers un grand nombre de glaces très-considérables. Il éprouva plusieurs fois des chocs très-violens, et un de ces chocs brisa la verge de notre seconde ancre. Sur le midi, nous avions traversé toutes les glaces et nous étions en pleine mer. Je gouvernai au nord-ouest pour découvrir la glace, et je reconnus que la grande masse était dans l'état où nous l'avions laissée. A trois heures du matin nous portâmes à l'ouest avec une brise de l'est, entre la terre et la glace que nous voyions très-distinctement. Le temps était brumeux.

» Le 11, nous mouillâmes dans le hâvre de Smeerenberg, afin de rafraîchir les équipages après tant de fatigues Nous y trouvâmes quatre des bâtimens

hollandais que nous avions laissés dans le Norways lorsque nous fîmes voile du Vogel-Sang, et sur lesquels j'avais compté pour nous ramener en Angleterre, en cas que nous fussions obligés d'abandonner les vaisseaux. Dans ce canal, non loin de la côte, il y a un bon mouillage par treize brasses, fond de sable; il est à l'abri de tous les vents. L'île près de laquelle nous étions à l'ancre est appelée *île Amsterdam;* le promontoire d'Hackluyt forme sa pointe la plus occidentale. C'est ici que les Hollandais avaient coutume autrefois de fondre leur huile de baleines, et l'on y voit encore les restes de quelques cabanes qu'ils avaient construites pour cela. Ils entreprirent une fois d'y former un établissement, et ils y laissèrent pendant l'hiver quelques hommes qui y périrent tous. Les bâtimens hollandais se rendent toujours à cet endroit dans la dernière saison de la pêche de la baleine.

» J'ai fait quelques observations générales pendant le peu de temps que j'ai séjourné sur cette côte du Spitzberg. Nous trouvâmes que la plus grande partie des pierres étaient une espèce de marbre qui se dissolvait aisément par l'acide marin. Nous n'y avons aperçu aucune trace de minéraux et pas les moindres vestiges de volcans éteints ou subsistans. Nous n'y avons vu ni insectes ni aucune sorte de reptiles, pas même le ver commun. Nous n'avons découvert ni sources ni rivières; l'eau qui y est en grande abondance provient uniquement de la fonte des

neiges sur la montagne. Il n'y a eu ni tonnerre ni éclairs pendant le temps que nous avons été dans ces parages. Je dois ajouter que Martin, qui est ordinairement exact dans ses descriptions et fidèle dans ses observations, dit que le soleil à minuit ressemble à la lune; mais je ne puis pas certifier le même fait. Lorsque le temps était clair, cet astre avait la même apparence à minuit et dans tous les autres temps, et je n'y ai aperçu d'autre différence que celle qui résultait du différent degré de hauteur où il se trouvait. La vivacité plus ou moins grande de la lumière paraît dépendre, ici comme ailleurs, de l'obliquité de ses rayons. Le ciel était ordinairement chargé de brouillards blancs et épais; de sorte que je ne me ressouviens pas, dans les temps les plus clairs, d'avoir jamais vu le soleil et l'horizon sans nuages. Avant même de découvrir la glace, nous voyions près de l'horizon une lueur brillante que les marins appellent *le clignotement de la glace ;* ce qui nous faisait apercevoir que nous en approchions.

» Le bois flottant qu'on rencontre sur ces mers a fait naître différentes opinions et diverses conjectures sur sa nature et sur le lieu où il croît. Tout celui que nous avons vu, si l'on en excepte les douves de tonneau qu'aperçut le docteur Irving sur l'île basse, était de sapin et n'était point mangé par les vers. Je n'ai pas eu occasion de déterminer de quelle terre il venait.

» La glace a été le principal objet de notre atten-

tion pendant que nous étions dans ce climat. Nous avons toujours trouvé une grosse houle près des bords ; mais quand nous sommes entrés parmi les glaces flottantes, la mer était tranquille. Les espaces où la glace n'était pas encore formée, ainsi que les fentes entre de grands morceaux et les parties enfermées par les glaces, étaient sans agitation. Lorsque le vent soufflait contre les glaces, alors des glaçons flottans s'accumulaient les uns sur les autres, et les bords des masses étaient raboteux et composés de gros morceaux empilés. Je crois que cela provient de ce que la mer poussant de petits morceaux de glace sur la grande masse qui se forme la première, ajoute sans cesse à sa hauteur et à ses inégalités. Pendant que nous fûmes embarrassés parmi les sept îles, nous eûmes souvent occasion d'observer la force irrésistible des grandes masses de glaces flottantes. Nous en avons vu souvent des morceaux de plusieurs acres en carré se former entre deux morceaux beaucoup plus gros ; ces trois morceaux s'accrochaient bientôt et marchaient ensemble ; ceux-ci se joignaient ensuite à d'autres, et formaient peu à peu de petites montagnes : toute la baie aurait été remplie dans un instant de glaces, dont les différentes masses n'auraient pas pu se remuer, si le courant n'avait pris une direction à laquelle nous ne nous attendions point, et n'eût nettoyé la baie.

» Les raffales fréquentes et très-violentes que nous eûmes au mois de septembre, m'ont confirmé dans

l'opinion où j'étais déjà, que nous étions partis d'Angleterre au temps le plus favorable qu'on pût choisir. Ces raffales sont aussi ordinaires au printemps qu'en automne; il est donc probable que si nous avions mis à la voile plutôt, nous aurions eu, en allant, le temps aussi mauvais qu'il l'a été à notre retour. Comme il était absolument nécessaire d'embarquer des provisions et des munitions de réserve, les vaisseaux étaient si calés, que dans les raffales pesantes nous aurions été contraints vraisemblablement de jeter à la mer les bateaux et plusieurs de nos provisions, ainsi que nous l'avons éprouvé dans notre retour, quoique la consommation que nous avions faite eût allégé les bâtimens. De pareils accidens auraient empêché la réussite du voyage. Outre que nous appareillâmes dans une saison avantageuse, et que le temps fût beau, nous eûmes d'ailleurs l'avantage de gagner le 80ᵉ degré de latitude sans voir de glace, et cependant les vaisseaux groënlandais la rencontraient ordinairement au 73ᵉ ou 74ᵉ degré. Enfin si la navigation au pole était praticable, il y avait la plus grande probabilité de trouver après le solstice la mer ouverte au nord, parce qu'alors la chaleur des rayons du soleil a produit tout son effet, et qu'il reste d'ailleurs une assez grande portion d'été pour visiter les mers qui sont au nord et à l'ouest du Spitzberg ».

LIVRE TROISIÈME.

ISLANDE.

L'ISLANDE est située sous le cercle polaire arctique, entre notre continent et le Groënland, qu'on croit tenir à l'Amérique; ainsi, pour se rendre de presque toutes les parties de l'Europe dans les mers du nord de l'Asie, il faut nécessairement passer devant l'Islande. Cette île d'ailleurs a toujours dépendu d'une puissance européenne dont elle a reçu les lois et la religion.

En jetant les yeux sur une carte, on verra qu'en partant de l'Islande notre marche se dirige naturellement vers la Nouvelle-Zémble, qui sépare les mers du nord de l'Europe de celles du nord de l'Asie. De là nous sommes conduits à l'embouchure de la Léna, d'où sont partis les Russes pour leurs expéditions, ce qui nous met à portée de les suivre au Kamschatka.

En 1750, M. Horrebows, savant Danois, fut envoyé par le roi de Danemarck en Islande, pour y faire des observations exactes et sûres, et pour rectifier les erreurs répandues dans les différentes histoires de cette île.

« Quoique l'Islande, dit cet historien, soit après l'Angleterre et l'Ecosse, l'île la plus considérable de

l'Europe, et qu'elle forme un pays très-étendu qui mériterait bien d'être connu, il n'en est cependant aucun sur lequel on ait des connaissances si vagues ou si peu vraies. Ce n'est pas que les Islandais aient ignoré l'art d'écrire; aucun peuple au monde n'a peut-être pris plus de soin qu'eux de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur pays; mais autant ils ont écrit sur l'histoire civile et politique, autant ils ont négligé l'histoire physique, et c'est de là que procède le défaut de connaissances à cet égard.

» Je dois prévenir, ajoute-t-il, que ma relation diffère d'autant plus de toutes les autres qu'elle ne contient rien que je n'aie vu par moi-même, ou dont je ne doive la connaissance à l'expérience et au séjour que j'ai fait pendant deux ans dans cette île. Pour ce que j'ai rapporté d'antérieur à mon arrivée, je l'ai appris d'Islandais très-éclairés qui en ont été témoins ».

M. Horrebows dit ensuite que les observations astronomiques et météorologiques qu'il a faites pendant son séjour, lui ont procuré des connaisances certaines sur la hauteur de cette île, et sur la température de son climat; que l'éclipse de lune arrivée au mois de décembre 1750, lui a fait connaître exactement la longitude de l'Islande, et qu'il a remarqué qu'elle est de 4 degrés plus orientale qu'on ne la croyait.

On juge donc bien que M. Horrebows a été notre

principal guide dans la description qui va suivre; mais on a eu soin d'y joindre tout ce qu'il n'a pas censuré dans l'histoire de M. Anderson, la meilleure que l'on connût avant la sienne. Ainsi, ces deux ouvrages fondus ensemble, donnent de l'Islande les connaissances les plus exactes, les plus étendues et les plus récentes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, sans qu'on ait négligé de recueillir tout ce qu'on a pu trouver de sûr et d'intéressant dans les différens écrivains qui ont précédé.

L'Islande est située dans l'océan Atlantique, sous les 64 degrés 6 minutes de latitude, et à 25 degrés à l'ouest du méridien de Londres, à deux cent quarante lieues des côtes de Norwège, et à cent de celles du Groënland; elle est par conséquent de 4 degrés plus à l'est qu'on ne la croyait.

Quant aux dimensions exactes de l'île, dit M. Horrebows, il est très-difficile de les donner : cette opération exigerait bien des voyages; et ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourrait se flatter de quelque succès. Cependant, en réunissant les différentes remarques qu'il a faites aux témoignages des Islandais les plus instruits, on peut juger que leur pays a de l'orient à l'occident près de quatre-vingts lieues danoises. A l'égard de sa largeur du sud au nord, si l'on considère les endroits les plus étroits, ils n'ont guère que quarante lieues; mais il s'en trouve d'autres dont la largeur va jusqu'à soixante. Ainsi, on peut porter la largeur de l'île,

en général, à cent lieues de vingt-cinq au degré.

« L'Islande entière, selon M. Mallet, ne doit être regardée que comme une vaste montagne parsemée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées et bitumineuses, et s'élevant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne en forme d'un cône court et écrasé; sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagnes blanchis par des neiges et des glaces éternelles; et plus bas, l'image de la confusion et du bouleversement. C'est un énorme monceau de pierres et de rochers brisés et tranchans, quelquefois poreux et à demi-calciné, souvent effrayans par la noirceur et les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes et les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir et blanc; mais dans les vallées que les montagnes forment entre elles, on trouve des plaines vastes et agréables, où la nature, qui mêle toujours quelque adoucissement à ses fléaux, laisse un asile supportable à des hommes qui n'en connaissent point d'autre, et une nourriture abondante et très-délicate au bétail ».

On croit, avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le sommet des montagnes et la plus grande partie des côtes de l'île sont presque perpétuellement couverts, qui lui a fait donner le nom d'*Eis-Land*, mot allemand qui signifie pays de glace.

Le climat de cette île est en général le même

qu'en Suède et en Danemarck. Les observations météorologiques de M. Horrebows le démontrent clairement; il résulte de leur examen, que les quatre saisons y sont très-distinctes, contre l'opinion générale qui n'admettait en Islande que l'été et l'hiver.

Le printemps y est doux et agréable; l'été n'incommode point par des chaleurs excessives; l'automne est mêlé de temps pluvieux et de beaux jours, l'hiver commence au mois de décembre, et amène quelquefois beaucoup de neige; mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de février ou de mars.

Aux rigueurs de l'hiver se joint encore le désagrément de la courte durée des jours; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y règnent plusieurs mois de suite, comme toutes les géographies le débitent. On doit faire attention d'abord que les jours ne peuvent être égaux dans toute l'île; mais qu'ils sont plus courts en hiver et plus longs en été, suivant que les lieux sont plus septentrionaux; et plus longs en hiver et plus courts en été, suivant que les lieux sont plus méridionaux.

M. Horrebows nous assure, d'après le témoignage des gens habiles et lettrés qui ont habité la partie septentrionale de l'île, que dans le jour le plus court de l'hiver le soleil paraît environ une heure sur l'horizon, et que la clarté y règne près de quatre heures. Il peut se faire aussi que dans les extrémités les plus septentrionales, comme par exemple, à la

pointe du Norder-Strand et de Kisefior'ds-Syssel, le soleil ne se montre pas pendant quelques jours; mais cependant on n'y reste point dans l'obscurité. Au moyen de la réfraction on y a des crépuscules qui éclairent pendant plusieurs heures.

A l'égard de ce qui arrive l'été en Islande, la longueur des jours de cette saison y dédommage de la brièveté de ceux d'hiver : le soleil ne reste que deux ou trois heures sous l'horizon, et depuis la mi-mai jusqu'au mois de septembre, il n'y a plus de nuit, ou du moins elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande pour qu'on puisse lire très-aisément. Les aurores boréales et les parélies sont des phénomènes qu'on observe assez souvent en Islande, surtout les premières; elles éclairent presque toutes les nuits de l'hiver; mais leur clarté est rarement assez forte pour qu'on puisse en tirer de grands avantages. Les voyageurs seulement peuvent profiter de cette lueur pour se guider; mais elle ne suffirait pas pour que l'on pût faire quelque ouvrage.

Les parélies sont des anneaux colorés comme l'arc-en-ciel qu'on observe autour du soleil. Il se passe peu d'années qu'il n'en paraisse en Islande, et on les regarde, ainsi qu'ailleurs, comme l'annonce des mauvais temps et des orages; ce qui n'empêche pas que le contraire n'arrive souvent.

La situation de l'Islande l'exposant beaucoup à la violence des vents, on y ressent quelquefois des ou-

ragans qui font de grands ravages, mais cependant ils n'y sont pas aussi communs que l'a prétendu M. Anderson; car M. Horrebows assure qu'il n'en a vu que deux en deux ans. En été, les vents sont d'un grand secours contre la chaleur. Toutes les fois qu'il fait beau temps, il s'élève communément pendant la nuit un vent de terre qui règne dans toute l'île. Entre neuf et onze heures du matin, succède un petit vent de mer qui dure jusqu'à cinq heures du soir, et même quelquefois jusqu'au coucher du soleil. L'un et l'autre de ces vents rafraîchissent l'air fort doucement, et ne donnent ni pluie, ni mauvais temps.

L'Islande est fort inégale dans toute son étendue, et hérissée d'une extrémité à l'autre de rochers et de montagnes immenses qui sont contiguës, soit du sud au nord, soit de l'est à l'ouest; cependant il se trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles, et d'une grandeur très-considérable. Cette disposition du pays l'a fait diviser en dix-huit districts appelés *harden* et *syssel*, dont chacun peut avoir quinze à vingt lieues. Ces harden sont aussi séparés dans quelques cantons par de grands golfes ou par des rivières; et il y en a plusieurs de si étendus, qu'il a fallu y établir deux sous-baillis.

De toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'île, la plupart sont stériles et inhabitées. Il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts, celles qui les séparent ou qui sont situées dans leur arrondissement, sont en géné-

ral très-fertiles, et fournissent d'excellente nourriture pour les bestiaux.

On divise les montagnes stériles en deux espèces. Les unes sont de simples montagnes de roche et de sable; les autres sont des rochers qui pendant toute l'année sont couverts entièrement, ou seulement à leur sommet, de glace et de neige, et on les appelle *jokuls, jockelen.* Il en sort en été de grands ruisseaux dont les eaux sont troubles, noirâtres, et pour la plupart de fort mauvaise odeur.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces jokuls qui ne sont pas bien haut, sont dominés par plusieurs autres montagnes beaucoup plus élevées, et sur lesquelles cependant on ne voit en été ni glace, ni neige. Il faut sans doute en chercher la cause dans la substance intérieure de ces rochers, et dans l'abondance du nître et du salpêtre dont ils sont remplis.

« La nature de ces jokuls, dit notre voyageur danois, n'étonne pas moins que les phénomènes qui s'y font remarquer. Une suite d'observations physiques sur ces montagnes instruirait sans doute bien plus qu'une description historique; mais comme je n'ai pu me procurer que des connaissances du dernier genre, je vais rapporter ce qui m'a frappé davantage.

» Ces jokuls croissent, décroissent, s'élèvent et s'abaissent, grossissent et diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoute à leur forme, ou en change quelque chose. Par exemple, si l'on aperçoit des traces de quelqu'un qui a passé la veille, et

qu'on suive ces traces, elles se perdent tout à coup et se trouvent aboutir à des monceaux de glace qu'on ne peut absolument traverser; d'où l'on conclut que ces glaces n'existaient pas le jour précédent. Ce fait se vérifie avec beaucoup de facilité, puisque si l'on abandonne le premier sentier, et que l'on veuille remonter les jokuls en faisant un circuit à leur pied, on retrouve les traces qu'on avait abandonnées à la même hauteur et sur la même ligne que les premières.

» Il arrive aussi qu'on trouve un passage et un chemin dans des endroits où quelques jours auparavant on n'avait vu que des monceaux de glaces inaccessibles.

» Souvent des voyageurs imprudens ou téméraires, voulant tenter de passer à travers ces glaces, ont perdu leur cheval dans les crevasses qui s'y trouvent; et une chose fort surprenante, c'est que peu de jours après on a retrouvé le cheval étendu sur la surface de la glace : ainsi ce qui était un gouffre, un précipice de plusieurs toises de profondeur, redevient au niveau, et ne présente plus aucun vide ».

Il s'ensuit de ces faits, qu'il n'y a réellement point de chemin sûr à travers ces jokuls, et que les voyageurs y sont exposés à de fâcheux accidens. On ne trouve de ces jokuls que dans le canton de Skaftefield, à la partie méridionale de l'île.

Les autres montagnes couvertes de glace, telles

que l'Hécla, le Wester, le Jockel, le Dranga, et quelques autres, sont d'une nature différente des jokuls, et n'éprouvent pas, comme eux, les changemens dont on vient de parler.

La plupart de ces jokuls sont des volcans qui, de temps à autre, jettent du feu et des flammes, et causent des tremblemens de terre : on en compte environ une vingtaine dans toute l'île. Les habitans des environs de ces jokuls ont appris, par leurs observations, que lorsque ces montagnes de glace s'élèvent jusqu'à une hauteur considérable, c'est-à-dire, lorsque la glace et la neige ont bouché les cavités par lesquelles il est anciennement sorti des flammes, on doit s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont suivis immanquablement d'éruptions de feu. C'est par cette raison, dit M. Horrebows, qu'à présent les Islandais craignent que les jokuls qui jetèrent des flammes en 1728, dans le canton de Skaftefield, ne s'enflamment bientôt, la glace et la neige s'étant accumulées sur leur sommet, et paraissant fermer les soupiraux qui favorisent les exhalaisons de ces volcans.

On pourra se faire une idée des effets terribles de ces jokuls, par le récit que nous allons donner du plus affreux ravage qu'on ait jamais vu en Islande, et qui arriva en 1721.

Le jokul, appelé *Koëtlegau*, à cinq ou six lieues à l'ouest de la mer, et près de la baie de Portland, s'enflamma après plusieurs secousses de tremblement

de terre, et vomit beaucoup de fumée et de feu. Cet incendie fondit des morceaux de glace d'une grosseur énorme, d'où se formèrent des torrens impétueux, qui portèrent fort loin l'inondation avec la terreur, et entraînèrent jusqu'à la mer des quantités prodigieuses de terre, de sable et de pierre. Tout le terrain que ces eaux parcoururent fut entièrement ruiné et dépouillé de cette couche supérieure qui forme le sol, et il ne resta qu'un lit profond de sable. Les masses solides de glaces, et l'immense quantité de terre, de pierre et de sable qu'emporta cette inondation, comblèrent tellement la mer, qu'à un demi-mille des côtes il s'en forma une petite montagne qui a diminué un peu avec le temps, mais qui paraissait encore au-dessus de l'eau en 1750, temps où M. Horrebows était en Islande.

Deux voyageurs se trouvant près du jokul embrasé, se réfugièrent promptement sur une petite montagne voisine, située entre la mer et le volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de terre, de sable et de pierre de cette montagne, que ces voyageurs, saisis d'effroi, croyaient à chaque instant voir écrouler la montagne entière; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet un jour et demi, ils traversèrent tout le terrain qui venait d'être inondé. C'est de ces hommes, témoins occulaires, et les plus fidèles qu'on puisse consulter sur cet affreux événement, que l'auteur danois paraît tenir ce récit.

Il ajoute qu'on peut juger combien cette inondation amena de matières à la mer, puisqu'elle la fit remonter douze milles au-delà de ses bords.

La fumée et les cendres que lançaient chaque éruption du jokul, obscurcirent tellement l'air, que pendant une journée entière on ne vit pas le soleil dans tout le canton. Les cendres qui suivaient le cours du vent, furent jetées à un éloignement incroyable. Le foin qui était dans la campagne, ainsi que l'herbe, et une partie du poisson qu'on avait étalé pour sécher, en furent couverts. Heureusement, peu de temps après, il survint une pluie abondante qui dura un jour entier, et qui rétablit une partie de ce qui avait été gâté. Le feu du volcan ne donnait pas toujours une flamme bien claire. Il ne paraissait d'abord que des bouffées qui s'élançaient avec violence; bientôt après on apercevait une colonne de fumée extraordinairement épaisse, qui répandait une odeur sulfureuse et très-forte. Le feu, vraisemblablement, était étouffé de temps en temps par des monceaux de neige et de glace qui se précipitaient dans le gouffre; c'est ce qui occasionnait une interruption dans la flamme, et un redoublement de fumée et d'exhalaisons.

La durée entière de cette inondation fut de trois jours, et ce ne fut qu'après ce temps qu'on put passer sur les montagnes comme auparavant.

A l'égard des autres volcans, le mont Hécla, que l'on a toujours compté parmi les plus fameux de

l'univers, à cause de ses éruptions terribles, est aujourd'hui un des moins dangereux de l'Islande. Les monts Koëtlegau, dont on vient de parler, et le mont Krafle, ont fait récemment autant de ravages que l'Hécla en faisait auparavant.

On remarque que ce dernier volcan n'a jeté des flammes que dix fois dans l'espace de huit cents ans, savoir, dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, et pour la dernière fois en 1693. Cette éruption commença le 13 février, et continua jusqu'au mois d'août suivant. Tous les autres incendies n'ont de même duré que quelques mois. Il faut donc observer que l'Hécla ayant fait les plus terribles ravages au quatorzième siècle, à quatre reprises différentes, a été tout-à-fait tranquille pendant le quinzième, et a cessé de jeter du feu pendant cent soixante ans. Depuis cette époque, il n'a fait qu'une seule éruption au seizième siècle, et deux au dix-septième; ainsi, il y a plus de soixante-dix ans qu'il est tranquille.

Actuellement on n'aperçoit sur ce volcan ni feu, ni fumée, ni exhalaisons. On y trouve seulement, dans quelques petits creux, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'île, de l'eau bouillante.

En 1750, deux Islandais, qui avaient fait leurs études à Copenhague, et qui voyageaient dans l'intention de chercher des plantes, parcoururent l'Hécla, et n'y trouvèrent que des pierres, du sable et des cendres, et de petites cavités remplies d'eau

chaude. Après s'être beaucoup fatigués à marcher dans les cendres et le sable jusqu'aux genoux, ils revinrent sans avoir vu aucune marque de feu, et sans avoir pu aller jusqu'au sommet du mont, parce que l'Hécla, qui est une des plus hautes montagnes de l'Islande, a son sommet perpétuellement couvert de glace et de neige.

En 1726, après quelques secousses de tremblement de terre, qui ne furent sensibles que dans les cantons du nord, le mont Krafle commença à vomir avec un fracas épouvantable de la fumée, du feu, des cendres et des pierres; cette éruption continua pendant deux ou trois ans, sans faire aucun dommage, parce que tout retombait sur ce volcan, ou autour de sa base.

En 1728, le feu s'étant communiqué à quelques montagnes de soufre, situées près du Krafle, elles brûlèrent pendant plusieurs semaines. Lorsque les matières minérales qu'elles renfermaient furent fondues, il s'en forma un ruisseau de feu, qui coula fort doucement vers le sud, dans les terrains qui sont au-dessous de ces montagnes. Ce ruisseau brûlant s'alla jeter dans un lac appelé *My-Varne*, à trois lieues du mont Krafle, avec un grand bruit, et en formant un bouillonnement et un tourbillon d'écume horrible. La lave ne cessa de couler qu'en 1729, parce qu'alors, vraisemblablement la matière qui la formait était épuisée. Peu de temps après cette lave s'endurcit, et laissa sur son passage

des pierres calcinées, dont la couleur et la friabilité indiquaient assez les effets terribles de ces matières ardentes. Il y eut une église et plusieurs métairies ruinées, avec les prairies qui les avoisinaient; mais il n'y périt personne. Le lac My-Varne, dans lequel s'était jeté cette lave enflammée, fut rempli d'une grande quantité de pierres calcinées, qui firent considérablement élever ses eaux, et il y périt un grand nombre de poissons. Ce lac a environ vingt lieues de circuit, et il est éloigné de la mer de vingt lieues. La lave était comme un métal en fusion; et un mélange de soufre, de minéraux et de pierres; elle coula pendant presque deux années entières, mais avec tant de lenteur et de tranquillité, qu'on pouvait en approcher sans courir le moindre risque.

L'écrivain danois dit que dans plusieurs entretiens qu'il eut sur cet événement avec un Islandais, homme d'esprit et de considération, cet habitant l'affirma qu'il avait été souvent examiner ce courant de feu, et que même il y avait allumé plusieurs fois sa pipe.

Nous ne parlerons point des autres volcans de l'Islande, il suffit d'avoir fait remarquer les plus considérables.

Entre les montagnes et sur les côtes, on trouve des vallées et des plaines qui donnent d'excellens pâturages. Les vallées du milieu du pays ne sont point habitées, mais on y conduit les moutons, qui restent toute l'année dans la campagne. Ces vallées

sont entrecoupées de beaucoup de petites rivières, de ruisseaux, même de lacs, et d'excellentes eaux douces, qui nourrissent quantité de truites et de saumons, et qui répandent la fertilité et l'agrément dans les prairies qu'elles arrosent.

Les autres grandes vallées qui sont habitées, sont toutes plus basses que celles du milieu du pays. Elles s'étendent vers les côtes et le long de la mer; il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur; d'autres qui, après avoir serpenté pendant plusieurs milles entre les montagnes, se prolongent jusqu'aux bords de la mer. Ces grandes vallées composent les districts, et renferment encore de petits vallons, qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs particuliers y ont des maisons qu'ils habitent pendant l'été, et où demeurent, pendant toute l'année, des gens qui ont soin du bétail, et qui recueillent le beurre, le lait et la laine.

Toutes les rivières et tous les torrens qui descendent des montagnes dans le pays plat, sont fort poissonneux. La mer forme aussi de grands golfes, très-favorables et très-propres à la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau douce, qui ont jusqu'à douze lieues de circonférence; et d'autres plus petits, qui nourrissent aussi de très-bons poissons, tels que des saumons, des truites de plusieurs espèces, des anguilles, etc.

Les mêmes poissons, dit M. Horrebows, se trouvent aussi dans quelques eaux chaudes, qui coulent

directement dans les rivières, ce qui prouve que ces eaux n'ont aucune qualité sulfureuse ou minérale.

On distingue en Islande trois sortes d'eaux chaudes, appelées généralement *huerer.* Quelques-unes, d'une chaleur médiocre, ne la doivent qu'à leur passage sur un terrain échauffé; d'autres forment des fontaines, dont le bassin est plus ou moins grand, et dans lequel l'eau bout comme si elle était sur un grand feu. Enfin il y en a qui, bouillant avec violence, lancent leurs eaux en l'air, les unes continuellement et sans régularité, les autres périodiquement, et dans un ordre continuel.

De cette dernière espèce est une source chaude, qui se trouve dans le canton du nord. Elle a des singularités dignes de l'attention des physiciens, et que M. Horrebows fait connaître.

Près d'une métairie, appelée *Reykum*, sont situées trois sources d'eau chaude, éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises; l'eau dans chacune bouillonne et s'élance alternativement; c'est-à-dire, lorsque la fontaine qui est à une extrémité a jeté de l'eau, celle du milieu en jette à son tour, puis celle qui se trouve de l'autre côté; la première ensuite recommence à bouillonner, et à jeter de l'eau de la même manière; ce qui continue toujours successivement, dans le même ordre, et si régulièrement, que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart d'heure.

Ces trois fontaines ne sont point sur une montagne, mais dans une plaine d'assez grande étendue, à quinze ou dix-huit lieues du mont Krafle. Le terrain où elles sont situées est de pure roche. L'eau de deux de ces sources, dont l'ouverture est apparente, perce à travers des pierres et des crevasses. Elles ne lancent leurs eaux qu'environ à la hauteur de deux pieds au-dessus de terre. La troisième a une ouverture pratiquée dans une roche fort dure, et si exactement arrondie, qu'on la croirait un ouvrage de l'art; ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une chaudière de brasseur. Lorsque cette fontaine a bouillonné, elle lance l'eau à dix ou douze pieds de hauteur, et retombant ensuite dans l'ouverture, elle s'enfonce de quatre pieds. On peut alors s'en approcher pour la considérer à son aise; mais il faut se retirer avant que l'eau remonte, et l'on en est averti par trois bouillonnemens. Le premier élève l'eau à la moitié de la distance qui est entre la surface et l'ouverture; par le second, elle monte jusqu'à l'ouverture même; le troisième forme un jet de la hauteur marquée ci-dessus, et retombe aussitôt, comme on a dit, à quatre pieds au-dessous du niveau de l'ouverture. Pendant que l'eau de cette source reprend son état naturel, la fontaine de l'autre côté jette de l'eau; puis celle du milieu, et ainsi de suite, dans un ordre constant et alternatif.

Le mouvement perpétuel et régulier de ces trois sources n'est pas la seule chose qu'on y remarque;

leurs eaux produisent encore des effets singuliers qui ne sont pas moins surprenans. Si l'on met de l'eau de la grande fontaine dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois au même instant que la source lance son eau, et ce jeu continue aussi long-temps que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille. Après le second ou le troisième bouillonnement, elle devient tranquille et froide. Lorsqu'on bouche la bouteille après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux au premier jet de la source. M. Horrebows dit s'être assuré de ce phénomène par plusieurs expériences. Lorsque l'on peut approcher de la grande source, et que l'on y jette quelque chose de quelque nature que ce soit, et même du bois, elle l'entraîne au fond; mais aussi lorsqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois et les pierres par-dessus ses bords, et même à quelques pas de son ouverture. On a quelquefois éprouvé sa force en y jetant des pierres aussi grosses et aussi pesantes qu'un homme vigoureux pouvait en porter : elles occasionnaient un grand bruit dans la fontaine; mais bientôt elles cédaient à la violence du bouillonnement; et malgré leur pesanteur, elles étaient rejetées hors de l'ouverture.

De l'eau que cette source lance en l'air, il se forme un petit ruisseau qui se refroidit dans son cours, et va se jeter dans une rivière à peu de distance de là. Cette eau n'a que très-peu de goût minéral, et elle est fort bonne à boire lorsqu'elle est

froide. Le terrain des environs donne toujours de bons pâturages, excepté à huit ou dix pieds autour des trois sources, où le sol est très-pierreux.

La ferme près de laquelle coulent les eaux encore tièdes de ces trois fontaines y fait abreuver son bétail, et il est prouvé que ses vaches donnent plus de lait que les autres; c'est un nouvel effet particulier à ces eaux. Au reste, cette dernière propriété, quoique extraordinaire, n'est pas affectée seulement aux trois *huerer* qu'on vient de décrire : il y en a plusieurs autres qui l'ont aussi, quoiqu'elles n'aient aucun mouvement réglé.

On trouve en plus de cent endroits de l'Islande d'autres eaux chaudes; mais n'offrant rien de curieux, elles ne méritent d'être considérées que par les avantages qu'elles procurent aux habitans. Le premier est d'être un excellent baromètre. On a appris par l'expérience, que lorsque ces eaux donnent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée ; au contraire, quand elles fument peu, c'est le présage d'un temps sec et serein. La raison de ce phénomène se conçoit très-facilement. Lorsque l'air est humide, les exhalaisons étant plus considérables, il s'ensuit nécessairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent; au contraire, si l'air est sec, il ne fournit que très-peu de vapeurs, et les exhalaisons sont en petite quantité.

Les habitans qui ont leur demeure près de ces eaux chaudes, et particulièrement auprès de celles

qui sont bouillantes, s'en servent fort utilement à différens usages. Ils mettent leur viande, ou ce qu'ils veulent faire cuire, dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils suspendent au-dessus de la fontaine; tout s'y cuit de la même façon que sur un grand feu, sans qu'aucune mauvaise odeur se communique aux alimens ni à l'eau de la marmite. Les voyageurs tirent de même un bon parti de ces sources, en y suspendant la théière qu'on porte ordinairement en voyage, et elle bout en moins d'un demi-quart-d'heure.

Près de Krusevig est une de ces fontaines bouillantes, où le voyageur danois dit avoir vu un homme qui était occupé à courber des cerceaux, sans employer d'autre moyen que celui de tremper ses perches dans l'eau chaude. Quoiqu'elles eussent plus d'un pouce d'épaisseur, elles acquéraient un tel degré de flexibilité, que l'ouvrier paraissait faire ses cerceaux sans aucune peine. « Cependant, observe M. Horrebows, il était obligé de s'éloigner de la source d'heure en heure, quelquefois même plutôt, pour respirer un autre air : ce qui rendait cette précaution nécessaire, c'est que la fontaine, qui est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre, et de toutes sortes de terres colorées, exhale une odeur aussi infecte que dangereuse. J'ai moi-même, ajoute-t-il, ramassé dans cet endroit différens échantillons de cette terre; mais l'odeur qu'exhalait cette source était si forte, que je ne pus la supporter que très-peu de temps ».

Les Islandais tirent encore un bon service de ces eaux chaudes; ils en forment des bains, dont on tempère la chaleur comme on veut. Ils sont en général si persuadés que ces bains sont salutaires, et qu'ils prolongent la vie, que ceux qui en ont à portée de leur habitation en font un usage fréquent dans toutes les saisons de l'année.

Comme dans tous les pays du monde, le terroir de cette île a beaucoup de variété. En plusieurs endroits il se trouve une bonne terre grasse; en d'autres, c'est la terre argileuse ou sablonneuse; ailleurs on voit des terres fangeuses, appelées *myren*, qui deviennent d'un bon rapport lorsqu'on est parvenu à les dessécher. La tourbe est assez commune partout, et d'une bonne nature.

Quelle que soit la différence des terres d'Islande, et l'utilité qui pourrait en résulter pour l'agriculture, les habitans ne connaissent généralement aucune autre occupation champêtre que celle de cultiver des prairies, de les fumer, de les garantir des bestiaux, et d'y recueillir le fourrage qu'elles produisent. C'est là ce qui fait la richesse des métairies, et chacune a ses prairies autour ou à peu de distance de ses murs. L'herbe y pousse avec une telle vitesse, que quoique la neige soit à peine fondue à la fin de juin en quelques endroits, quinze jours après on y voit de beau foin d'un pied de hauteur.

On ne connaît jusqu'à présent d'autres plantes en Islande que l'oseille, le cochléaria, l'angélique, et

une certaine espèce de mousse qui croît sur les rochers nus et stériles, appelés *muscus cataracticius*. Cette dernière plante est un aliment fort commun, et beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain. Ceux qui sont voisins du lieu où elle croît en ramassent non-seulement pour leur provision, mais encore pour vendre à ceux qui ne sont pas à portée d'en recueillir. « J'ai souvent mangé de cette plante par goût, dit l'écrivain danois : je l'ai trouvée fort bonne et bienfaisante ».

Quant à celles qu'on appelle *potagères*, il paraît, par son récit, qu'avec des soins et de l'expérience dans le jardinage, on peut parvenir à en faire croître dans toute l'île, puisqu'en plusieurs jardins on trouve des choux, du céleri, du persil, des navets, des petits pois, plusieurs autres légumes de cette espèce, et en général toutes les plantes qui sont d'usage dans nos cuisines.

Il n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers : on n'en voit pas d'autres ici que des groseillers, dont les fruits mûrissent assez bien, et sont de bon goût. « Je ne doute pas, observe notre auteur, que plusieurs autres sortes d'arbres et d'arbustes ne pussent très-bien y réussir, en leur donnant les soins convenables. Le plus grand inconvénient me paraît être dans la difficulté de transporter les arbres sans leur faire tort ; pour l'éviter, il faudrait choisir un temps contraire à celui où l'on fait le trajet de cette île. Les vaisseaux ne partent de

Copenhague que dans le mois de mai, temps où les arbres ont déjà poussé, et où quelques-uns même sont en fleurs; c'est ce qui les rend très-difficiles à transporter. Cependant, avec certaines précautions, on pourrait peut-être encore les apporter bien sains, et dans un état où l'on pourrait les transplanter avec succès ».

Puisque l'Islande renferme des jardins qui produisent toute sorte de racines et de légumes, il est probable qu'elle produirait également des grains, si son terrain était cultivé; mais les Islandais ignorent absolument toute espèce de labourage et l'art de semer. On ne sait d'où peut procéder cette ignorance; car la tradition nous apprend que le pays était autrefois cultivé, et qu'il y avait des champs ensemencés. La vérité de cette tradition se reconnaît en divers endroits par les sillons de ces champs, et par les divisions qui en avaient été faites. Beaucoup de métairies, des plaines entières, et même quelques promontoires ont des noms dérivés d'*aker*, qui veut dire champ; tels sont Akerkot, Akergierde, situés tous deux près de la ferme royale de Bessested, et Akernef, qui en est éloigné de trois milles. « D'ailleurs, dit M. Horrebows, j'ai sous les yeux le code d'Islande; j'y trouve différens chapitres où il est traité des terres labourées, des champs ensemencés, des contestations qu'ils pouvaient faire naître, et des décisions qui devaient intervenir sur ces objets ». Quoiqu'il soit démontré par ces faits

que l'agriculture a été en vigueur dans l'île, il est assez difficile d'expliquer comment un art si utile a été abandonné généralement; comment tous les habitans ont pu perdre à la fois l'habitude et le goût de labourer et de semer. On peut cependant présumer, avec assez de fondement, que l'affreuse mortalité qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, et surtout dans les pays septentrionaux, ayant réduit les Islandais à un très-petit nombre d'hommes, les bras manquèrent à la culture, et qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles et plus multipliées du labour, des semailles et de la récolte.

Depuis cette époque, si funeste à l'humanité, on ne trouve rien dans les annales islandaises qui concerne l'agriculture. L'auteur danois nous apprend que son souverain a fait passer dans l'Islande plusieurs paysans de Danemarck et de Norwège, pour rétablir la culture des terres. Le climat de cette île ne peut contrarier les succès qu'on est en droit de se promettre, puisqu'en Laponie, où l'été est beaucoup plus court, on receuille de très-bon froment; six ou sept semaines suffisent pour le semer, le faire mûrir et faire la moisson. Nous avons de plus un fait qui démontre que le blé viendra très-bien en Islande : il croît en certains endroits de cette île, surtout dans le canton de Skaftefield, une sorte de blé sauvage dont on fait une

farine excellente, que les naturels du pays estiment autant que celle qu'on leur apporte de Danemarck. Ce blé sauvage croît dans un terroir profond, où il ne vient aucune autre plante. En quelques endroits, il est petit et clair-semé, en d'autres, il est abondant et très-épais. Il se sème de lui-même chaque année. Sa tige, qui s'élève à la hauteur de trois pieds, fournit une belle paille garnie d'un épi long, dont la forme est semblable à celle de notre froment. Peut-être que ce blé est un reste de celui qu'on avait anciennement semé, et que le temps ou le défaut de culture a fait dégénérer au point où on le voit aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le roi de Danemarck a donné des ordres précis d'examiner cette plante, et d'essayer de la faire venir partout où l'on pourra, pour le bien général des habitans.

Les plantes marines, suivant notre auteur, sont en très-grand nombre; mais il ne nomme que l'*alga marina saccharifera*, sur laquelle il nous apprend qu'un jeune médecin islandais a donné une belle dissertation. Aucunes de ces productions marines ne sont inutiles aux habitans : les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, lorsqu'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des côtes et ceux qui sont plus éloignés dans les terres. Le prix de cette plante est de la moitié du prix que vaut le poisson séché.

A l'égard des arbres des forêts qui appartiennent encore au genre végétal, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux et des saules dont la grosseur n'excède pas celle du bras, et dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. En plusieurs endroits, les arbres sont rassemblés de manière qu'ils forment çà et là de petits bouquets; mais, généralement parlant, on peut dire qu'ils sont assez rares relativement à l'étendue de l'Islande. Outre ces bois, il y a des broussailles et des arbrisseaux qui donnent assez d'ombrage pour garantir du soleil une personne ou deux; le genèvrier et d'autres arbustes de cette espèce sont fort communs. Nous ne faisons ici mention de ces productions peu considérables, que parce qu'elles offrent aux habitans des ressources pour faire du charbon à l'usage des forges. Les habitans riverains en ont de bien plus sûres dans les arbres que la mer amène tous les ans en grande quantité sur les côtes de leur île.

En creusant la terre de côté et d'autre, on trouve des souches pourries et de vieilles racines qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois en bien des lieux où il n'en existe plus actuellement. Quelquefois on en rencontre une espèce fort singulière, que l'on nomme *schwartzen-brand*, noir tison. Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges et minces comme de grandes tablettes, et communément entre de grosses pierres qui

le couvrent par-dessus et par-dessous. Il est d'une pesanteur singulière, fort dur, noir comme l'ébène, et ondé. « Je fus extrêmement surpris, dit M. Horrebows, lorsque j'en vis pour la première fois, et plus encore lorsqu'on m'assura de quelle manière il se trouvait dans les pierres. Je doutai que ce fût du bois, et je crus devoir le mettre au rang des pétrifications; mais comme je fis l'expérience qu'il cédait au rabot, qu'il donnait des copeaux très-fins, et qu'on pouvait le travailler comme on jugeait à propos, je pense qu'il doit être regardé comme un bois d'une espèce singulière, et en conserver le nom ».

Il n'y a point de bêtes fauves en Islande; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. On y voit arriver quelques ours qui viennent du Groënland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays ou de s'y multiplier, lorsqu'ils parviennent à y entrer. Dès qu'ils en aperçoivent un, ou seulement ses traces, ils ne cessent pas de le chercher et de le poursuivre jusqu'à ce qu'il soit tué. Deux motifs très-pressans les portent à cette chasse : le premier est de prévenir les ravages que ces animaux, très-voraces dans les pays septentrionaux, pourraient faire parmi leurs troupeaux; le second, c'est de gagner le prix assigné pour la peau qui doit en toute occasion être remise au bailli, parce qu'elle est dévolue de droit au fisc royal. Ces peaux d'ours de Groënland

passent pour les plus belles : on en a de blanches, de grises, de brunes et de tigrées.

Les renards d'Islande sont à peu près de la même couleur que les nôtres; les habitans les appellent *morroth*. Les noirs y sont très-rares, et on les regarde comme des étrangers qui sont venus dans l'île sur les glaces du Groënland.

Il n'en est pas de même des renards blancs. Ils sont très-communs; mais on en voit très-peu de gris-bleus. Les blancs le sont l'été comme l'hiver, et ne changent pas de couleur. Ceux des autres couleurs la conservent également pendant toute l'année, à l'exception du temps de leur mue, où, comme l'on sait, tous les animaux paraissent d'une couleur mélangée.

Les animaux domestiques de l'Islande sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres. Les premiers sont généralement petits, courts et ramassés, mais vigoureux et forts. Les habitans les aiment beaucoup : ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval, et que chacun se pique d'en avoir le plus qu'il peut; ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils ne coûtent rien à nourrir; et que ceux dont on n'a pas besoin, on les mène, après les avoir marqués, dans les montagnes où on les laisse plus ou moins de temps. Lorsqu'on veut les prendre, on envoie des gens qui les chassent, les rassemblent en une troupe et les prennent avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus très-sauvages. Si quelques jumens donnent

des poulains dans ces montagnes, les propriétaires les marquent comme les autres, et les laissent là trois ans. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers et plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

En général, les bœufs et les vaches n'ont rien en Islande qui les distingue des nôtres; mais dans les parties méridionales de l'île, on voit plusieurs de ces animaux qui n'ont point de cornes. Les Islandais tirent leur principal revenu de leurs vaches, par le commerce du beurre qu'ils font et par l'usage où ils sont de composer leurs boissons ordinaires avec le petit-lait qui reste lorsque le beurre est fait. Ils donnent à cette liqueur le nom de *syre*. A mesure qu'elle vieillit, elle devient claire et aigre jusqu'à égaler en force le vinaigre de vin; après quoi, n'étant plus potable seule, on y mêle beaucoup d'eau pour en tempérer l'acidité.

Dans les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandais ont un usage qu'on pourrait éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, et on y mêle même des poissons pourris et des arêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles sont très-friandes de cette nourriture. C'est même pour elles une espèce de rafraîchissement, après

lequel elles donnent de bon lait, sans qu'il contracte ni mauvais goût ni odeur désagréable.

Les chèvres, les moutons sont de même grandeur que les nôtres. Ces derniers ne diffèrent de nos moutons qu'en ce qu'ils ont presque tous, moutons, brebis et béliers, des cornes plus grandes et plus grosses que ces animaux n'en ont chez nous. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes, et quelques-uns même qui en ont quatre, cinq et même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des moutons d'Islande, et que tous les béliers y aient plus de deux cornes. Dans une troupe de cinq à six cents moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes; et lorsque le cas arrive, on les envoie à Copenhague comme une rareté. Tout mouton qui a plus de deux cornes vaut en Islande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cause de sa singularité; et c'est une preuve qu'ils n'y sont pas bien communs.

Il se fait tous les ans un grand trafic de moutons et de la laine qu'on a recueillie, qu'on enlève pour le Danemarck; cependant cette laine en général ne paraît pas supérieure à celle des moutons de ce royaume. Le choix de la matière, la préparation qu'on sait lui donner, ce sont là les moyens les plus sûrs qu'on doive employer dans la fabrication des étoffes pour les conduire à la perfection, et c'est aussi par-là qu'on parvient à tirer un parti très-

avantageux de la laine d'Islande, qui a, comme partout, différens degrés de qualité et de bonté.

Cette île n'ayant point d'autres grains que ceux qu'on y apporte de Danemarck, ce qui les rend toujours chers, on y élève peu de volaille, telle que des poules, des canards et des pigeons. Il ne s'en trouve même que chez quelques gens aisés qui se piquent de vivre avec un peu de délicatesse, ou chez des marchands qui nourrissent des poules pour faire commerce de leurs œufs.

La disette de volaille domestique est à la vérité bien réparée par l'abondance du gibier, et surtout des oiseaux aquatiques. Le gibier consiste en bécasses, en cailles, et en perdrix d'une espèce particulière, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, et qui a toujours les pattes couvertes d'un petit duvet : c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les ornithologistes, le nom de *lagopodes* : en Allemagne et en Suisse, on les appelle *poules-à-neige*.

Parmi les oiseaux qui vivent sur les eaux, et qu'on y voit en grand nombre, il faut distinguer ceux d'eau douce et ceux de mer. Ces derniers sont en troupes immenses sur de petites îles voisines de l'Islande, et se répandent jusqu'à douze ou quinze lieues de distance. C'est même à la vue de ces oiseaux qu'on commence à s'apercevoir qu'on approche de cette île. On trouve parmi ces oiseaux de mer différentes espèces de mouettes.

Parmi les oiseaux de rivière et d'eau douce, qui sont mangeables, il y en a quelques-uns d'un goût exquis. On met dans cette classe les cygnes, les oies, les canards, les plongeons, les sarcelles, et d'autres de cette espèce.

Les cygnes et les canards sont de tous ces oiseaux ceux qui font le plus de profit aux Islandais par leur multitude, par leurs œufs, qui sont une bonne nourriture, et par le duvet et les plumes, dont on fait un commerce très-lucratif.

Les Islandais distinguent dix sortes de canards, qu'ils désignent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre, il n'y en a que six sortes qui se mangent. Les meilleurs sont de la grosseur d'un pigeon, et paraissent être une sorte de rouges ou rougets. Mais l'espèce la plus estimable, la plus utile, est le canard à duvet, appelé en islandais *aeder-fugl;* en allemand, *eyder-ente*, et en latin, *anas plumis mollissimis*. Le mâle est à peu près de la grosseur d'une oie ordinaire, et porte beaucoup de plumes blanches; la femelle n'est pas plus grosse qu'une canne commune, et ses plumes sous l'estomac sont brunes. Il y en a une grande quantité dans toutes les parties de l'île; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'occident, parce qu'il s'y trouve de petites îles où ces oiseaux font leur retraite. Les habitans ayant reconnu le bénéfice qu'ils tiraient de ces aeder-fugl, ont formé plusieurs petites îles à quelque distance des côtes pour y attirer ces oiseaux; aussi s'y en

trouve-t-il une multitude infinie, parce qu'ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard ait soin de choisir ainsi de petites îles désertes pour y établir son ménage, cependant, avec un peu de précautions, on parvient à l'accoutumer à vivre près des habitations; mais il ne faut alors garder ni chien, ni bétail. J'ai moi-même été témoin, dit M. Horrebows, que les canards vont quelquefois habiter la terre-ferme. Alors si ceux qui les y ont attirés ne leur donnent point d'inquiétude, ils peuvent aller et venir parmi ces oiseaux, même quand ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés. On peut aussi leur ôter ces œufs sans qu'ils quittent leurs nids, et sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois. Les petits qui naissent dans ces endroits, y couvent l'année suivante, et se multiplient au profit du propriétaire.

L'estomac de cet oiseau est garni de ce duvet, mou et élastique, connu sous le nom d'*eiderdunen*, d'où vient notre mot corrompu d'édredon. Le meilleur est celui qu'on appelle *duvet-vif*, parce qu'il a le plus de ressort, et qu'il est encore le plus durable. L'oiseau se l'arrache de l'estomac pour faire son nid; c'est là qu'on le ramasse, et qu'on l'enlève avec les œufs. La première ponte enlevée, le canard refait un autre nid, se déplume de nouveau, et pond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne se décourage point; un autre nid est bientôt

refait et remplumé une troisième fois; mais comme la femelle est alors toute dépouillée de plumes sous l'estomac, le mâle vient à son défaut, et se déplume à son tour. C'est ce qui fait que ce nouveau duvet est le plus précieux et le plus blanc; car le mâle a l'estomac blanc, au lieu que la femelle l'a brun. Elle fait donc une troisième ponte; mais si on enlève encore ses œufs, elle abandonne pour jamais cet endroit. Aussi les bons économes ont grand soin de lui laisser couver cette ponte; ils sont assurés que, l'année suivante, revenant au même endroit avec son mâle et ses enfans, au lieu d'un nid ils en auront trois ou quatre.

Quand les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la troisième fois. De cette façon les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs, et trois récoltes de duvet. On peut juger de là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids sur leur terrain. Les œufs ont un très-bon goût, et ne le cèdent point à ceux de poule. Tout ce que les Islandais amassent de duvet est transporté hors du pays, parce qu'ils en font peu d'usage, et qu'ils aiment mieux en tirer de l'argent: cette marchandise est toujours d'un prix assez élevé.

Avant de terminer la description de ce qui concerne les oiseaux aquatiques qu'on voit en Islande, il est bon de remarquer l'industrie avec laquelle les habitans vont dénicher leurs œufs et leurs petits, malgré le danger affreux dont ils sont menacés dans

cette expédition. « J'ai moi-même été témoin, dit leur historien, de la manière dont on s'y prend; et je dois avouer que je n'ai pu voir sans frémir avec quelle intrépidité des hommes osent risquer leur vie pour servir leur intérêt. Plusieurs fois il est arrivé que, faute de prendre assez de précautions, plusieurs personnes ont péri malheureusement à cette chasse ».

On a déjà dit que les oiseaux cherchent pour placer leurs nids les endroits les plus inaccessibles aux hommes, et les rochers les plus escarpés. Voici les dispositions que l'on fait pour réussir à attaquer ces petites habitations. On attache très-solidement au haut du rocher une solive qui reste saillante le plus qu'il est possible : elle porte une poulie et une corde au moyen desquelles un homme lié par le milieu du corps descend tout le long des rochers. Il tient une longue perche armée d'un crochet de fer pour s'approcher des rochers et se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont sur le rocher retirent celui-ci, qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cents œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension qui devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers en poussant des cris affreux. Les habitans des endroits où cette chasse est praticable en retirent un grand bénéfice; car, outre les œufs, ils enlèvent aussi quantité de jeunes oiseaux dont les uns servent de nourriture et les

autres donnent beaucoup de plumes qui se vendent aux négocians danois ainsi que l'édredon.

On remarque que tous ces œufs sont d'un jaune verdâtre tacheté de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux qui habitent les eaux douces. La coquille des premiers est infiniment plus épaisse que celle des œufs des oiseaux terrestres; et c'est vraisemblablement afin que dans ce climat froid ils conservent mieux la chaleur qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle pendant le temps qu'elle les laisse découverts pour aller chercher sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un bon goût et font un aliment très-sain.

Les oiseaux de proie qu'on trouve en Islande se réduisent aux quatre espèces suivantes : savoir, l'aigle, le faucon, l'épervier et le corbeau; on n'y en voit aucun autre. Comme trois de ces oiseaux n'ont rien qui les distingue de ceux de la même espèce qu'on connaît partout, nous ne nous arrêterons qu'à faire connaître le faucon d'Islande, qui a la réputation d'être le plus brave et le plus adroit à la chasse de tous les autres faucons de l'Europe.

On ne connaît ici qu'une seule espèce de faucons, parmi lesquels il en est des blancs, des gris-blancs et d'entièrement gris. On trouve quelquefois dans le même nid des petits de toutes ces couleurs. Ce qui a pu donner lieu de dire qu'il y en avait de plusieurs espèces, c'est cette variété de couleurs, et la différence de grosseur qui est entre le mâle et la fe-

melle, le premier étant bien plus petit et moins haut que l'autre.

Outre les faucons qui font leur nid en Islande, il y en vient encore quelquefois en hiver du Groënland, qui sont presque tous blancs. On appelle ceux-ci *faucons volans*, parce qu'ils ne pondent pas dans le pays.

Dans chaque canton il y a un ou plusieurs fauconniers qui s'attachent si bien à observer les faucons qui l'habitent, et à épier leurs mouvemens, qu'il n'y a pas un seul nid qu'ils ne connaissent. Ces chasseurs ont des brevets du bailli, et ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons. Tous doivent être Islandais, et cette occupation est très-lucrative quand on joint l'intelligence au bonheur.

La manière dont on attrape les faucons mérite d'être rapportée à cause de sa simplicité. On plante à terre deux pieux sur une même ligne à la distance de deux toises l'un de l'autre. On attache au premier par une patte un pigeon ou une perdrix, avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, afin que l'oiseau ait du jeu pour voltiger. A l'autre patte de l'oiseau tient une autre ficelle de cinquante ou soixante toises de long, qui passe dans le second pieu et dont le fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier est planté un bâton qui porte un filet tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois ou quatre aunes de diamètre, de manière qu'en tombant

il couvre ce pieu et tout le terrain qui l'environne à une certaine distance. A l'extrémité du filet en demi-cercle est attachée une ficelle de même longueur que la précédente, et qui passe par le pieu planté du côté du fauconnier. C'est avec cette ficelle qu'il peut tirer à terre le filet pour envelopper le faucon, de la même manière qu'il a tiré la perdrix du premier piquet au second. Les fauconniers choisissent pour cette chasse les endroits voisins des nids des faucons et les lieux où ils ont vu reposer des faucons volant nouvellement arrivés.

Dès que le faucon aperçoit voltiger la perdrix qui sert d'appât, on le voit tourner en planant directement sur l'oiseau, et examiner s'il n'y a point de danger. Enfin il se précipite à terre avec une rapidité sans égale; d'un coup de bec il coupe d'abord la tête à l'oiseau aussi nettement que si elle eût été tranchée avec un couteau, puis il remonte en l'air assez haut pour s'assurer qu'il peut tranquillement se repaître. Pendant qu'il s'envole, le fauconnier tire la perdrix vers le filet, mais assez promptement pour que le faucon ne puisse pas s'en apercevoir. Bientôt après, cet oiseau vient se saisir de sa proie, alors le fauconnier tire le filet, et le faucon se trouve pris comme dans une cage. Le fauconnier s'approche, il prend le faucon avec beaucoup de précaution pour ne lui arracher aucune plume; et aidé d'un de ses gens, il lui met un chaperon sur les yeux. Pendant la chasse, il faut que le fauconnier se

tienne bien caché ou couché par terre à cinquante ou soixante toises de son filet; car le faucon, qui est naturellement soupçonneux et qui a la vue très-sûre, n'approcherait jamais de la perdrix qui sert d'appât, s'il découvrait la moindre chose qui lui fît ombrage, et surtout des hommes.

Tous les ans, le jour de la Saint-Jean, chaque fauconnier se rend à Bessested, maison appartenant au roi de Danemarck, où loge le grand bailli de l'île, et il y dépose ses faucons. Le fauconnier du roi, qui vient aussi chaque année dans l'île, choisit les faucons capables de servir, réforme ceux qui ne le sont pas, et fait porter les premiers dans son vaisseau pour les conduire à Copenhague.

Sur la vérification du fauconnier du roi, les fauconniers islandais reçoivent du bailli de Bessested quinze rixdales pour un faucon blanc, dix pour un gris-blanc, et sept pour chacun de ceux qui sont entièrement gris. On leur accorde même une gratification de deux ou de quatre rixdales, quand ils livrent un ou plusieurs faucons des deux premières couleurs, parce qu'ils sont les plus rares.

Quand le vaisseau destiné à transporter les faucons est prêt à mettre à la voile, le fauconnier royal fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir ces oiseaux pendant quinze jours; mais on en conserve de vivans, ainsi que d'autre bétail, afin de ne pas manquer de provisions, si le trajet durait plus de trois semaines ou un mois, qui est le temps qu'on

y emploie communément, étant défendu à ce vaisseau de prendre terre, à moins d'une nécessité très-pressante. Il faut beaucoup de soins pour que ces faucons arrivent sains et saufs en Danemarck; ils sont rangés entre les deux ponts sur des perches auxquelles on les attache, et qui sont garnies de coussins de gros drap d'Islande remplis de foin. La quantité de faucons que le Danemarck tire annuellement de l'Islande n'est pas toujours la même; mais communément le nombre de ces oiseaux de proie est de cent ou cent vingt, et quelquefois il a été à plus de deux cents. C'est de ces jeunes faucons que le roi de Danemarck envoie tous les ans à différens princes de l'Europe.

Après tous les oiseaux dont nous avons parlé, les Islandais en ont de petits, que M. Horrebows croit inconnus en Danemarck, et auxquels les insulaires donnent des noms particuliers. Il y en a de la grosseur des alouettes, d'autres approchant des moineaux, et tous sont très-bons à manger.

De toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des poissons est la plus nombreuse, la plus variée et la plus intéressante. Cette île, par sa situation, jouit, préférablement à tous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands et petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car l'expérience a fait reconnaître que le poisson est plus gras et meilleur dans les plages les plus voisines du nord,

et que partout il est plus parfait en hiver et par les grands froids, qu'en tout autre temps. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le pense M. Anderson, que les abîmes profonds situés sous le pole, sont la véritable source des poissons de la mer; qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquièrent toute leur consistance; et que plus ils s'en éloignent, plus ils perdent de leur vigueur et de leur graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons les force à sortir de leur lieu natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, et à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, et dont l'industrie supplée par le commerce de ces poissons, au défaut des autres productions que la nature a refusées à leurs climats.

Les Islandais doivent donc à leur situation l'avantage de recevoir en abondance avec tous les vents, dans le golfe et dans les baies de leur île, toutes sortes de bons poissons qui viennent immédiatement du nord.

Les principaux et les plus utiles sont le hareng, le cabeliau, la grande morue, le merlan, le turbot, le flaitan et les soles.

Le hareng ou le *poisson couronné*, comme l'appellent les pêcheurs danois, est si généralement connu, qu'il n'est pas besoin de le décrire pour le faire distinguer de tous les autres. Cependant on ne connaît point encore assez toutes les espèces de ce

poisson pour les ranger sous des classes particulières. On croit communément que les harengs ne vivent que du limon de l'eau, et c'est une erreur fort accréditée parmi les pêcheurs. Mais l'examen de leur bouche, dans laquelle on voit de petites dents, prouve d'une manière incontestable que ces dents ne leur ont pas été données pour avaler de l'eau. En effet, des curieux ont trouvé dans l'estomac de ces poissons des alimens solides. Neukrants, qui a donné un traité sur les harengs, rapporte qu'il a souvent trouvé dans l'estomac d'un de ces poissons plus de soixante petits crabes à moitié déchirés. Leuwenhoeck ayant fait la dissection de quelques harengs dans le temps du frai de ces poissons, a vu quantité d'œufs dans leurs intestins.

Quoi qu'il en soit de la variété des espèces du hareng et de la nourriture qu'il prend, il est sûr que ces poissons arrivent tous les ans par troupes innombrables sur les côtes de l'Islande, ainsi que dans les mers septentrionales de l'Europe, et que c'est là que vont les attendre différentes nations auxquelles ils fournissent une branche de commerce considérable. Ce n'est pas un spectacle indifférent que de considérer les migrations de harengs, et la guerre que leur font les autres poissons. Anderson, d'après Neukrants, en fait une description curieuse. C'est donc de cet écrivain, ou plutôt de son traducteur, que nous empruntons les détails qui suivent.

Anderson, après avoir établi par différentes

preuves tirées des Relations des voyageurs, que les harengs, ainsi que beaucoup d'autres petites espèces, telles que les maquereaux, les plies, les sardines, etc., font leur séjour habituel dans les abîmes les plus reculés du nord, s'explique en ces termes : « Il est certain que les glaces immenses qui ne se fondent jamais dans ces mers, et qui augmentent tous les ans en épaisseur et en étendue, sont pour ces poissons une retraite sûre, qui conserve leur frai, et qui favorise l'accroissement de leurs petits; car il est évident que dans ces gouffres profonds et glacés, ils n'ont rien à craindre des marsouins, cabeliaux, et autres poissons voraces que la difficulté de respirer dans ces endroits empêche d'y pénétrer, et moins encore des baleines, qui, ayant des poumons conformés presque comme les animaux terrestres, ont toujours besoin d'un air pur et nouveau pour respirer; en sorte que ces petits poissons jouissent, dans leur retraite, d'un repos qui ne peut être troublé ni par les gros poissons, ni par les pêcheurs, qui ne peuvent en approcher ». Il arrive de là que, se multipliant prodigieusement, leur nombre s'accroît au point, qu'enfin la nourriture leur manque, et les oblige à détacher des colonies pour aller vivre ailleurs. Peut-être aussi qu'un petit reste de ces colonies, ou du moins leur progéniture, après bien des détours dont nous parlerons incessamment, s'en retourne ensuite vers le pole pour contribuer à la conservation de l'espèce.

Sortant des glaces du nord, les troupes de harengs sont aussitôt attaquées par toutes les grosses et les petites espèces de poissons destructeurs, qui, pressés par la faim et conduits par un instinct particulier, vont à leur rencontre, et les chassent continuellement devant eux de la mer glaciale dans l'Océan Atlantique. Les harengs effrayés cherchent bientôt les côtes, et se jettent dans les golfes, les bas fonds, et même aux embouchures des fleuves, tant pour y trouver un asile contre leurs ennemis, que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussitôt qu'ils ont jeté leur frai ils continuent leur route; et le même instinct qui fait voyager les pères, porte leurs enfans à les suivre dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs, se rendent vraisemblablement dans d'autres mers, car ils disparaissent entièrement.

C'est au commencement de l'année que débouche des mers du pole la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, et son étendue occupe, suivant un auteur anglais, pour le moins autant d'espace en largeur que toute la longueur de la Grande-Bretagne et de l'Islande. Son aile droite se détourne vers l'occident; elle tombe au mois de mars sur l'Islande, et c'est là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les

font tenir tellement serrés de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, et par l'agitation qu'ils y excitent en s'élevant souvent jusqu'à la surface, et s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. Si alors on va au-devant d'eux, et qu'avec une espèce de pelle dont on se sert pour arroser les voiles de vaisseaux, ou un autre instrument large et creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois un grand nombre de harengs. Au reste, on ne sait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au banc de Terre-Neuve, et on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'île. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies sont tous remplis de harengs, et en même temps de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi ces ennemis des harengs, on distingue entre autres le *nordcaper*, qui est un des plus dangereux, et remarquable par la ruse dont il se sert pour en faire sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norwège, qu'on appelle *cap du Nord*, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues; car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norwège en descendant du Nord. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amène aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé

par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs dispersés dans les golfes de l'île, et de les chasser devant lui vers la côte, Lorsqu'il les voit en assez grande quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque baie, et par un coup de queue il y excite un tourbillon très-rapide, et capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit et comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par millers dans sa gueule qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force l'air et l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac, comme dans un gouffre.

L'aile gauche des harengs, par sa marche, est plus à portée de notre connaissance: elle se porte à l'orient, et après avoir détaché une colonne qui rase les côtes orientales et occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassés par les marsouins et les cabeliaux. A une certaine hauteur elle forme deux divisions; l'aile orientale dirige sa course vers la Norwège, dont elle rase la côte; et se divisant de nouveau, une partie suit la Norwège en ligne droite, jusqu'à ce qu'elle tombe par le détroit du Sund dans la mer Baltique, et l'autre partie étant arrivée à la pointe du nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes: la première défile le long de la côte orientale de Jutland, et se réunit promptement par les Belts avec celle de la mer Baltique, pendant que la seconde descendant à l'occidcnt des

mêmes plages, et côtoyant ensuite le Sleswick, le Holstein, l'évêché de Brême et la Frise, se jette par le Texel et le Vlie dans le Zuyderzée; puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde des deux grandes divisions qui tourne à l'occident, est aujourd'hui la plus nombreuse; elle s'en va toujours accompagnée de marsouins, de cabeliaux et de requins, droit aux îles de Hittland et aux Orcades, où les pêcheurs de Hollande les attendent au temps marqué; de là, s'avançant vers l'Ecosse, elle s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la côte orientale de l'Ecosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route des détachemens considérables qui se portent sur les côtes des Frisons, des Hollandais, des Zéelandais, des Brabançons, des Flamands et des Français; l'autre colonne tombe en partage aux habitans de la partie occidentale de l'Ecosse et aux Irlandais, qui, de tous côtés, sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des pêcheurs, à la voracité des poissons et aux oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux, et se jette dans l'Océan Atlantique où il se perd; du moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique septentrionale; mais il s'en faut de beaucoup qu'il

y soit aussi abondant qu'en Europe ; et en tirant du côté du midi, on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline. On ne sait pas si la colonne qui pénètre en Amérique est un détachement de la grande troupe descendant du nord, ou si c'est un reste de ceux qui s'en sont retournés par la Manche. « Quoi qu'il en soit, dit l'auteur anglais de l'*Atlas maritime et commerçant*, autant que j'ai pu découvrir par mes recherches, le hareng ne se trouve jamais, du moins en grande quantité, dans les pays méridionaux, comme l'Espagne, le Portugal, les côtes méridionales de la France, ni sur les côtes de l'Océan, ni dans la Méditerranée, ni dans les parages d'Afrique, *comme s'il était défendu à ce poisson de se livrer à ces peuples, ainsi qu'il fait aux autres, pour les mettre dans la nécessité de tirer leurs provisions d'Angleterre* ».

Quelque envie que ce même Anglais, par zèle pour son pays, paraisse avoir de nous persuader que sa nation fait un commerce considérable de harengs, il est sûr que ce sont les Hollandais qui distribuent ce poisson par toute l'Europe, et que le commerce qu'ils en font ; est non-seulement beaucoup plus étendu que celui des Anglais, mais même supérieur à celui de toutes les autres nations.

Cette seule pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, et elle en enrichit beaucoup. Huet fait monter à la quantité de trois cent mille tonneaux, le produit annuel de cette

pêche qu'il évalue à vingt-cinq millions d'écus de banque, dont dix-sept millions en pur gain, et huit millions pour les frais. Fuincius soutient que les Hollandais pêchent par an quatorze mille huit cent millions de harengs. Doot prétend qu'en 1688, quatre cent cinquante mille Hollandais furent employés à la pêche du hareng.

Chaque année, à la Saint-Jean, les Hollandais se rendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux îles de Shetland ou Hittland, du côté de Fayrhill et de Bockeness, avec douze ou quinze *buyses*, sorte de barques destinées à cette pêche. Lorsqu'elles sont rassemblées, on se met en poussant au nord-nord-ouest, et on jette le premier filet près de Fayrhill, la nuit du lendemain de la Saint-Jean, d'abord après minuit. La pêche ne se fait jamais pendant le jour, tant pour mieux reconnaître le fil du banc des harengs qu'on distingue plus aisément par le brillant de leurs yeux et de leurs écailles, et pour régler là-dessus la direction des filets, que parce que le poisson est attiré par la clarté des lanternes que portent les buyses, et qu'en étant ébloui, il ne peut discerner les piéges qu'on lui tend.

Les filets qui servent à pêcher le hareng, ont des dimensions marquées par les ordonnances, dont il n'est pas permis de s'écarter. Aujourd'hui, au lieu de chanvre on y emploie une espèce de grosse soie qu'on tire de Perse, parce qu'on a trouvé que des filets de cette matière durent au moins trois ans,

tandis qu'il fallait renouveler tous les ans ceux de chanvre. L'usage est de les teindre en brun à la fumée des copeaux de chêne. Ces filets ont mille ou douze cents pas de long, et on ne les retire qu'une fois dans la nuit; d'un seul coup, on prend quelquefois trois, quatre, cinq, dix et jusqu'à quatorze *lasts* de harengs : chaque last comprend douze tonneaux, et le tonneau contient mille poissons.

Il n'est pas permis de jeter les filets avant le 25 juin, parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, et qu'on ne saurait le transporter loin sans qu'il se gâte. Chaque année, les États-Généraux rendent une ordonnance expresse, et font afficher des placards par lesquels il est enjoint aux maîtres de buyses, pilotes et matelots, de prêter serment avant leur départ de Hollande, de ne pas précipiter la pêche; et à leur retour, ils font un nouveau serment, pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre n'a enfreint la loi, au moins à leur connaissance. En conséquence de ce double serment, on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux harengs, pour empêcher la fraude, et pour conserver le crédit de ce commerce lucratif. Cet article est si important, que dans la convention faite en 1606, entre la Hollande et la ville de Hambourg, il a été expressément stipulé qu'on veillerait très-exactement de part et d'autre, à l'exécution des ordonnances relatives à cette pêche.

Dans les trois premières semaines qu'elle dure,

c'est-à-dire, depuis le 25 juin jusqu'au 15 juillet, on met tout le hareng qui a été pris pêle-mêle dans des tonneaux qu'on expédie à mesure sur certains bâtimens bons voiliers, appelés *chasseurs*, qui le transportent en Hollande; le premier hareng qui arrive est nommé par cette raison *hareng de chasseur.*

Quant à celui qu'on prend après le 15 juillet, aussitôt qu'il est à bord des buyses, et qu'on lui a ôté les ouies, on a grand soin d'en faire trois classes, qu'on nomme *hareng vierge*, *hareng plein*, *hareng vide*. Chaque espèce est salée et mise dans des tonneaux particuliers. Le hareng vierge (en hollandais *voll haaring*), est celui qui se prend le premier, et qui est rempli de laites ou d'œufs, ce qui est son état d'intégrité ou de perfection.

Le hareng vide, ou *schooten-haaring*, est celui qui a frayé, et le hareng plein, celui qui est sur le point de frayer. La première de ces deux espèces est la moins estimée, et ne se conserve pas si bien que le hareng plein; ce sont les deux dernières espèces qui forment la charge ordinaire des buyses, et elles partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au mois de novembre, et les ordonnances mêmes permettent de la continuer jusqu'à la fin de décembre.

Les tonnes de harengs de trois espèces étant arrivées en Hollande, avant de les transporter plus

loin, on les ouvre, on les sale de nouveau, et on les rehausse si bien que, de quatorze tonnes de mer, on en fait douze tonnes d'Amsterdam, qui forment ce que les marins appellent *un tonneau*, ou on les met dans de petites caques. Le meilleur hareng qu'on connaisse en Allemagne et en France, vient de Hollande par la voie de Hambourg. A son arrivée en cette ville, on le fait ouvrir par des jurés-emballeurs qui, après l'avoir encore salé et entonné à la façon hollandaise, en font une estimation juridique, et mettent sur les nouveaux tonneaux des marques réglées par l'ordonnance. Si le hareng de Hollande est si excellent, et son goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris et préparés par toutes les autres nations, c'est que les pêcheurs hollandais lui coupent les ouïes à mesure qu'ils les prennent; et qu'après l'avoir préparé avec soin, ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chute du jour. Les tonneaux dans lesquels on entasse ces harengs, sont tous de bois de chêne, et on les y arrange avec beaucoup d'ordre, sur des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Toutes les autres nations de l'Europe prenant beaucoup moins de précautions, leurs harengs sont d'une qualité très-inférieure, et se conservent bien moins que ceux de Hollande.

Il y a environ trois cent cinquante ans que l'usage d'encaquer le hareng subsiste. Avant qu'on eût trouvé le moyen de le conserver, on ne le mangeait vrai-

semblablement que frais ou sec. L'époque de cette utile invention est fixée par quelques historiens, à l'an 1397, et par d'autres, à 1416. L'inventeur s'appelait *Guillaume Beuckels*, ou Beuckelsen, ou Buckfeld, et il était de Biervliet en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque pour conserver le goût du hareng, et pour le transporter aisément partout. Depuis ce temps, cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandais. Aussi la mémoire de Beuckels a-t-elle été dans la suite en telle recommandation, que l'empereur Charles v et la reine de Hongrie allèrent, en 1536, en personnes, voir son tombeau à Biervliet, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets de Hollande.

Avant d'encaquer les harengs, il y a deux façons de les saler, en blanc ou en rouge; c'est ce qu'on appelle *blanc salé* et *rouge salé*. Voici la première façon. Aussitôt que le hareng est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec les œufs ou la laite, et on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraîche, on le frotte bien avec du sel, et on le met dans une saûmure composée de sel et d'eau fraîche, assez forte pour qu'un œuf puisse y tenir sans s'enfoncer. Les harengs y restent quatorze ou quinze heures; après quoi on les retire, on les sèche bien, et on les met dans un tonneau bien pressés, avec du sel au fond et par-dessus la dernière couche, lorsqu'il est tout-à-fait rempli. On ferme ensuite exacte-

ment le tonneau pour que la saumure, n'en découle pas, et qu'il n'y entre pas le moindre air; sans cette précaution, le hareng se gâterait bientôt. Quand on change les harengs de tonneaux, et qu'on les remet dans les caques, il faut avoir les mêmes attentions.

La préparation des harengs en rouge se fait de la manière suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure où ils ont resté au moins vingt-quatre heures, on leur passe une broche de bois dans la tête, et on les accroche dans un four préparé pour cet effet, et qui en contient ordinairement douze mille. On allume ensuite au-dessous des poissons, du sarment qui fait beaucoup de fumée et très-peu de flamme. On les laisse en cet état jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment séchés et fumés, ce qui se fait dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les retire pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée, et à n'être point déchirés. C'est l'espèce de harengs appelée *picklings*, et en français, *hareng saur* ou sauret. La première sorte s'appelle *hareng blanc*.

Les harengs que l'on mange en France ne paraissent pas tous les ans sur les côtes d'Islande en aussi grande quantité, mais seulement de temps à autre; de sorte que ces poissons ne font point une branche de commerce pour les Islandais.

L'espèce de harengs qui chaque année ne man-

que pas de se montrer dans ces parages, est celle qu'on appelle *sardine*, et qui arrive avec les cabeliaux dont elle est poursuivie. La baleine, qui ne les épargne pas non plus, engloutit souvent les sardines et leurs persécuteurs.

L'ardeur et l'avidité d'une baleine l'ayant un jour fait échouer sur le sable, pour s'être trop approchée des côtes, tous les Islandais du canton vinrent bientôt l'assaillir et la tuèrent. Une baleine était pour eux une prise très-agréable et très-heureuse; mais elle le devint bien davantage encore, lorsqu'on trouva dans son ventre plus de six cents cabeliaux frais et vivans, une multitude infinie de sardines, et même quelques oiseaux.

« Il est amusant et curieux, dit M. Horrebows, qui avait joui plusieurs fois de ce spectacle, de voir arriver les sardines en grandes troupes. Pendant que les flots sont agités par le mouvement de ces poissons accumulés par millions, le ciel est obscurci par une multitude innombrable d'oiseaux de proie, qui voltigent au-dessus des malheureuses sardines, et qui remplissent l'air de cris perçans. A chaque instant, quelques-uns de ces oiseaux se détachent, s'élancent dans les eaux comme un trait, s'y enfoncent assez profondément, et remontent avec leur proie dans le bec ».

Des poissons bien plus utiles aux Islandais que les harengs et les sardines, ce sont le cabeliau, qu'ils appellent *torchs*, la *langue* ou la grande morue,

l'*égrefin*, et tous ceux que nous avons nommés au commencement de ce paragraphe.

Le cabeliau est trop connu pour qu'il soit besoin d'en donner la description. Sa chair est d'un goût si excellent, qu'il passe partout pour un mets délicieux. Les Islandais pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, de poisson ou de viande crue. On remarque que le cabeliau a reçu de la nature une facilité de digérer singulière. Tout poisson qu'il mange est digéré en moins de quatre heures. L'écaille des crabes qu'il avale, devient dans son estomac aussi rouge que si elle était bouillie.

C'est avec le cabeliau, la langue et l'égrefin, que les habitans préparent le flackfisch et le hengefisch, deux sortes de poissons séchés, auxquels on donne le nom général de *stockfisch*, en Allemagne. Le détail de la façon dont on prépare ces poissons, apprendra en même temps ce que c'est que le flackfisch et le hengefisch, et en quoi ils diffèrent l'un de l'autre.

Pour faire du flackfisch, on coupe la tête aux cabeliaux, morues ou égrefins; on leur ouvre le ventre dans toute sa longueur, on leur arrache l'épine du dos, et on applique ces poissons les uns contre les autres par le côté ouvert, si le temps est sec. Après cette opération, on étale ces poissons sur des pierres arrangées exprès, ou sur le sable; on les retourne plusieurs fois dans le jour, exposant alternativement

à l'air le côté de la chair et celui de la peau. Lorsque le temps est beau, et qu'il règne un air sec, quatorze jours suffisent pour sécher parfaitement ces poissons; mais communément il faut trois semaines ou davantage, parce qu'il est rare que la sécheresse ne soit pas interrompue par un temps humide dans la saison de la pêche, qui dure pendant les mois de mai et de juin. Le poisson étant bien desséché, on le met en tas sur un mur construit exprès pour cela, en observant que le côté de la peau soit toujours en dehors. Quelque temps qu'il fasse alors, rien ne peut lui causer d'altération.

Quand au hengefisch, il se prépare de la même manière, avec la seule différence qu'on fend le poisson par le dos, et qu'on lui fait un trou au ventre, afin de pouvoir y passer une broche de bois pour le suspendre à l'air dans de petites cases construites aussi pour cet usage. Les parois de ces cases, qu'on appelle *hiales* dans le pays, ne sont formées que de lattes attachées à une certaine distance l'une de l'autre, de façon que le vent et l'air puissent passer au travers, et un toit garantit le poisson de la pluie. Le nom de *hengefisch*, que porte ce poisson ainsi préparé, vient de cette préparation même, *hengen* signifiant suspendre, d'où le mot composé de hengefisch veut dire poisson suspendu. Il se vend plus cher que le flackfisch, et il est aussi plus estimé; cependant on en fait beaucoup moins que de ce dernier qui est, à proprement parler, la monnaie

du pays : aussi prépare-t-on communément cent livres de flackfisch contre une de hengefisch.

Ces deux sortes de poissons ainsi séchés se conservent très-long-temps, même pendant dix ans. Cependant on a vu qu'il n'entre point de sel dans cette préparation, et qu'elle consiste simplement à l'exposer à l'air. C'est dans les qualités de cet élément qu'il faut chercher les causes de cette conservation; la pureté et la sécheresse de l'air, suivant M. Horrebows, sont les agens principaux de la dessication, à quoi il faut ajouter une chaleur modérée et constante pendant dix-huit ou vingt heures.

Avoir nommé les autres poissons, tels que le merlan, le turbot ou flaitan, les plies et les soles, c'est les avoir assez fait connaître. Les Islandais en tirent les mêmes avantages que les autres peuples, c'est-à-dire, qu'ils les mangent frais lorsqu'ils en prennent, ou qu'ils font sécher pour leur provision tout ce qu'ils en ont de superflu.

Ces insulaires en usent de même à l'égard du *steinbeisser*, ou loup marin, ou brochet de mer, des rougets, et de quelques autres poissons de la petite espèce qui n'ont rien de particulier.

Parmi les poissons de la grande espèce, la baleine tient le premier rang. On en distingue en Islande plusieurs sortes qui ont chacune leur nom, mais que l'on ne nous fait connaître que par cette seule observation.

Au reste, il a été déjà traité de ces animaux mon-

strueux, et de la façon de les prendre; ainsi, nous n'ajouterons rien à ce sujet. Nous remarquerons seulement qu'il y a vingt ans que les Islandais se contentaient de darder la baleine avec un harpon, où était la marque de celui qui l'avait lancé; qu'ils attendaient l'effet de la blessure que le fer avait faite, et que la baleine vînt échouer en expirant sur la côte. Alors celui à qui appartenait le harpon allait le reconnaître, et la loi d'Islande lui adjugeait une certaine portion de la baleine; le reste était dévolu au propriétaire du fonds sur lequel elle avait échoué. Mais le roi de Danemarck ayant fait passer en Islande, en 1748, tous les ustensiles du harponnage, et un homme très-entendu dans le métier de harponneur, on pratique aujourd'hui dans cette île à peu près la même méthode que nous avons indiquée ailleurs.

Les bœufs marins, les espadons ou scies de mer, les veaux et les chiens marins sont encore des poissons assez communs sur les côtes d'Islande; la description qu'on en trouve au même endroit que celle de la baleine, nous dispense de rien dire ici de ces animaux, si ce n'est des chiens marins dont les Islandais tirent de très-grands avantages.

Ils en distinguent de trois sortes: les *land sele*, chiens marins de terre; *oe-sele*, chiens marins d'île; *gronland sele*, chiens marins de Groënland. La première espèce est la plus petite, mais la plus commune. On les appelle *chiens marins de terre*, parce

qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes et les petits bras de mer, pour donner la chasse aux truites et aux saumons. Les chiens marins d'îles sont les plus grands. Ils ont reçu ce nom, parce qu'ils se tiennent volontiers dans les îles semées autour de la terre-ferme, et surtout dans celles qui sont désertes, où rien ne trouble leur repos. Le chien marin de Groënland, quoique grand comme celui des îles, auquel il ressemble, n'a été distingué sans doute que parce qu'il est étranger, et qu'il arrive tous les ans au mois de décembre. Il se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays, où il reste de ces animaux jusqu'au mois de mai, qu'ils s'en retournent. Comme ils viennent en troupes très-nombreuses, on peut regarder ceux-ci comme une richesse de l'Islande.

Dans les golfes où ils arrivent, on arrange vingt ou trente filets longs d'environ vingt brasses, de manière que par les détours et les contours qu'on leur fait faire, ils forment une espèce de labyrinthe, d'où peu de ces poissons qui s'y prennent peuvent se dégager. Au bout d'un ou de deux jours, les pêcheurs lèvent leurs filets, et ils y trouvent depuis soixante jusqu'à deux cents chiens marins. Chacun de ces animaux est estimé la valeur de deux écus d'empire, par rapport à sa graisse et à sa peau. Il y a des cantons en Islande, où, au lieu de tendre des filets aux chiens marins, les habitans les harponnent comme les baleines. Ils sont si adroits, qu'ils lancent

à dix ou vingt brasses un harpon auquel est attachée une longue corde, et rarement ils manquent leur coup.

Ces chiens marins de Groënland ont deux, quatre, et même six aunes d'Allemagne de long. A l'égard de ceux des îles, quelquefois on en prend aussi de grandes quantités, surtout dans les îles désertes. Comme ces animaux s'y croient en sûreté, les habitans s'y rendent en troupe pour les épier; et dès que les chiens marins sont sortis de la mer pour venir se coucher au soleil, ils les attaquent et les assomment avec une massue dont ils sont armés. Il arrive souvent qu'ils en tuent une centaine en une seule fois. On prend aussi les chiens marins de terre de la même façon que ceux de Groënland, c'est-à-dire avec des filets arrangés en labyrinthe, ou on les tue à coups de fusil.

Les poissons d'eau douce ne sont pas en aussi grand nombre en Islande que les poissons de mer. On n'y connaît que ceux dont nous avons déjà parlé; savoir les saumons, les truites et les anguilles, poissons trop connus pour que nous nous y arrêtions.

On ne voit en Islande ni serpent, ni aucun reptile venimeux. M. Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat; mais, comme dit M. Horrebows, les observations météorologiques démontrent que le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck, et les serpens pourraient y vivre de la même façon. D'ailleurs on sait que l'île de Madère

et celle de Malte, toutes deux situées sous un climat où la gelée est inconnue, ont, comme l'Islande, l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux; propriété heureuse dont vraisemblablement il faut assigner la cause à quelques qualités particulières de l'air ou du sol, et peut-être à quelque accident, tel qu'un tremblement de terre, ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces îles, et faire périr tous les reptiles, sans que personne ait été tenté d'en rapporter pour rétablir l'espèce.

Il y a peu de pays qui soient moins tourmentés des insectes que l'Islande. Les plus communs sont des araignées fort petites; on n'y connaît ni ces moucherons piquans, nommés communément *cousins* et *mosquites*, ni guêpes ni taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie, surtout dans le Norder-sissel, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulièrement près des eaux et autour du lac Myvarne; nom qui lui a été donné à cause des mouches dont ses bords sont infectés presque toute l'année. Les hommes en sont aussi incommodés que les bestiaux; de manière que les voyageurs qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac, mettent communément un crêpe sur leur visage pour se défendre de ces insectes, dont la piqûre est très-vive et très-sensible.

Aux endroits où les pêcheurs étalent leur poisson

pour en faire du flackfisch, il se trouve aussi des essaims nombreux de ces grosses mouches; mais on ne voit en Islande aucune autre espèce d'insectes volans; ou du moins, dit M. Horrebows, on ne les connaît pas.

Lorsqu'après une grande sécheresse il survient une pluie abondante, on voit en plaine, comme partout ailleurs, sortir de terre une grande quantité de vers rougeâtres, appelés *vers de pluie*, et quelques autres qui sont entièrement verts, que les insulaires croient être tombés du ciel avec la pluie. Ces derniers ont presque la grandeur et la figure des vers à soie, qui n'ont que la moitié de leur accroissement ordinaire; ils gâtent et consomment l'herbe d'une façon étonnante aux endroits où ils paraissent.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paraissent être en assez grand nombre; mais elles ne sont pas encore toutes bien connues. On sait que plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du métal qu'ils ont eux-mêmes fondu, et qui s'est trouvé être de bon argent; mais on ignore où existent les mines. D'autres particuliers, lorsqu'ils veulent souder des clefs, vont chercher sur les montagnes une certaine matière qu'ils appliquent à la clef, et dans laquelle ils placent la barbe. Ils enveloppent ensuite le tout d'une pâte de glaise ou de limon, et le jettent au feu où ils le laissent jusqu'à ce qu'ils croient la matière fondue: ils retirent alors la clef, brisent l'enveloppe de terre, et trouvent la barbe

aussi-bien attachée à la clef, que s'ils eussent employé du cuivre dont on se sert communément pour de pareilles soudures. Peut-être se trouve-t-il des parties cuivreuses dans la matière qu'ils ramassent, et qui, selon les apparences, ne peuvent être que du minerai d'un métal quelconque.

Tous les Islandais sont instruits, par la tradition, que leur île renferme de riches mines de cuivre, mais on n'en a jamais cherché ni ouvert aucune. Quelques-uns font, de leurs propres mains, des ustensiles de ménage, avec du fer dont ils recueillent sans peine la mine en différens endroits. Ainsi, l'induction naturelle qu'on doit tirer de tous ces faits, c'est que l'Islande ne renferme pas seulement des mines de cuivre et de fer, mais peut encore recéler des métaux bien plus précieux.

Les autres productions minérales, après les métaux, sont le cristal, le bitume, la tourbe, la pierre-ponce, le gagate ou ambre noir, le soufre et le sel.

Parmi les cristaux qu'on trouve en Islande, il en est un d'une espèce particulière, connu sous le nom de *cristal d'Islande*. Il a la propriété de représenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers : il devient feuilleté lorsqu'on le fait calciner dans un creuset, et il acquiert alors la vertu de luire dans l'obscurité. M. Horrebows appelle ce cristal *lapis specularis*, pierre spéculaire; en quoi il se trompe, ainsi que quelques auteurs qui ont cru que c'était une pierre talqueuse, à cause de son tissu feuilleté.

D'autres ont regardé ce cristal comme une espèce de sélénite. Cependant il paraît constant que c'est un spath calcaire qu'il ne faut pas confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent par la figure rhomboïdale et par la transparence, mais qui en diffèrent par d'autres propriétés.

Le bitume, la tourbe, les pierres ponces sont des matières assez connues pour nous dispenser d'en parler; il suffit d'observer qu'elles sont fort abondantes en Islande, et qu'en cela rien n'est plus naturel, puisqu'il s'y trouve tant de volcans.

C'est vraisemblablement avec le bitume que se forme la pierre appelée *gagate* ou *ambre noir*, que l'on trouve en différens endroits. On en distingue deux sortes : l'une, qui brûle comme une bougie lorsqu'on l'allume, est, suivant M. Horrebows, une espèce de poix terrestre assez dur et d'un noir brillant; l'autre, que les Islandais appellent *harfn tinna*, c'est-à-dire, pierre à fusil noire, ne brûle pas, et est beaucoup plus dure que la première : elle est très-noire et très-luisante. Les Danois l'appellent *agate noire*, parce qu'elle fait du feu comme la véritable agate : c'est à celle-ci que convient véritablement le nom de *gagate* et de *pierre obsidienne*. Il paraît que cette pierre noire n'est autre chose qu'une scorie ou vitrification très pure, unie et bitumineuse, formée par l'action d'un feu violent; et en effet, lorsqu'on en casse un morceau, il s'éclate comme le verre. La montagne de Krafle fournit une grande quantité de

ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table, qui pesaient six lispfuns et plus. La pierre, que les anciens appelaient *obsidienne*, servait, au rapport de Pline, à faire des cartes et des cachets. La gagate d'Islande se grave et se travaille de même, mais il faut beaucoup de précautions. Un roi de Danemarck ayant eu un gros morceau de cette pierre noire d'Islande, en fit faire une jatte avec son couvercle, et l'on prétend, dit M. Anderson, qu'il fallut quatre ans pour l'achever. Communément on en fait des manches de couteaux, des colliers, des boucles d'oreilles, et toutes sortes de bijoux qui entrent dans la parure des femmes en temps de deuil.

Le soufre se trouve abondamment en deux endroits de l'Islande: savoir, dans le district de Husevig, au canton du nord, et près de Krysevig dans la partie méridionale, au quartier de Guedbringe. Ces lieux sont secs et ardens; on voit des vapeurs s'en élever sans cesse, et presque toujours il se trouve aux environs quelque source chaude. Lorsqu'on a découvert un terrain de cette nature, on trouve le soufre non-seulement sur les rochers et sur les montagnes, mais même dans la plaine et assez loin du pied de la montagne. Il y a toujours sur le soufre une couche de terre stérile, ou pour mieux dire, de limon ou de sable. Cette terre est de différentes couleurs : blanche, jaune, verte, rouge et bleue. Sous la croûte de terre, on trouve le soufre qu'on lève avec des bêches

et des pelles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois pieds pour trouver de bon soufre; mais ils ne peuvent creuser à une plus grande profondeur, ils y auraient trop chaud, et l'ouvrage serait trop pénible : ce qui serait d'autant plus désavantageux, qu'ailleurs ils peuvent en prendre des provisions suffisantes avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en soufre, on peut en charger, dans l'espace d'une heure, quatre-vingts chevaux, dont chacun porte près de douze lispfuns (cent vingt livres). Les meilleures mines de soufre se reconnaissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits. Cette éminence est percée dans le milieu; et il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte et plus chaude que dans les environs. Ce sont là les endroits que l'on choisit par préférence pour l'exploitation du soufre.

Lorsqu'on a enlevé la croûte de terre sur cette éminence, on y trouve le soufre le plus compact, le meilleur est en plus grande quantité; il ressemble presque à du sucre candi. A peu de distance du tertre on trouve du soufre en petits morceaux détachés, et on le ramasse avec des pelles. Au contraire, celui qui se trouve sous l'élévation qu'on a fouillée, est en masse très-dure; il faut beaucoup de travail pour le détacher et le ramasser. Le soufre qu'on ramasse par globules dans la terre est bon, mais cependant beaucoup moins que celui qui est ferme et inhérent au tuf. On continue ainsi d'exploiter la

mine jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Alors on tâche d'en découvrir une autre, et l'on y parvient d'autant plus vite, qu'elles sont en grande quantité dans les deux endroits qu'on a indiqués.

Quand il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour. Ils choisissent les nuits, qui, en été, sont assez éclairées pour ces sortes de travaux. Ils ont soin aussi d'attacher autour de leurs souliers un morceau de *wadmel*, gros drap du pays, ou de quelque autre étoffe de laine; autrement ils seraient exposés à se brûler les pieds. En effet, lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud qu'on peut à peine le tenir dans les mains; il se refroidit peu à peu dès qu'il est à l'air. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, on peut en tirer encore l'année suivante, et même la troisième, les mines de soufre étant inépuisables.

Quelque bénéfice que le commerce de ce minéral paraisse offrir aux Islandais, ils s'y adonnent peu aujourd'hui, et différentes causes ont concouru à détruire cette branche de trafic. La première, c'est qu'un vaisseau qui était chargé de cette marchandise ayant échoué malheureusement au sortir du port, le soufre qui était tombé à la mer écarta tellement le poisson de cette côte, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on pût en prendre. Cet événement dégoûta les habitans du commerce du soufre. Ce minéral était de plus devenu si commun dans les villes de commerce de l'île, qu'on n'en avait plus de

débit ; ainsi, ceux qui l'apprêtaient perdant leurs frais et leurs peines, le soin d'en recueillir fut avec raison négligé par les habitans. Une troisième cause, qui a fait cesser absolument le commerce de soufre, c'est que le particulier qui avait à Copenhague le privilége de trafiquer cette marchandise, étant mort à peu près dans le même temps, aucun autre n'a entrepris de le remplacer ; et depuis cette époque ce commerce est toujours resté languissant.

Quoique M. Anderson prétende qu'il n'y a dans cette île, ni sel, ni source d'eau salée, il paraît, par le récit de l'auteur danois, que cette assertion est hasardée. « Je n'ai vu, dit-il, aucune source salée, ni aucune mine de sel ; mais j'ai tenu un morceau de sel minéral, et l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait une grande quantité en plusieurs endroits. Il est certain aussi qu'il doit y avoir des sources salées sur les côtes, et même dans le pays. J'ai vu en beaucoup d'endroits des rochers que la mer venait battre pendant la marée, couverts d'une croûte de sel desséché par le soleil. Les habitans à portée de ces endroits, ont attention de ramasser ce sel pour leur usage : ces faits suffisent pour pouvoir conclure que l'Islande n'est pas dépourvue de sel. Au surplus, on voit, par les anciennes fondations et par les lettres de donations des temps où l'île était catholique, qu'en différens endroits de l'île, et surtout dans la partie septentrionale, on donnait à de certaines églises et aux prêtres des morceaux de sel, *sals koten*, et le

droit seigneurial de faire du sel. D'où il suit évidemment que dans ces temps reculés il y avait du sel en mine dans le pays, et que l'on savait en faire avec de l'eau de la mer; car enfin ces ecclésiastiques se seraient-ils contentés d'un droit chimérique? C'est ce qu'il n'est pas possible de présumer.

» Tout récemment deux sous-baillis ont essayé de faire du sel avec de l'eau de la mer, et l'un d'eux m'a assuré qu'après avoir fait fondre une tonne de sel de France dans l'eau de la mer, et avoir fait bouillir le tout pendant quelques heures, il en avait retiré une tonne et un quart de beau sel blanc et fin, aussi bon que celui de Lunebourg. Cette expérience faite, *rudi Minervâ*, par des gens qui n'étaient pas instruits de la meilleure manière de procéder à cette opération, et qui manquaient des ustensiles nécessaires, porte à croire qu'il est possible et très-aisé même de se procurer du sel en Islande ».

Les Islandais sont en général d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables aux Norwégiens par la figure et par les traits. Ils ont les dents blanches et bien saines; d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain et leur nourriture assez bonne : aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Les femmes sont d'une figure passable, et quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais altérée

que par les accidens fâcheux dont leurs accouchemens sont ordinairement suivis.

L'habillement des Islandais, ou du commun de la nation, est assez semblable à celui de nos matelots. Il consiste, pendant l'été, en une veste et une culotte de toile; et pendant l'hiver, l'une et l'autre sont de wadmel. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout, qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'église.

Les femmes ont des robes, des camisoles et des tabliers de wadmel ou d'autre drap. Par-dessus leur camisole, elles mettent ordinairement une robe très-ample qui monte jusqu'au cou, enveloppe bien la poitrine, et dont les manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet; c'est à peu près la forme de celles qu'on appelle en France *robe en amadis*.

Cette robe, chez les Islandaises, ne traîne pas à terre, mais elle laisse dépasser les vêtemens de dessous d'environ six pouces. Elle est toujours noire, et porte le nom de *hempe*, ainsi que le surtout des hommes. Elle est bordée par en bas d'un ruban de velours ou de certaine garniture qu'elles font elles-mêmes, et qui ressemble à de la dentelle. Le tout est cousu très-proprement, et cet habillement est d'assez bon air.

Les personnes aisées portent, le long du devant de la hempe, plusieurs paires de boucles d'argent

agréablement travaillées et presque toujours dorées. Elles ne servent uniquement que pour la parure, et composent la garniture de la robe. Le bas du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrane d'argent, qui sont ordinairement dorés, et quelquefois de cuivre; ils servent à attacher le tablier à une ceinture garnie de petites plaques et bossettes d'argent ou de cuivre, dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les boutons. Cette ceinture se ferme par-devant avec un crochet de même travail.

Les camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la hempe, et justes à la taille, avec des manches étroites qui vont presque au poignet, sont aussi garnies par derrière et aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, et tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé, large de trois doigts, et un peu saillant. La robe de dessus se joint très-exactement à ce collet qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

La coiffure des Islandaises est un grand mouchoir de toile blanche fort roide. Une autre bande de toile

plus fine couvre la première. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, en sorte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête et le front de la largeur de trois doigts.

Outre ces habillemens ordinaires, la coquetterie et le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles font usage de différens petits ornemens d'argent proprement travaillés, et surtout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diversement colorées, ou de petits anneaux et de plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au-dessus du front en forme d'aigrette, et c'est là le plus riche ornement de la coiffure.

L'habillement des jeunes mariées est singulier. Le jour de la noce, elles ne portent point de hempe, mais seulement leur camisole telle qu'on l'a décrite. Elles ont sur la tête une couronne d'argent doré, qui s'étend jusque sur le front. Deux chaînes aussi d'argent doré sont disposées en sautoir sur la camisole, y forment des festons, et se croisent par-devant et par-derrière. Leur cou est entouré d'une pareille chaîne, à laquelle est attachée une petite cassolette d'odeur, ou *à baume*, comme ils l'appellent, qui leur tombe sur la poitrine. Cette boîte s'ouvre des deux côtés, et a communément la forme d'un cœur

ou d'une croix. « Je puis assurer, dit M. Horrebows, que la parure et les ornemens des femmes d'Islande sont d'assez bon goût, et ne manquent pas de grâce, par la disposition et l'arrangement qu'on leur donne ». Les femmes les plus aisées en ont pour trois ou quatre cents écus d'empire.

A l'égard des riches Islandais, des officiers de justice, et autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap et fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure, et celle des hommes. Cette chaussure est sans beaucoup de façon : elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau, on les fait sécher ensuite, puis on les coud de manière que les souliers emboitent exactement le pied, et n'ont point de talons. On les assujettit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton; deux de ces courroies, attachées au derrière du soulier, se lient par-devant au-dessus du coude-pied; les deux autres partent des deux côtés, nommés communément *oreilles*, et après avoir fait un tour par-dessous la chaussure, se lient de même au bout du pied.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau

de mouton ou de veau, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les habitations des Islandais, sans être ni magnifiques ni élégantes, sont commodes, et ils y trouvent toutes leurs aisances à proportion de leurs facultés. On trouve dans notre auteur danois, la description d'une maison ordinaire de paysan, dont quelques détails suffiront pour montrer combien ces insulaires sont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours représentés; car rien ne prouve mieux qu'une nation est civilisée, que son industrie à se vêtir, à se loger et à se nourrir le plus avantageusement qu'il lui est possible.

La première pièce est un corridor long et étroit, de la largeur d'une toise, lequel est couvert par un toit porté sur des soliveaux de traverse. On pratique de distance en distance au toit, pour donner passage à la lumière, des ouvertures en forme d'œils de bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cerceaux, sur lesquels est un parchemin fortement tendu. Ce parchemin est de la fabrique de nos insulaires; ils le font avec les membranes *hallantoïdes* des bœufs et des vaches; ils l'appellent *hinne*, et il est fort transparent. Lorsqu'il neige ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des espèces de contre-vents. A l'un des bouts du corridor est l'en-

trée commune : l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long sur douze ou quinze de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandais appellent cette salle *bastube* ou *étuves*, c'est ordinairement la salle de travail où les femmes causent et font les ouvrages du ménage, où l'on prépare la laine, etc. Derrière cette bastube est une chambre à coucher pour le maître de la maison et sa femme, et au-dessus couchent la plupart des enfans et des servantes.

Aux deux côtés de cette salle de travail sont quatre autres pièces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune ; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine; l'autre, de garde-manger; la troisième, de laiterie ; la quatrième est la chambre à coucher des domestiques. On y fait coucher aussi les étrangers et les voyageurs de cette classe : elle porte le nom de *skaule*.

Ce bâtiment, qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paraît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor; de façon que cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au-dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux ou châssis de hinne ; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

Dans quelques bâtimens, outre les six chambres, il y a une pièce du côté de la skaule, c'est-à-dire, à l'entrée du corridor, destinée à recevoir les étrangers et les voyageurs de distinction. C'est, à proprement parler, la chambre des hôtes, en même temps la chambre de parade ou d'honneur des Islandais; c'est aussi la seule de la maison qui ait une porte particulière en dehors, indépendamment de celle du corridor.

Vis-à-vis, ou du côté de la skaule, il y a d'autres réduits appelés *skiuner*. Les habitans y serrent leur poisson sec et toute espèce de provisions pour l'hiver, ainsi que les harnais des chevaux et toutes sortes d'ustensiles.

Près de là ils ont une cabane ou maisonnette qu'ils appellent *la forge*. C'est là qu'ils fabriquent leurs ouvrages en fer et en bois. Près de ces bâtimens sont les étables ou les bergeries, suivant l'espèce de bétail que nourrit le paysan. Il y a toujours une étable à vaches, une écurie pour les chevaux, et une ou plusieurs bergeries où l'on tient les agneaux séparés des moutons. On ne serre pas le foin dans des bâtimens, mais on l'entasse dans une place que l'on entoure d'un fossé, et dans laquelle on le met par petites meules séparées l'une de l'autre, et de la hauteur d'une toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon, qui sert à les assujettir et à les garantir de la pluie.

L'étuve, la chambre à coucher du maître et l'ap-

partement des étrangers sont entièrement boisés pour la plupart; et au-dessus de ces pièces, il y a de petits cabinets où ils serrent leurs coffres, leurs habits et leurs effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits châssis composés de cinq ou six carreaux de verre; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit; point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin, dont on a parlé.

Les meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de wadmel et de plumes, que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni chères; des tables, des chaises, des bancs, des armoires, c'est à peu près tout ce qui compose l'ameublement des Islandais. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en sont moins commodes; et le soin que prennent les femmes de les tenir propre compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des paysans qui font récolte et des autres habitans de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitans riches, ils sont très-bien meublés : les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles, ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

Quant à l'architecture et à l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de

Copenhague, et coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondemens ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre et du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, et sont terminés en talus larges de deux pieds. Les toits sont formés de planches, arrangées les unes sur les autres comme des ardoises, et chez les pauvres, c'est de la bruyère recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très-fraîches en été, et assez chaudes en hiver, pour que quelques habitans n'aient pas besoin de faire du feu dans la *bastube* ou salle de travail. D'autres ont des poêles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers d'Islande.

Il n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs: on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appelons des hameaux. Cependant on y donne le nom de villes ou de places de commerce à l'assamblage de trois ou quatre maisons, appartenant à la Compagnie danoise, qui fait le commerce de cette île, et dont dépendent autant de bâtimens qui servent de cuisines et de magasins. Aux environs de ces prétendues villes, qui sont communément bâties près de quelque port, on voit çà et là quelques

habitations de pêcheurs qui trafiquent leur stockfisch avec les négocians danois : aussi les côtes et le voisinage des établissemens de la Compagnie sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

Dans toute l'île, chaque ferme ou métairie est bâtie seule au milieu des prairies qui en sont dépendantes. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages, ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers qui font valoir son fonds. On les appelle *hialege maenner,* c'est-à-dire, homme locataire de prairies, et la maison qu'ils occupent porte le nom d'*hialege*. Les *hialege maenner* sont distingués des autres locataires, en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches, au lieu que les autres ne louent que la maison; c'est ce qui fait que toute l'île est divisée par paroisses.

Ces métairies ainsi bâties séparément, et quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village; car il y a de ces métaires, qui, comprenant les locataires ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtimens. Au reste, il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte

et plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidens qui peuvent provenir de la négligence des voisins.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, et accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe faite avec de la viande fraîche et du gruau, est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épicerie, c'est le gruau qui en tient lieu, et ils le mêlent dans toutes leurs sauces. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées a être rôties; ce qui se fait dans une poêle de fer; au surplus, chacun règle la manière de se nourrir sur ses facultés, et les gens aisés se nourrissent en Islande aussi bien qu'ailleurs.

Leur boisson ordinaire est, comme on l'a dit, cette liqueur piquante qui reste après que le beurre est fait, et qu'ils appellent *syre*, lorsqu'ils l'ont préparé à leur manière.

C'est à tort qu'on a débité dans les géographies et dans l'histoire même d'Islande, que ses habitans ne connaissaient presque point l'usage du pain. Il est vrai que l'agriculture n'y étant point exercée, le blé et tous les autres grains y sont rares; mais le commerce supplée à cette disette. Tous les ans on rapporte dans ses ports de la farine et du pain cuit,

qui se répandent par tout le pays. Il n'est point de port en Islande où il n'entre annuellement depuis quatre cents jusqu'à mille tonneaux de farine, outre deux ou trois cents tonnes de pain. Quoique cette provision ne soit pas suffisante pour que tous les insulaires mangent du pain tous les jours, au moins en est-ce assez pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils en ignorent l'usage. Il est certain que les Islandais les plus pauvres font cuire communément du pain dans les jours de fêtes solennelles, pour des noces et autres assemblées de cette espèce, et que les autres en mangent toute l'année.

Le blé sauvage dont il a été parlé ci-devant, sert aussi à faire d'excellent pain. Malheureusement il se trouve en petite quantité; mais il donne une farine si belle et si propre à faire du pain, qu'un habitant n'en donnerait pas une tonne pour une pareille quantité de farine de Danemarck. La farine de ce blé sauvage a cependant le défaut d'être noire; ce qui provient de ce que les Islandais manquant de bons moulins à bras pour broyer ce blé, ils le font tellement sécher au feu, qu'il en est un peu brûlé. Ainsi, la farine qu'il produit fait un pain noir, comme le pain de seigle : en revanche, une tonne de farine fait un quart de profit de plus qu'une tonne de farine de Danemarck.

On ne peut certainement pas dire qu'un pays soit bien peuplé, lorsqu'il contient à peine la vingtième partie des habitans qu'il peut nourrir; tel est l'état

de l'Islande. La première cause de ce petit nombre d'habitans est attribuée d'abord à cette épidémie si terrible appelée la *peste noire*, qui désola tout le Nord pendant les années 1347, 1348 et 1349. Il périt tant de monde en Islande, qu'il n'y resta plus personne en état de faire une relation des effets de ce fléau meurtrier. Les annales islandaises, où tout ce qui est arrivé depuis que le pays est habité, est exactement rapporté, n'en font aucune mention. On sait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion, qu'un petit nombre d'habitans qui s'étaient sauvés dans les rochers. Tout le reste de cette nation périt sans secours et dans la plus affreuse misère. Cette même tradition apprend que tout le plat pays, où la peste exerçait le plus ses fureurs, était couvert d'un brouillard très-épais. Le Danemarck ayant été aussi dépeuplé dans le même temps, ne put y envoyer des colonies.

Cependant les habitans échappés à la destruction générale repeuplèrent l'île peu à peu. Mais leurs malheureuses générations ont encore été détruites en partie par des fléaux non moins cruels que la peste.

En 1627, des corsaires algériens firent une irruption dans cette île, y commirent d'horribles cruautés, et enlevèrent deux cent quarante-deux hommes.

En 1687, un corsaire turc prit aussi terre en Islande, et ne l'abandonna qu'après y avoir volé des marchandises et une douzaine d'hommes.

Les années 1697, 1698 et 1699, furent encore plus funestes à la nation islandaise : il périt beaucoup de monde par la faim, et l'on prétend qu'il mourut de cette manière plus de cent vingt personnes dans une seule paroisse.

En 1707, la petite vérole, jointe à une autre maladie épidémique et pestilentielle, emporta plus de vingt mille habitans ; et peu de temps après la petite vérole seule fit périr encore beaucoup de personnes.

Aujourd'hui on fait monter le nombre des Islandais à quatre-vingt mille ; ce qui est bien peu considérable, si l'on fait attention que leur île a deux cents lieues de long sur cent de large.

« J'ai souvent été témoin, dit M. Horrebows, que les Islandais ne sont ni poltrons, ni timides, ainsi que les en accuse M. Anderson. On en a vus dans les troupes du roi de Danemarck servir avec distinction, et parvenir au grade de capitaines. S'il ne se trouve que peu d'Islandais dans les armées danoises, c'est que ce pays étant peu peuplé, ses habitans voyagent rarement au-dehors ; c'est en outre qu'étant pour son bonheur fort éloigné du royaume, aucun enrôleur n'est tenté d'entreprendre un voyage long et pénible pour y aller faire des recrues ».

Les annales islandaises prouvent encore qu'ils n'ont pas plus de timidité et de lâcheté que les autres peuples de l'Europe. Ils ont eu entre eux des guerres civiles dans lesquelles on a vu, comme dans

toutes les guerres de cette espèce, autant d'exemples de valeur que de férocité.

A l'égard du service maritime, il est aisé de présumer qu'ils y sont aussi propres qu'à celui de terre, étant continuellement sur la mer et très-familiarisés avec cet élément.

Quant aux sciences, nombre d'Islandais s'y sont appliqués avec succès. Cette île a produit un Snorron Sturleson, un Sœmondre, un Thormodus Thorlacius, un Arnas Magnacus, Arngrimus Jonas, et plusieurs écrivains assez célèbres. On voit encore actuellement dans l'université de Copenhague des étudians islandais qui ne le cèdent point aux autres : à parler même en général, ils les surpassent ordinairement, et dans le nombre de ces étudians il s'en trouve peu de médiocres.

On apprend encore par leurs annales, et quelques auteurs islandais le confirment, que plusieurs de ces insulaires voyageaient beaucoup anciennement, dans le dessein de s'instruire. Un écrivain de cette nation a publié, il y a quelques années, une dissertation latine sur les voyages des anciens peuples septentrionaux, et il s'étend particulièrement sur ceux de ses compatriotes. Il s'attache surtout à démontrer que ses derniers ne méritent pas les reproches de barbarie et de grossièreté qu'on leur fait gratuitement sans les connaître. De tous les temps, dit cet écrivain, les Islandais ont aimé à voyager ; ceux qui n'étaient pas sortis de l'île étaient méprisés de leurs

concitoyens, tandis qu'au contraire ceux qui revenaient après de longs voyages, étaient fêtés, chéris et en grande vénération. L'auteur tire les preuves de ce qu'il avance de plusieurs maximes islandaises, recueillies dans les plus anciens écrivains de la nation. On voit en effet par-là combien les Islandais étaient persuadés que les voyages servent beaucoup à l'instruction de la jeunesse, et à perfectionner son éducation.

Un défaut cependant que M. Horrebows dit avoir remarqué dans ces insulaires, c'est qu'ils sont sujets à ce qu'on appelle *la maladie du pays*, quoiqu'il soit assez apparent qu'ils sont beaucoup mieux et plus agréablement ailleurs que chez eux ; mais on ne doit pas en être surpris : cette faiblesse leur est commune avec toutes les nations. Si elle se trouve principalement chez celles du nord qui paraîtraient devoir y être le moins sujettes, puisqu'ils ne peuvent guère que gagner à changer de climat, c'est que leur pays étant moins fréquenté par les étrangers, et qu'eux-mêmes voyageant peu ; l'habitude de ne voir que des compatriotes, jointe au peu de connaissance qu'on y a des autres peuples, attache chaque habitant à sa patrie ; ce qui lui inspire naturellement des regrets dès qu'il l'a quittée, et des désirs de la revoir, qui lui causent une langueur mortelle s'il n'y retourne promptement; d'où l'on peut conclure que moins un pays sera fréquenté, moins ses habitans communiqueront avec d'autres peuples, et

plus ils seront passionnés pour leur sol et leur climat, et sujets à la maladie du pays.

A l'égard des dispositions des Islandais pour les arts, on ne peut leur contester qu'ils n'en aient de très-grandes; on en voit la preuve en Islande, où il se trouve plusieurs bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût et leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfévrerie, en cuivre, en menuiserie, et tout ce qui est du ressort du maréchal et du forgeron, du constructeur de barques, et des autres métiers de première nécessité. Or, rien ne marque plus d'adresse que de savoir faire tout ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir ni les meilleurs matériaux, ni les instrumens propres à toutes les professions.

On remarque aussi à l'avantage des Islandais, qu'il en est très-peu qui ne sachent lire et écrire. C'est une étude pour laquelle toute la nation montre le même empressement. Je mets en fait, dit l'écrivain danois, qu'on trouve en Islande, parmi le peuple, plus de gens qui écrivent bien, que partout ailleurs.

Les autres occupations de nos insulaires sont de prendre soin de leurs bestiaux, et de tirer parti de tout ce qui en est le produit. Les peaux de ces animaux sont tannées assez grossièrement, parce qu'ils n'ont pas les ustensiles nécessaires à la profession de tanneur; mais par leur méthode, ils gagnent en célérité ce qu'ils perdent du côté du fini. Avec un

couteau bien affilé, ils raclent le poil sur leurs genoux d'une manière si prompte qu'on en est étonné. Ils étendent ensuite ces peaux et les font sécher au vent; après cette première opération, on les laisse tremper dans l'eau salée ou dans du petit-lait, et on les foule plusieurs jours de suite avec les pieds. Ils savent aussi noircir les cuirs de bœuf, et en faire des selles et des harnois qui durent plus que ceux des autres pays, quoiqu'ils soient apprêtés avec beaucoup moins d'art et de propreté.

Mais l'occupation la plus générale, celle de toute la nation pendant l'hiver, c'est de préparer la laine de leurs moutons. Ils la filent, la tordent, et en font des étoffes sur des métiers aussi peu commodes que grossièrement fabriqués. Ces métiers ne sont point horizontaux comme les nôtres, mais perpendiculaires; de façon que la posture gênante à laquelle sont assujettis les ouvriers, jointe au défaut d'outils convenables, leur permet à peine de faire par jour une demi-aune de France de ce gros drap, qu'on appelle *wadmel.* C'est ce qui a engagé le roi de Danemarck à faire passer dans cette île, plusieurs tisserands habiles, avec des métiers ordinaires; et on espère de grands succès pour le perfectionnement des fabriques.

Le pays n'ayant point de moulin à foulon, on conçoit bien quelle peine les habitans ont à fouler leurs étoffes de laine, et les autres objets de fabrique qui ont besoin de cette opération, tels que les

gants, les bas et les camisoles. Ils y emploient plus de travail que d'art, et voici en quoi il consiste : après avoir fait tremper dans de l'urine pendant plusieurs jours, leur wadmel ou autre étoffe, ils la mettent dans un tonneau dont les deux fonds sont ôtés, et qui est sur le côté; deux hommes assis vis-à-vis l'un de l'autre, devant chaque fond du tonneau, y poussent les pieds de toute leur force, pour fouler l'étoffe qu'on arrose de temps à autre, toujours avec de l'urine. Si les pièces sont petites, ils les foulent sur une table, en les pressant avec la poitrine; mais l'une et l'autre de ces méthodes sont également pénibles et très-longues. Pour les gants, ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains, les trempent de temps en temps dans l'eau, et les foulent en ramant; ainsi la peine de ramer fait toute la difficulté.

Dans les endroits où il y a des bains chauds, ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est bien plus tôt préparée et s'amollit mieux que par l'urine. Pour fouler les bas et les gants, ils ont aussi l'usage de s'asseoir dessus, et de les fouler en se remuant alternativement d'un côté et de l'autre. Il arrive de là qu'ils contractent si bien l'habitude de ce mouvement, qu'ils le conservent perpétuellement dès qu'ils sont assis, alors même qu'ils n'ont rien à fouler. Le tisserand que le roi de Danemarck a fait passer en Islande, y ayant fait transporter un moulin à foulon, il y a lieu de croire que les habitans abandonneront leur ancienne méthode.

On ne se sert point de savon pour blanchir le linge, parce qu'il est très-rare et fort cher; il n'y a guère que ceux qui ont été en Danemarck qui connaissent la propriété de cette composition, et en fassent venir pour leur usage particulier. Tout le peuple ne se sert que d'urine, et quelquefois de lessive faite avec de la cendre; cependant le linge blanchi de cette manière ne l'est pas si mal qu'on pourrait le croire.

On connaît en Islande l'usage de tirer le vert-de-gris du cuivre qu'on arrose d'urine : cette drogue entre pour beaucoup dans les teintures des laines dont on veut faire des étoffes rayées et de différentes couleurs.

Les Islandais n'ayant pas la moindre connaissance de l'horlogerie, ni d'aucune façon artificielle de mesurer le temps, ils se règlent uniquement sur le soleil ou sur les marées, et sur les étoiles, quand cet astre n'est point visible. Ils n'ont point l'usage de compter les heures comme nous, par une, deux, trois, quatre, etc.; ils ont même assez de peine à comprendre cette méthode; mais ils divisent les vingt-quatre heures en certains espaces qui ont des noms particuliers. Ils connaissent midi et minuit, puis ils ils subdivisent le temps écoulé avant le premier de de ces points en intervalles d'une durée égale, à qui ils donnent en leur langue des noms qui reviennent à peu près à mi-jour, jour plein.... jour de midi; et après-midi, c'est mi-soir.... soir-nuit, minuit.

Le principal commerce des Islandais consiste en bestiaux qu'ils conduisent dans les ports. Là, il les tuent et les livrent à la Compagnie danoise, après en avoir ôté la tête et les entrailles; les Danois salent ces viandes et les emportent dans des tonneaux. Il y a un tarif qui règle le prix du bétail ainsi que celui du poisson sec, qui est une autre branche de commerce la plus considérable après la vente des bestiaux.

Les autres marchandises qu'on exporte d'Islande sont du beurre, de l'huile de poisson, des marchandises de laine, telles que du wadmel, des camisoles grossières et médiocres, des gants et des bas de la laine brute des peaux de moutons, d'agneaux et de renards de différentes couleurs, de l'édredon, et diverses plumes. On tirait aussi autrefois du soufre de cette île; mais on a déjà dit que ce commerce a cessé.

Les marchandises qu'on apporte en retour aux Islandais sont du bois de charpente et de menuiserie, du fer ouvré et non ouvré, beaucoup de hameçons et de fers à cheval, du vin, de l'eau-de-vie, du blé, du tabac, du pain, de la farine, du sel, de la grosse toile et quelques soieries. Au reste, on leur apporte tout ce qu'ils demandent. Ce commerce étànt affermé à une Compagnie, on pense bien que ses priviléges en excluent toute autre nation. Les marchandises qu'elle tire d'Islande sont exemptes de tous droits d'entrée dans les ports du royaume de Danemarck et des provinces conquises.

Tout ce que les Islandais reçoivent, ils le payent

avec leurs denrées, et le reste en argent comptant, dont cependant on fait peu d'usage. Celui qui a cours en Islande est argent de banque, et il consiste en couronnes de Danemarck. Toutes les acquisitions, les ventes, etc. se font en une certaine quantité de poissons secs. Les livres de compte se tiennent sur ce pied. Un bon poisson de deux livres vaut deux schellings de Lubeck. Ainsi, quarante-huit poissons de cette sorte font un écu d'empire, argent de banque. Une couronne de Danemarck vaut, suivant la taxe du pays, trente poissons; une demi-couronne, quinze; un demi-écu d'empire, vingt-quatre poissons; et enfin un quart d'écu, douze poissons. Les douze poissons sont la moindre monnaie reçue en Islande. Les comptes se règlent sur le nombre des poissons. Comme en Danemarck, on y calcule par marc et par schelling, jusqu'à la concurrence de l'écu de banque. En Islande, ce qui vaut moins de douze poissons, ne peut se payer en argent. En pareil cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac dont une aune se compte pour un poisson. De cette sorte, on peut regarder les poissons et le tabac comme la véritable monnaie d'Islande.

Le calcul des poids ne s'y fait pas comme en Danemarck, où on les réduit en lispfuns. Le plus grand poids des Islandais s'appelle *vetten :* c'est le poids ordinaire de quarante poissons qui valent quatre-vingts livres ou cinq lispfuns. Le poids qui suit immédiatement le vetten est appelé *fuhrung* ou *fo-*

ringen ; il est de dix livres. Ils ont aussi des poids d'une livre, dont deux font un poisson. Cependant, quoique tous ces poids soient conformes à ceux de Danemarck, ils ne calculent pas par lispfun, mais par foringen et vetten ; en sorte qu'un foringen est composé de dix livres, et que huit foringens font un vetten qui vaut cinq lispfuns.

Arngrimus Jonas, auteur Islandais, est le seul qui ait jeté sur la découverte de l'Islande quelques lumières qu'il dit avoir puisées dans les annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain Maddocus, allant aux îles de Faro, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Snelande*, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut là le premier navigateur du continent qui prit terre en Islande ; mais il ne s'y arrêta pas. Gardarus, Suédois, entendit parler de cette découverte : il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, et lui donna le nom de *Gardars-Holms*, c'est-à-dire, *île de Garardus.*

Un troisième, nommé Flocco, pirate renommé de Norwège, voulut aussi reconnaître cette île dont il avait entendu parler. On lui attribue une invention très-heureuse qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole et de compas qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les îles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux en partant de l'île de Hetland,

l'une des Orcades, et en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait cru, puisque le corbeau reprit la route de Hetland. Il avança toujours, et lâcha un second corbeau qui revint dans le vaisseau après avoir beaucoup tourné de côté et d'autre sans voir de terre. Un troisième corbeau, lâché encore plus en avant en mer, découvrit l'Islande et s'y envola. Flocco remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux et de ses voiles, et arriva heureusement à la partie orientale de Gardars-Holm, où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant assiégé des glaces qui venaient de Groënland, il donna le nom d'*Islande* à cette île, et elle l'a toujours conservé. Flocco passa un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norwège où il fut appelé *Rasnafloke*, c'est-à-dire, *Flocco-le-Corbeau*, en mémoire des corbeaux dont il s'était servi pour faire sa découverte.

Les annales islandaises ne marquent point si ces trois navigateurs trouvèrent des habitans en Islande. Elles citent, comme la source des peuples de cette île, un certain Ingulfe, baron de Norwège, qui se retira dans cette île avec son beau-frère Hior-Leifus, pour avoir tué deux grands seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norwège arrachassent les portes de leurs maisons et les emportassent avec eux, Ingulfe, qui n'avait pas

oublié les siennes, les jeta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseraient. Cependant il prit terre à un autre endroit, et ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les annales assurent qu'il trouva cette île inculte et déserte lorsqu'il y arriva, et qu'il reconnut néanmoins que des mariniers anglais ou irlandais avaient autrefois pris terre dans cette île, par quelques cloches, par certaines croix et quelques ouvrages faits à la mode d'Irlande et d'Angleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit que l'Islande ne fût point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'était point. Les mêmes annales rapportent que les anciens Islandais appelaient ces Irlandais *Papas*, et la partie occidentale de leur île *Papey*, parce que les étrangers avaient coutume d'y aborder comme à la plus proche et à la plus commode. Or les anciens Islandais, parmi lesquels vraisemblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande, doivent être regardés comme les habitans primitifs de l'île; mais leur origine se perd dans la nuit des temps, et leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Il paraît encore, par leurs annales, que dans ces

temps reculés ils adoraient entre autres dieux *Thor* et *Odin*. Thor était comme Jupiter, et Odin comme le Mercure des anciens Grecs et Latins. C'est de là que le jeudi porte encore parmi les Islandais modernes le nom de *torsdag*, et le mercredi celui d'*odensdag* : ce qui répond au *dies jovis* et *dies mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et on y plaçait un vase d'airain pour recevoir le sang des victimes qui servait à arroser les assistans. A côté de ce vase était un agneau d'argent du poids de vingt onces, qu'on frottait de ce même sang et qu'on empoignait quand on voulait faire un serment solennel. Ces idolâtres sacrifiaient des hommes à leurs idoles. Ils les écrasaient sur un grand rocher ou les jetaient dans des puits profonds creusés exprès à l'entrée des temples. Le rocher était au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher retint plusieurs siècles après la couleur du sang humain qui y avait été répandu.

On représente ces anciens Islandais comme des hommes spirituels et curieux qui conservaient avec soin la mémoire, non-seulement de tout ce qui se passait dans leur patrie, mais même de tous les événemens remarquables qui arrivaient dans les royaumes de l'Europe. Aussi leur compatriote Arngrimus Jonas leur applique-t-il ce qu'Hérodote et Platon ont dit des Égyptiens, *ad totius Europæ res*

historica Lyncei. En effet, Saxon le grammairien, dans la préface de son *Histoire danoise*, avoue qu'il s'est servi très utilement des annales islandaises. La Pereyre dit que le docteur Wormius, qui en avait une copie, lui en avait expliqué différens endroits, et qu'il y avait remarqué plusieurs traits d'histoire relatifs à la Norwège, au Danemarck, à l'Angleterre et aux îles Orcades; et entre autres le récit de l'irruption des Normands en France, lequel était sans date. Il parle aussi de la descente d'Ingulfe. Or cette première irruption des Saxons étant de l'an 845, sous Charles-le-Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande était habitée depuis long-temps, puisqu'elle avait déjà des historiens et des poètes; car une partie de ces annales est écrite en vers; et les Islandais ont toujours joui parmi leurs voisins d'une grande réputation pour leurs poésies.

Les Islandais ont une mythologie très-ancienne, dont la collection se nomme *Edda.* Voici l'idée qu'en donne la Pereyre dans sa lettre déjà citée. « Les auteurs de l'Edda, dit-il, posent pour principe éternel un géant qu'ils appellent *Junner.* Il sortit du chaos, selon eux, de petits hommes qui se jetèrent sur le géant et le mirent en pièces. De son crâne ils firent le ciel; de son œil droit, le soleil; de son œil gauche, la lune; avec ses épaules, les montagnes; avec ses os, les rochers; avec sa vessie, la mer; les rivières avec son urine, et ainsi de toutes les autres parties de son corps; de sorte que ces

poètes appellent le ciel *le crâne de Junner;* le soleil, *son œil droit;* la lune, *son œil gauche.* Les rochers, les montagnes, la mer, les rivières n'ont de même point d'autre nom que ceux d'*os*, d'*épaules*, de *vessie* et d'*urine de Junner* ».

Quoi qu'il en soit de ce récit de la Pereyre ou des explications de Wormius, personne n'a répandu plus de lumière sur la mythologie islandaise, et en particulier sur l'Edda, que M. Mallet, auteur de la meilleure histoire de Danemarck que nous ayons. A la suite de son introduction à cette histoire, on trouve la traduction de l'Edda ou de la Mythologie celtique, et nous y renvoyons les lecteurs curieux de connaître cet ouvrage.

Le même nous apprend qu'il y a eu deux Edda : la première et la plus ancienne rédigée par Sœmund Sigfussen, surnommé *le Savant*, et né en Islande environ l'an 1057; l'autre, recueilli environ 126 ans après, par Snorro Sturleson, célèbre Islandais, né l'an 1179, d'une des plus illustres familles de l'île.

On sait que les prêtres des Celtes, nation dont les Islandais faisaient partie, avaient, comme les anciens prêtres d'Égypte, ou comme les brames modernes de l'Inde, deux espèces de doctrines, l'une qu'ils se réservaient comme un secret inviolable, et qui a péri avec eux; l'autre, qui n'était qu'un mélange informe de fables et de dogmes politiques transmis de génération en génération par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois et les

Bretons, lorsque la forme de leur gouvernement changea; mais probablement les Islandais les conservèrent avec soin jusqu'au milieu de l'onzième siècle, époque de la première collection faite par Sœmund, sous le nom d'*Edda*. Ce nom d'*Edda*, appliqué au corps de la mythologie islandaise, a donné la torture aux étymologistes; mais comme, selon M. Mallet, il vient d'un terme de l'ancien gothique, qui signifie *aïeule*; « il est, dit-il, dans le génie des anciens philosophes celtes d'avoir voulu désigner ainsi l'antiquité de leur doctrine ».

Il ne reste aujourd'hui de l'Edda que trois poëmes entiers, et l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du troisième siècle, Snorro Sturleson. Ces trois poëmes sont les plus anciens qui existent en langue gothique. L'un est intitulé *Vanlospa* ou *Prophétie de la Sybille*; le second, *Havamaal*, et il contient la morale d'Odin, qui passe pour en être l'auteur; le troisième a pour titre : *Chapitre Runique*. Il renferme le détail des prodiges que l'auteur se croyait ou voulait se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, et surtout des *Runes* ou caractères runiques dont le même Odin est cru l'inventeur.

Cet Odin, suivant les annales islandaises, était un prince asiatique dont les états étaient situés entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Vaincu et soumis par les armées romaines que Pompée commandait dans la Phrygie mineure, Odin prit la route du

nord, s'établit d'abord en Saxe, et passa successivement dans la Suède, la Scandinavie et l'Islande, avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

On place cette migration environ 70 ans avant Jésus-Christ, et à cette époque, la scène de ces régions septentrionales change tout à coup. Odin y apporte l'usage des lettres; il enseigne l'art de la poésie; il persuade à ces peuples qu'il a mille secrets divins, qu'il peut, par des paroles et de certains caractères, apaiser les querelles, chasser la tristesse et guérir toutes les maladies, enchaîner les vents; enfin exciter ou apaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, nation pauvre et sauvage, était accompagné d'une cour dont l'éclat les éblouissait. Il ne leur parut pas moins qu'un dieu. Le prince asiatique sut bien profiter de leur étonnement pour répandre une histoire merveilleuse accommodée à leurs idées, et qu'il fit composer par ses poètes. La crédulité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves, aisément trompés, déifient l'homme qu'ils avaient reçu pour maître. Ce souverain établit pour juges de la nation douze seigneurs de sa suite; bientôt on en fit autant de dieux; leurs femmes et leurs filles participèrent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces divinités humaines, on continua de les invoquer comme si elles présidaient encore aux emplois qu'elles avaient exercés pendant leur vie.

La langue et les caractères runiques apportés par

Odin en Scandinavie, sont la source de celle qui se parle encore à présent en Islande. Le docteur Wormius assurait à la Pereyre que l'islandais était le plus pur runique qui se fût conservé. Cet idiome est, suivant Busching, l'ancienne langue norwégienne qui a reçu quelque altération, mais cependant très-utile pour expliquer les langues des anciens peuples du nord. Les caractères de la langue islandaise ont retenu de même leur origine runique. Il y en a d'hiéroglyphiques qui signifient des mots entiers.

On ne peut révoquer en doute que l'Islande n'ait reçu les lumières de l'Évangile dès le neuvième siècle, puisqu'il existe des monumens qui l'attestent. Telles sont entre autres les lettres-patentes de Louis-le-Débonnaire, du 15 mai 834, où il est dit que Jésus-Christ a été annoncé en Islande et dans le Groënland. Ces lettres-patentes sont adressées à Ansgarius, Français, prélat très-célèbre que le monde arctique reconnaît pour son premier apôtre. L'empereur le fit archevêque de Hambourg, en érigeant pour lui ce district en archevêché, dont il étendit la juridiction dans tous les pays septentrionaux depuis l'Elbe jusqu'à la mer Glaciale, et dans les îles qu'elle renferme. Ces lettres-patentes furent confirmées par une bulle de Grégoire IV, de l'an 835. Quoique l'Évangile eût été annoncé en Islande, toute l'île ne l'embrassa pas d'abord. Arngrimus Jonas rapporte que le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'ère chrétienne.

Au milieu du seizième siècle, Frédéric, roi de Danemarck, ayant introduit le luthérianisme dans ses états, voulut l'établir aussi dans l'Islande qui lui appartenait, comme une dépendance de la Norwège unie dès-lors au Danemarck; mais la réformation ne put s'effectuer dans cette île, sans trouble et sans effusion de sang. Un évêque de haute qualité, fort attaché à la cour de Rome, et soutenu par un parti puissant, s'opposa vigoureusement, pendant plusieurs années, à l'établissement de la nouvelle religion; mais il paya la fermeté de sa tête, et sa mort fut suivie de l'anéantissement total de la religion catholique. Depuis cet événement, dont nous ne trouvons point l'époque, le luthérianisme est la seule religion que l'on professe en Islande; toutes les autres en sont bannies. Busching dit, dans sa Géographie, que les troubles occasionnés par l'établissement de la réforme, durèrent depuis 1539 jusqu'en 1551.

Deux évêchés partagent le domaine spirituel de l'Islande, Skalholt et Hola. Le premier comprend les trois quarts du pays, savoir les cantons de l'orient, du midi et de l'occident. Le quartier du nord seul forme le diocèse de Hola. Il y a, dans chaque évêché, une école latine pourvue d'un recteur et d'un régent, dans laquelle les étudians prennent tous les ans le degré de licencié. Ensuite, lorsqu'ils ont donné des preuves de leur capacité, ils sont nommés aux cures du pays, sans qu'ils soient obligés de subir aucun examen à l'université de Copenhague.

Cependant il se trouve toujours plusieurs Islandais qui passent dans cette capitale, pour y étudier la théologie et le droit civil; aussi ceux-là sont-ils assurés, à leur retour dans leur patrie, d'avoir la préférence sur les autres, et d'obtenir les meilleures cures. Ce sont eux qui remplissent encore les offices de baillis, de sous-baillis, et les autres charges de judicature.

On peut bien dire des évêques en Islande, ce qu'on disait de ceux de la primitive église, *crosses de bois, évêques d'or;* il y a sûrement peu de pays où ils se rapprochent autant des apôtres, dont ils sont les successeurs. Lorsque la réformation fut introduite dans cette île, une petite partie des biens du clergé catholique demeura unie aux siéges épiscopaux et aux cures, le reste fut confisqué au profit du roi qui en jouit encore.

Les évêques d'Islande ont eux-mêmes la régie de leurs biens temporels. Ils en tirent environ deux mille écus par an; mais sur cette somme chaque prélat paye dans son diocèse le recteur, le régent et le prédicateur de la cathédrale, qui est aussi son grand-vicaire. Il est en outre obligé de loger et d'entretenir en partie un certain nombre d'étudians. L'entretien de l'église et de tous les bâtimens qui dépendent de son siége, ou qui composent le palais épiscopal, sont encore à sa charge. Tout cela payé, M. Horrebows estime qu'il ne lui reste pas mille écus par an. La modicité de ce revenu a engagé le

roi de Danemarck à concéder aux évêques d'Islande le droit de percevoir la taxe annuelle que paye chaque habitant, qui consiste en dix poissons par tête; mais ils n'usent de ce droit que dans quelques paroisses, et même sur un petit nombre de têtes : ainsi c'est une faible augmentation de leurs revenus.

Les curés ou prédicateurs ne sont pas à proportion plus opulens que leurs évêques. Leurs revenus ne consistent qu'en fonds de terre, joints à la cure, en impositions sur chaque métairie, et dans les émolumens qu'ils reçoivent de la communauté pour l'exercice de leur ministère. L'étendue d'une paroisse et le nombre de ses habitans en font la valeur. Les meilleurs cures ne vont guère qu'à douze cents livres. Il y en a de très-pauvres, et dont les pasteurs ont si peu de revenu, qu'ils sont obligés de travailler pour faire subsister leurs femmes et leurs enfans. On les voit aller à la pêche avec leurs paroissiens, et suivre en cela, comme dit l'écrivain danois, l'exemple de Saint Paul, qui, pour vivre du travail de ses mains, n'en était pas moins un grand apôtre, justement respecté pendant sa vie et révéré après sa mort.

On peut juger, par ce détail des richesses du clergé, que les églises d'Islande sont peu somptueuses. Il n'y a même, à proprement parler, que les deux seules cathédrales qui méritent le nom d'églises; tous les autres bâtimens de ce genre ne sont que de petites chapelles bâties comme les mai-

sons des paysans. Un autel, une chaire, un confessional, un chœur, des fonds baptismaux et des bancs en font toute la décoration : quelques-unes cependant sont boisées en dedans, et entretenues suivant les facultés de la communauté; les ornemens de l'autel et ceux des prêtres répondent de même à l'opulence ou à la pauvreté des paroissiens.

Des deux cathédrales, celle de Hola est la plus considérable par sa grandeur, et par la manière dont elle est construite. Ce bâtiment et le palais épiscopal qui s'y trouve joint, passent en Islande pour la merveille du pays.

Cette église, dit M. Horrebows, est construite de bois de charpente portée sur de gros murs. Elle a environ quatre-vingts pieds de longueur, trente de largeur, et est élevée de quarante ou cinquante. Elle est bâtie sur une petite éminence, et elle a un petit clocher de bois. Autour du chœur subsiste encore un gros mur de belle pierre de taille, construit il y a plus de quatre cents ans, par un évêque qui avait dessein de faire bâtir toute la cathédrale de la même façon; mais sa mort interrompit l'entreprise, et l'on n'a pas songé depuis à la continuer.

Le palais de l'évêque consiste en différentes maisons bâties à la manière d'Islande, à la réserve de celle qui forme la résidence habituelle du prélat. Celle-ci est de bois de chêne, avec un mur de pierre et un toit de bois sans revêtissement de terre, non plus qu'aux murs extérieurs. Les principales pièces

de cette construction ont été travaillées à Copenhague, puis rassemblées et posées en 1576, par les soins de l'évêque Gudbrander : c'est ce qu'indique une inscription gravée sur le lambris de la salle. Depuis deux cents ans; cet édifice s'est très-bien conservé, à l'exception de quelques parties des fondemens qui auraient besoin d'être renouvelées.

L'auteur danois reproche assez vivement à M. Anderson d'avoir injustement calomnié les pasteurs islandais, en disant qu'ils sont généralement d'une ignorance crasse, et qu'ils font de si mauvaises études, qu'à peine ils savent lire le latin. Quant aux mœurs, M. Anderson écrit que les ecclésiastiques d'Islande sont fort libertins, qu'ils s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie, que même on a vu quelquefois le pasteur et les ouailles tellement hors d'état de remplir les devoirs communs de la religion, qu'on était obligé de remettre le service à un autre jour.

L'auteur danois réfute expressément ces accusations par son propre témoignage. Il assure que l'ignorance n'est rien moins qu'un vice commun à tout le clergé; qu'il peut y avoir, à la vérité, comme il s'en trouve partout, quelques ecclésiastiques peu instruits, mais qu'il a vu plus communément parmi eux des prédicateurs dignes du nom de savans et d'habiles littérateurs. Ils n'étaient pas même, dit-il, seulement bons théologiens, et versés dans la connaissance des livres ascétiques; ils possédaient encore fort bien les poètes et les auteurs grecs et la-

tins. D'ailleurs, comme il l'observe, la plupart des prêtres islandais font leurs études à Copenhague, et y subissent des examens sur la théologie avant de pouvoir posséder des bénéfices en Islande : il faut, par conséquent, en conclure que le clergé ne peut y être aussi ignorant que M. Anderson a voulu le persuader.

Il y a plus : on veille en Islande avec tant d'attention sur les prédicateurs, sur les ministres de l'Évangile, et sur tout l'état ecclésiastique, que le vice le plus léger ne peut manquer d'y être aperçu, et que les fautes y sont punies très-sévèrement. Qu'un prédicateur entreprenne seulement un petit voyage un jour de dimanche ou de fête, il est aussitôt cité au consistoire, et il n'en sort qu'après avoir été amendé, ou du moins après avoir essuyé une réprimande sévère. On peut juger de la justice que l'on ferait des ecclésiastiques qui meneraient une vie scandaleuse.

Les mariages des Islandais se font communément sans beaucoup de cérémonies; et, comme partout ailleurs, l'intérêt y a toujours plus de part que l'inclination. Il n'est pas rare non plus qu'il se fasse des mariages forcés et arrangés par les parens, sans la participation des époux; mais dans tous ces cas, la célébration est toujours la même. L'usage est que le ministre de la paroisse du jeune homme fasse les propositions du mariage aux père et mère de la fille ou à ceux qui les représentent. Lorsqu'on est

d'accord, les plus proches parens de part et d'autre conduisent les futurs à l'église, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Elle se donne ordinairement le dimanche devant l'autel, après que le service divin est commencé, et avant que le prêtre monte en chaire. L'office fini, les nouveaux mariés se rendent avec les conviés dans leur maison, où l'on boit et l'on mange, où l'on se divertit, suivant leur état et leurs facultés. Quelquefois en revenant de l'église on donne un verre d'eau-de-vie à chaque assistant; mais jamais il n'y a ni musique ni danse. Après le premier repas, qui est toujours assez frugal, chacun se retire chez soi. Tout ce détail, tiré de M. Horrebows, prouve contre M. Anderson, que les Islandais ne ne portent pas le goût de l'ivrognerie jusque dans l'église, où cet écrivain « fait boire de l'eau-de-vie à l'instant même de la cérémonie du mariage, au prêtre, aux futurs et aux assistans, aussi long-temps qu'ils peuvent tenir la bouteille et se soutenir sur leurs jambes ».

Cet historien, suivant M. Horrebows, n'est pas mieux instruit sur l'éducation des enfans : tout ce qu'il en dit est faux et inventé à plaisir. On élève les enfans en Islande comme ailleurs; on a pour eux les mêmes soins, les mêmes attentions, et la source en est, ainsi que partout, dans la tendresse des parens et surtout des mères. La seule chose qu'on trouvera peut-être singulière, c'est qu'on met d'ordinaire les enfans en culotte et en veste à neuf ou dix semaines.

Cependant l'auteur danois assure qu'il n'a vu parmi les Islandais aucun homme qui eût quelque défaut corporel, ou qui fût contrefait.

Les soins nécessaires pour former le cœur et l'esprit des enfans suivent ceux qu'on a pris pour le corps : les facultés et la condition des parens règlent le genre d'éducation qu'ils reçoivent, mais on commence d'abord par leur apprendre à lire et les élémens de leur religion. Le catéchisme du célèbre Pontoppidam, évêque de Berghen en Norwège, a été traduit en langue islandaise; il est enseigné aux enfans, non-seulement dans la maison paternelle, mais encore dans les églises et par les ministres eux-mêmes. Il y a à Hola une imprimerie qui est particulièrement occupée à imprimer des livres de dévotion. On imprime aussi quelquefois des livres de droit et les ordonnances du roi de Danemarck; le tout en langue islandaise.

Les divertissemens des Islandais sont aussi simples que la vie qu'ils mènent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont pendant l'hiver, pendant les temps orageux, et les dimanches et les fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrières de leurs ancêtres, et à jouer aux échecs. Ils ont une grande quantité de ces chansons, et ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connaissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instrumens. La danse étant égale-

ment ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage, ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils diffèrent particulièrement de tous les habitans des pays septentrionaux, et peut-être de tous les peuples du monde.

Les Islandais ont un goût marqué pour le jeu d'échecs, et il paraît que de tout temps ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, et il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très-bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable paysan qui n'ait chez lui son jeu d'échecs fait de sa main, et d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des évêques, parce qu'ils pensent que les ecclésiastiques doivent être près de la personne des rois; leurs rocs, aujourd'hui les tours, sont de petits capitaines représentés l'épée au côté, les joues enflées, et sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échecs n'est pas ancien et commun seulement chez les Islandais, mais encore dans toutes les contrées du nord. La Chronique de Norwège rapporte que le géant Drofont, qui avait élevé Hérald-le-Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présens d'un grand prix, un très-beau jeu d'échecs. Cet Hérald régnait vers l'an 870.

Malgré la vie frugale que mènent les Islandais, ils parviennent rarement à une grande vieillesse.

Dès qu'ils ont passé cinquante ans, ils sont communément attaqués de phtisie ou d'autres maladies de poitrine qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. « Il n'est pas douteux, dit M. Horrebows, que cette prompte destruction ne provienne des travaux excessifs qu'ils supportent en mer, et de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ces insulaires revenant de la pêche, où souvent ils sont entièrement trempés d'eau, n'ont pas la précaution de changer d'habits ».

Ils donnent à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets le nom général de *lond-farfock*, fièvre de pays. Il règne en Islande une autre maladie, appelée *lèpre*, qui est presque toujours héréditaire, sans qu'elle soit pourtant contagieuse. Le scorbut, les coliques de toute espèce, les maladies hypocondriaques sont encore très-communes dans l'île; et comme il n'y a ni médecins ni chirurgiens, les Islandais sont très-souvent victimes de la première maladie qui les attaque. Rien surtout n'est plus digne de compassion que de voir quelqu'un qui a eu une jambe ou un bras cassé, ou d'autres fractures de cette espèce. Abandonné à la nature, faute de chirurgien et de secours, il demeure estropié toute sa vie, ou meurt misérablement après avoir langui dans les souffrances.

C'est à tort que quelques voyageurs ont attribué aux femmes islandaises l'heureux avantage d'accoucher facilement, de s'aller baigner même, et de se

remettre à l'ouvrage aussitôt après leur délivrance. « Il s'en faut beaucoup qu'elles soient douées de tant de force, dit l'écrivain danois ; les couches sont la maladie la plus funeste aux Islandaises. Il en meurt beaucoup en cet état, parce qu'elles n'ont ni sage-femmes ni hommes expérimentés dans l'art des accouchemens ».

Le chef de l'administration est ordinairement un seigneur du premier rang, qui a le titre de gouverneur-général, et qui fait sa résidence à la cour. Après le gouverneur est le grand-bailli ; il est obligé de demeurer en Islande, à Bessested, maison appartenant au roi, et où est le siége du conseil souverain, dont le grand-bailli est comme le premier président, tant pour le civil que pour le criminel.

Le grand-bailli n'est pas le seul officier considérable d'Islande ; le roi y entretient encore un receveur-général, appelé *sénéchal*, et deux juges principaux, appelés *lowmen*. L'emploi du sénéchal est de percevoir tous les droits et les revenus royaux, et d'en rendre compte à la chambre des finances de Copenhague.

Les revenus consistent en une sorte de capitation, appelée *giefiold*, que chaque habitant doit dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans, et qui est de dix poissons par tête ; dans la location de certains bâtimens publics ; dans les droits qui se payent sur les ports, et dans ceux que la Compagnie danoise doit chaque année pour le commerce exclusif d'Islande.

La capitation se perçoit dans toute l'île par le moyen des *syslowmen* ou sous-baillis, auxquels le sénéchal passe un bail particulier de cette taxe, chacun pour le district qui est de sa juridiction; ces juges y trouvent en même temps les appointemens de leurs charges.

Quoique le grand-bailli ait la juridiction générale de l'île, elle est encore partagée entre les deux *lowmen*, ou juges principaux, dont l'un a le département des cantons de l'orient et du sud; l'autre, celui du nord et de l'occident.

Outre les districts généraux des lowmen, il y en a dix-huit particuliers, appelés *syssel*, nom qu'on peut rendre par le mot de *bailliage*. Ces syssel ont chacun un *syslowmen* ou sous-baillif, qui, dans chaque ressort, juge les causes en première instance: ce sont eux qui, comme on l'a observé, font les fonctions de fermiers et de receveurs particuliers des revenus qui appartiennent au roi de Danemarck. Quelques syssels, tels que ceux de Mule et de Skaftefiel, plus étendus que les autres, ont deux syslowmen; ainsi, en y comprenant celui qui réside aux îles de Westman, qui touchent à l'Islande, et qui en dépendent, on compte vingt-un de ces juges.

Il y a différentes lois par lesquelles tous les cas litigieux se décident. La première est un ancien code de droit islandais, auquel on a recours dans ceux où il s'agit de successions, de biens-fonds, et en général dans toutes les contestations qui s'élèvent au sujet

du *tien* et du *mien*. Les causes qui regardent les terres seigneuriales et les affaires ecclésiastiques, se décident par les lois de Norwège et par différens édits particuliers des rois de Danemarck.

A l'égard des formalités prescrites dans les procès criminels, on se conforme encore aux lois de Norwège. Il y a de plus, différentes coutumes et quelques édits particuliers, qui, avec ceux qu'on vient de citer, forment le corps de la jurisprudence. Frédéric, roi de Danemarck, avait chargé plusieurs jurisconsultes de composer un nouveau corps de droit pour l'Islande; il a été exécuté sous le feu roi Frédéric v; mais on ignore s'il est actuellement établi en Islande.

Toutes les causes sont portées d'abord par-devant le syslowmen et à l'audience du district où elle ressortit; car chacun de ces juges a des audiences déterminées, auxquelles appartiennent les causes de certains districts, à l'exclusion de toutes autres. Du tribunal du syslowmen, on peut appeler au lowmen, qui tient des espèces d'assises ou de plaids, tous les ans, en un certain lieu. Sa séance commence le 8 juillet, et continue aussi long-temps qu'il se présente des affaires à juger. Chaque lowmen a huit assesseurs, qui prononcent les jugemens avec lui; cependant ils ne sont pas encore définitifs : on peut en faire appel à la grande juridiction, qui se tient dans le même temps et au même endroit, et dont le grand-bailli est le président. Ce magistrat est assisté par le lowmen,

qui n'a pas rendu le jugement sur lequel on plaide par plusieurs syslowmens, et en cas de besoin, par les assesseurs de la juridiction du lowmen. Il y a donc toujours douze juges, sans compter le grand-bailli qui préside; et, en son absence, il est remplacé par le sénéchal. Cette cour de justice a du rapport avec le conseil souverain de Norwège, quant aux formalités, et en ce qu'un juge peut y être cité directement pour déni de justice, ou pour d'autres cas qui concernent ses fonctions. De ce tribunal supérieur d'Islande, on appelle à la cour suprême de Copenhague, lorsque l'affaire est importante et d'une nature prescrite par les lois.

Les affaires ecclésiastiques se jugent en première instance, par la juridiction du chapitre de chaque cathédrale, qui est composé d'un prévôt et de deux assesseurs. Elles passent de ce tribunal à celui d'une chambre consistoriale, tenue par l'évêque, le prévôt, les prébendaires et autres ecclésiastiques, et encore présidée par le grand-bailli, ou par un autre magistrat que nomme le gouverneur-général de l'île. Cette chambre de justice ressortit directement à la cour souveraine de Copenhague. Dans ces assemblées ecclésiastiques, on ne s'occupe pas seulement d'affaires contentieuses, on y examine aussi tout ce qui a rapport à la police du clergé. On y distribue des pensions aux anciens ministres, et aux veuves de ceux qui sont morts dans l'année.

Il n'y a en Islande aucun avocat reconnu et imma-

triculé. Les juges en constituent chaque fois qu'on en a besoin.

C'est une erreur de M. Anderson, d'avoir dit que les syslowmen ou sous-baillis étaient chargés des exécutions, tant au civil qu'au criminel. Il y a des particuliers qui ont des gages pour exercer cette profession, qui, à la vérité, n'est point infamante en Islande.

Il n'y a d'autres supplices pour les hommes, que d'avoir la tête tranchée avec une hache, ou d'être pendus. Les femmes qui ont mérité la mort sont noyées dans un sac.

APPENDICE

AU LIVRE TROISIÈME.

ILES DE JEAN MAYEN. NOUVELLE-ZEMBLE.

L'ILE de Jean Mayen, située sous le 71e degré de latitude, et à 40 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris, n'est considérable ni par son étendue ni par ses productions. Elle tire son nom du capitaine Jean Jacobs May, Hollandais, qui la découvrit en 1614; son étendue n'est que de huit à dix lieues du sud-ouest au nord-est; sa largeur varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quelques endroits, elle peut avoir deux ou trois lieues de largeur, et en d'autres, un quart de lieue. Elle se rétrécit à mesure que l'on avance du nord-est au sud-ouest.

Cette île est entièrement couverte de rochers plus ou moins élevés, mais absolument nus et stériles. Elle était autrefois très-fréquentée par les Européens qui allaient à la pêche des baleines dans ses parages. Mais aujourd'hui que ces animaux en ont abandonné les côtes, on n'y aborde que fort rare-

ment, et seulement pour se mettre à l'abri des gros temps, ou pour chercher du secours contre le scorbut.

La côte orientale de cette île, au rapport des navigateurs, est environnée de glaces pendant toute l'année jusque dans l'étendue de dix milles en mer. A la difficulté du passage le long de cette côte, se joint encore le danger auquel on est exposé par un vent terrible qui vient d'une montagne nommée *Beerenberg*, c'est-à-dire, montagne des ours.

Cette île, dit M. Anderson, paraît être un fragment du monde détaché du continent, ou produit soit par des feux souterrains, soit par quelque autre accident extraordinaire : elle est inhabitée et tout-à fait inhabitable. Dans la partie septentrionale est *le mont aux Ours*, ainsi appelé à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y aperçoit en tout temps ; il est si élevé, que sa cime se perd dans les nues; et selon le rapport de quelques navigateurs de Hambourg très-dignes de foi, on le découvre par un temps serein à la distance de trente-deux lieues; cette montagne est nue, et son sommet est perpétuellement couvert de glaces et de neiges : elle remplit tout l'espace qui est entre la côte orientale et celle d'occident, et c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur de l'île.

Il ne s'y trouve ni herbes, ni broussailles, ni aucune terre propre à produire des végétaux ; mais au pied de la montagne des Ours on voit une croûte

assez mince d'une matière de couleur de terre, qui n'est autre chose que la fiente des oiseaux de proie, dont il se tient là des quantités prodigieuses pour donner la chasse aux crabes de mer, très-fréquens dans les bas fonds qui environnent cette île. Cette fiente, par un heureux hasard, produit beaucoup de cochléaria, d'oseille, et d'autres herbes anti-scorbutiques, d'une grande ressource pour les marins qui passent devant cette île dans leur voyage au Groënland.

L'île de Jean Mayen n'offrant plus rien d'intéressant du côté de ses productions, nous allons terminer cet article par le récit d'un incendie singulier qu'on y a vu en 1732. Ce phénomène ne manquera pas de plaire aux physiciens, et pourra leur fournir en même-temps une belle occasion d'exercer leurs talens pour les conjectures. M. Anderson, dans son Histoire naturelle de l'Islande, le rapporte de la manière suivante.

Un capitaine de vaisseau de Hambourg, nommé *Jean-Jacques Laab*, allant en Groënland, et étant à l'ancre à cause du vent contraire, à trois lieues au sud de la montagne des Ours, vit le 17 mai des flammes d'une longueur prodigieuse qui s'élevaient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs et très-rapides; des détonnations souterraines et terribles accompagnaient cet incendie de terre. Laab, saisi de la plus grande frayeur, ne pouvait quitter l'endroit où il

était retenu par le vent contraire, et avait de vives inquiétudes sur les suites que pourrait avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Un brouillard fort épais et très-étendu, sembla mettre fin à ces accidens, et les flammes ne durèrent que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point ; elle ne jeta ni pierre ni matière combustible, mais il en sortit une fumée noire et épaisse qui continua jusqu'au 21 du même mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il était à peine à quinze lieues de cette île, que Laab fut effrayé de nouveau par une énorme quantité de cendres que le vent jetait derrière lui, et dont les voiles et le pont de son navire furent bientôt couverts et tout noircis. Il craignit d'abord que ces cendres n'eussent apporté avec elles quelques charbons ardens, ou des parcelles de minéraux enflammés, qui auraient pu mettre le feu à son vaisseau; mais ayant trouvé ces cendres froides à l'attouchement, et n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il se rassura et les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'occupa de ce travail pendant plus de cinq heures avant qu'on pût venir à bout de nettoyer parfaitement le navire, parce que tant qu'il fut sous le vent, il recevait de temps en temps de nouvelles bordées de ces cendres. M. Anderson, à qui l'on apporta de cette cendre, trouva qu'elle était d'un gris clair, et fort douce au tact; vue au microscope, elle lui parut composée de petits grains

de sable, ou plutôt de petits morceaux de pierre brisée.

Un autre capitaine de vaisseau, appelé *Alick Payens*, compatriote du précédent, passa quinze jours après dans cet endroit. Comme il avait entendu parler de l'aventure de Laab, il aborda à l'île de Jean Mayen, et il eut assez de courage pour visiter l'endroit où avait paru l'incendie. Il remarqua que la montagne n'avait aucune crevasse, qu'elle n'avait jeté que des cendres, et que tout le terrain en était couvert à deux lieues à l'entour, à la hauteur d'un pied.

Les voyageurs et les géographes ne sont point d'accord entre eux sur le véritable état de la Nouvelle-Zemble. Les uns la représentent comme une île séparée par le détroit de Weigatz, et toujours bordée de ce côté-là par des montagnes de glace d'une hauteur étonnante. Les autres donnent cette terre pour une péninsule, et assurent qu'elle tient par un isthme à la côte orientale de la Sibérie, fort près de l'embouchure du fleuve Oby.

Le baron de Strahlenberg, colonel suédois qui a passé douze années dans ces contrées, et qui s'est appliqué à les connaître, assure positivement que, sur les informations qu'il a faites au sujet de la Nouvelle-Zemble, il paraît certain qu'elle tient à la Sibérie du côté de l'est, en partie par des montagnes de glace, qui occupent tout l'intervalle qui la sépare de cette province russe, et en partie par un

isthme. Cet écrivain entre ensuite dans le détail de plusieurs témoignages qu'il a recueillis de différentes personnes qui ont habité la ville du Turochanski, située sur le Jénisée, et assez près de la mer; il s'en sert pour insinuer que la Nouvelle-Zemble tient à la Sibérie. Un vieillard l'a assuré que pendant son séjour à Mangazeia ou Turochanski, un domestique russe qui s'était sauvé de chez son maître, et qui voulait éviter d'être poursuivi, avait pénétré à la Nouvelle-Zemble en suivant du côté du nord l'isthme qui la joint au continent, et qu'après avoir fait le tour du golfe Tasowkoi du côté septentrional, il était revenu sur la glace par le détroit de Weigatz, près de l'embouchure de l'Oby; mais ce rapport est formellement contredit par la relation des découvertes faites par les Russes, qu'a publiée M. Muller. Le lieutenant Murawiew fut commandé en 1734 pour tenter le passage d'Archangel jusqu'à l'Oby; il n'avança le premier été que jusqu'à la rivière de Petschera, et passa l'hiver à Pusto Serskoi-Ostrog. L'été suivant il passa le détroit de Weigatz, ayant à sa gauche l'île de ce nom, et le continent à sa droite. Il ne visita pas l'autre passage entre l'île Weigatz et Nowa-Zembla. Le même navigateur remonta le long de cette pointe, jusqu'à la hauteur de 62 degrés 30 minutes. Les lieutenans Malygin et Skuratow continuèrent la navigation, doublèrent le cap Julmal, et entrèrent dans le golfe de l'Oby en 1738.

La même année, Owin et Koscheley, partis de l'Oby, doublèrent non-seulement le cap *Matsol*, situé à l'est du golfe de l'Oby, mais eurent encore le bonheur d'entrer dans le Jénisée sans obstacle. Ces navigations démontrent d'une manière incontestable que la Nouvelle-Zemble est une île. Ainsi tout ce qu'a rapporté M. de Strahlenberg est contraire à la vérité, quelque confiance qu'y aient pris quelques géographes européens. Tous les écrivains et les géographes s'accordent à la placer depuis le 69e degré de latitude, jusque près du 77e. Sa longueur est donc d'environ deux cents lieues sur soixante à soixante-dix de largeur.

Le nom de *Nouvelle-Zemble*, suivant Strahlenberg, signifie, en langue russe, *nouveau pays*. Le même écrivain remarque que cette île est celle de Tazata, que Pline place dans la mer septentrionale ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée anciennement du fleuve Taas, qui est passablement grand, et navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigatz. Les Russes donnent au golfe le nom de *Guba Tasowskaia*, c'est-à-dire, golfe du Taas. C'est vraisemblablement du nom de ce fleuve qu'on avait appelé l'île qui en est proche, *Tasata* ou île de Taas.

Il résulte des rapports de tous les navigateurs qui ont pris terre dans la Nouvelle-Zemble, que c'est

le plus misérable pays de l'univers; un pays rempli de montagnes et toujours couvert de neige, et que les seuls endroits qui en soient exempts sont des fondrières inaccessibles, où il croît une sorte de mousse qui porte de petites fleurs bleues et jaunes, à quoi se réduisent apparemment toutes les productions de l'île dans le genre végétal.

Le règne animal n'est guère plus riche : à l'exception des renards et des ours blancs qui sont très-féroces, il ne paraît pas que la Nouvelle-Zemble nourrisse d'autres quadrupèdes. A l'égard des oiseaux, on y retrouve une partie des mêmes espèces que dans le Spitzberg; mais ils n'y passent que huit ou neuf mois. Le reste de l'année, qui est le temps de l'hiver, où le soleil ne se montre que quelques instans, ou même ne paraît pas du tout, on n'y voit que des renards. Les ours même restent continuellement dans leurs tannières. On trouve la description de ces animaux et des exemples terribles de leur force et de leur voracité en différens endroits de cet ouvrage.

Les observations du capitaine Wood, Anglais, font voir que les productions minérales de la Nouvelle-Zemble sont encore plus rares que celles des deux autres règnes. On ne trouvait que de la glace, dit ce voyageur en creusant même à deux pieds en terre, et cette glace était aussi dure que du marbre. Il ajoute qu'en quelques endroits découverts par les ruisseaux qui se forment, pendant l'été, de la fonte

des neiges, on voit sur quelques montagnes du marbre noir à raies blanches et de l'ardoise.

Quelque faibles que soient les notions que nous avons pu rassembler sur la Nouvelle-Zemble et sur ses productions, il faut avouer que nous en avons encore moins à l'égard des habitans qu'elle peut renfermer. Il y a très-peu de voyageurs qui aient parlé des Zembliens; et le portrait qu'ils en ont fait est si éloigné de la vraisemblance, que leur existence paraît une chimère. Le plus grand nombre des écrivains et des voyageurs modernes prétend que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels; et c'est l'opinion la plus probable. Suivant les voyageurs hollandais et un manuscrit du *Dépôt de la Marine*, coté XX et XXIX, les hommes qu'on trouve dans cette terre sont des Samoyèdes, qui y passent à la fin de l'hiver, et qui s'y occupent pendant l'été seulement à la chasse et à la pêche; mais leurs cabanes et leurs instrumens y restent toute l'année, et c'est ce qui a fait croire, sans doute, que la Nouvelle-Zemble avait des habitans. Les Samoyèdes rapportèrent aux Hollandais, qu'il n'y avait point d'habitans dans la Nouvelle-Zemble que ceux de leur nation qui y passaient et qui y restaient pendant l'hiver, lorsqu'ils ne pouvaient pas revenir. Ils dirent aussi qu'il en périssait souvent par un vent de nord, qui éteignait en très-peu de temps toute chaleur naturelle, quelques précautions qu'on eût prises pour se garantir des effets du froid;

C'est vraisemblablement ce qui rend cette île inhabitable.

Un seigneur russe disgracié (selon le même manuscrit), ayant rapporté à la cour de Moscow, qu'il y avait des mines d'argent dans la Nouvelle-Zemble, y fut envoyé pour en faire la découverte ; mais il revint comme il y était allé. Il y retourna une seconde fois, accompagné d'une grande quantité d'ouvriers : il n'a jamais reparu, ni lui, ni aucun des siens. On soupçonne qu'étant restés trop longtemps à terre, ils n'auront pu s'en revenir avant l'hiver, à cause des glaces, et qu'ils sont tous morts de froid.

Cependant un certain La Martinière, non le géographe, mais un chirurgien de vaisseau, dans un *Voyage aux pays septentrionaux*, dit avoir vu des Zembliens ; et il en fait une peinture si ressemblante à celle des Samoyèdes, qu'en supposant qu'ils formassent réellement deux nations distinctes, la description des derniers serait aussi nécessairement celle des Zembliens, s'il en existait. Mais il y a bien de l'apparence que ce voyageur s'est trompé à cet égard, puisque tous les navigateurs hollandais et anglais qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, avouent qu'ils n'y ont jamais vu aucun naturel du pays. On ignore même jusqu'à leur nom dans tout le nord. Ainsi l'on doit être étonné que les judicieux auteurs de *l'Histoire naturelle* aient, sur la foi d'un témoin unique et justement suspecté, parlé des Zem-

bliens et des Borandiens. Au reste, pour mettre les lecteurs à portée de juger eux-même du degré de foi que mérite le rapport de La Martinière, nous allons donner un exemple de sa manière de voir les choses et de les raconter.

« Ce chirurgien raconte d'abord fort sérieusement que le capitaine de son vaisseau et lui ayant appris qu'il y avait, parmi les habitans des côtes de la Laponie danoise, des sorciers qui disposaient des vents à leur volonté, ils s'adressèrent au principal négromancien d'une habitation, et le prièrent de leur fournir un vent qui les portât au cap Nord, dont ils étaient fort éloignés. Le Lapon leur répondit qu'il ne pouvait fournir du vent que pour les conduire jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, et qui était assez près du cap où ils voulaient aborder. En conséquence, ils firent marché pour vingt francs, outre une livre de tabac. Le prétendu sorcier attacha à un coin de la voile du mât de misaine un lambeau de toile de la longueur d'un tiers d'aune, et large de quatre doigts, auquel il avait fait trois nœuds, et regagna son habitation.

» Il n'eut pas plutôt quitté notre bord, poursuit La Martinière, que notre patron défit le premier nœud du lambeau. Aussitôt il s'élève un vent d'ouest-sud-ouest le plus agréable du monde, qui nous poussa à plus de trente lieues du Maelstroom sans être obligés de défaire le second nœud. Cependant le vent commençait à varier et à vouloir se tourner au nord,

notre patron dénoua le second nœud, et le vent nous demeura favorable jusqu'à plus de quarante lieues de cet endroit. Aux montagnes de Roncela notre boussole se détourna de plus de six lignes. Notre pilote la fit fermer ; et comme il avait souvent navigué dans ces mers, il se servit seulement de la carte marine pour gouverner le vaisseau jusqu'à ce que nous eussions dépassé toutes les montagnes, dans lesquelles nous soupçonnâmes qu'il y avait de l'aimant. Alors la boussole reprit sa direction, et nous fit connaître que nous approchions du cap.

» Le vent manquait : notre patron dénoua le troisième nœud du lambeau. Mais, ô malheur! nous eûmes grand sujet de nous en repentir. A peine ce nœud fut-il défait, qu'il s'éleva un furieux vent de nord-nord-ouest qui nous fit voir à chaque instant des abîmes immenses, près d'engloutir notre vaisseau. Il semblait que le firmament allait s'écrouler pour nous écraser sous ses ruines, et que Dieu, par une juste vengeance, nous voulait exterminer pour la faute que nous avions commise d'avoir adhéré aux sorciers. Nous ne pouvions tenir aucune voile, et nous fûmes obligés de nous abandonner à la merci des flots en courroux. Après avoir passé trois jours dans cet état cruel, une bourrasque nous jeta tout d'un coup sur un rocher à quatre lieues des côtes. Chacun commença à se lamenter, et à demander pardon à Dieu de bon cœur, croyant que c'était son

dernier jour ; car tout le monde s'attendait à voir briser le vaisseau en mille pièces. Une vague des plus violentes fit notre bonheur : elle releva notre vaisseau de dessus le rocher, et le remit à flot ».

LIVRE QUATRIÈME.

KAMSCHATKA.

CHAPITRE PREMIER.

Climat. Minéraux. Animaux.

La terre de Kamschatka semble ouvrir aux nations européennes du nord la route des deux Indes, et leur indiquer de loin le commerce des deux plus riches parties du monde. C'en est assez pour tenter l'ambition des princes, l'avidité des navigateurs, et la curiosité de tous les hommes qui aiment à connaître le globe qu'ils habitent.

Le Kamschatka, situé à l'extrémité la plus orientale de notre hémisphère, est une grande péninsule qui, bornant l'Asie au nord-ouest, se prolonge sur une largeur inégale de cinq degrés au plus, depuis environ le 51e degré de latitude au nord, jusqu'au 62e. En s'avançant du nord au midi, cette terre a sur sa droite un long golfe qu'on appelle la mer de *Pengina*, et sur sa gauche l'Océan oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. L'isthme commence à s'éloigner du continent vers le 60e degré de lati-

tude nord, entre la rivière de Pustaja, qui se jette dans le golfe occidental, et celle d'Anapkoi, qui débouche dans la mer orientale. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de l'isthme, vers la source de ces deux rivières, où naît proprement le Kamschatka, l'on découvre les deux mers dans un temps serein; ce qui montre combien la péninsule est étroite. Prolongée obliquement du nord-ouest au sud-ouest, sa largeur est renfermée entre les 170e et les 180e degrés de longitude. Comme la plupart des presqu'îles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui la traverse au milieu, courant du sud au nord. Cette chaîne a des rameaux à droite et à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivières qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment çà et là des caps séparés par autant de baies. Toute cette langue de terre est coupée de rivières et de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la surabondance et la disposition de leurs eaux.

La côte occidentale du Kamschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre continent, forme une courbe elliptique, irrégulière, et composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la rivière de Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la pointe de Lopatka, qui termine la presqu'île au midi. De toute

cette côte, qui comprend un espace d'environ 12 degrés, débouchent trente-quatre rivières, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfonce au nord, vers les terres. La raison de cette différence remarquable, vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, et se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi la péninsule paraît appartenir à la mer par des montagnes, et s'attacher au continent par des plaines. Mais si la mer a formé les montagnes, celles-ci rendent en dédommagement des rivières à l'océan. Une des plus belles est la Bolschaia-Reka, ou grande rivière. C'est par son embouchure que les vaisseaux russes, partis d'Ochostskoi, abordent au Kamschatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Russie. Elle est navigable dans le printemps, mais difficile à remonter, par la rapidité de son cours, et la quantité de ses îles.

Depuis l'embouchure de la grande rivière, au 53e degré, jusqu'à celle de la Pustaja, au 60e, la côte est basse et marécageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peuvent y être jetés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inaccessible à cause des rochers que la mer y couvre. Cette longue côte, qui fait face au continent de la domination des Russes, ne leur offre rien d'at-

trayant ni de singulier. Le Kamschatka ne peut leur donner, ce semble, que la tentation d'aller plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route des Indes ou de l'Amérique, ce sera un lieu de relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le commerce; une station d'autant plus commode, que l'on pourra y établir une communication entre les deux continens d'Asie et d'Amérique, par celle qui se trouve déjà comme ouverte entre la côte occidentale du Kamschatka et sa côte orientale.

Celle-ci, qui est aussi concave que l'autre est convexe, a moins de longueur, et plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes baies, des caps, des îles, des presqu'îles et des lagunes; enfin ces ravages et ces incisions qui prouvent sa pente ou son mouvement d'orient en occident. Une singularité frappante, ce sont quatre caps ou promontoires, séparés par des distances à peu près égales, et dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battait uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamschatka; presque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la rivière qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivières à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu. A l'embouchure d'Awatscha est la baie de Saint-Pierre et Saint-Paul, creusée en rond par la

mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier, qui s'appelait jadis *Niakina*, aujourd'hui *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevrait, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; et le troisième, appelé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La rivière d'Awatscha est défendue d'un côté par le fort de Karitmchin, que les Russes y ont bâti; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, et quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la rivière de Joupanova. Son abord est très-dangereux, par la quantité de rochers ou piliers dont la mer est parsemée : heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette rivière par le sud, on rencontre la baie de Nutrenoi, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la rivière de Krodakighe, qui, s'élançant du lac Kronoskoi, formé lui-même de plusieurs rivières, présente aux yeux du voyageur une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac et de la baie de Kronoskoi, on monte au nord, et l'on trouve le Kamschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent jusqu'à deux cents verstes au-dessus de son embouchure. Depuis le Kamschatka

jusqu'à la mer d'Olutorskoi, qui tire son nom de la rivière Olutora, à l'embouchure de laquelle se termine au nord la côte orientale, on trouve douze rivières. Celle d'Ounakig se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagènes (1). C'est l'ouvrage des tremblemens de terre ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des îles sur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'Ounakig tombent dans le Kamschatka, par la pente du terrain, quoique les lits de ces deux rivières soient séparés par un espace de dix lieues. On présume qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le cap de Kamschatkoi du continent, pour en faire une île. La rivière de Ningin va se jeter dans une baie, où les habitans ont construit sur une colline, au nord, une espèce de fortification pour se défendre, soit contre les Tchouktchi, qui viennent du continent, soit contre les Russes, qui arrivent par terre et par mer. Une autre rivière remarquable est celle de Karaga. Elle a deux lacs dans son voisinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Cosaques. M. Steller, sur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enflaient et baissaient avec le flux et le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'océan ; qu'il nourrissait des poissons qu'on ne trouve jamais dans

(1) La sagène est un peu plus qu'une toise.

les rivières, et dont la mer couvre ses bords à plusieurs pieds de hauteur au mois de juillet; enfin qu'il y avait dans ce lac des coquillages, des perles et des grains de verre blanc, qui faisaient venir des panaris aux doigts de ceux qui en ramassaient. Mais M. Kracheninnikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un, et très-petit; qu'il communique à la mer par la rivière de Karaga; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puisqu'il y en a dans plusieurs rivières du Kamschatka; mais ce qu'on a pris pour des perles, et même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, et ne se trouve pas dans les coquillages. La rivière de Karaga se fait encore remarquer par une île qui porte son nom, et que la mer a enlevée de la côte où débouche ce fleuve. Les habitans de cette île sont si stupides, dit-on, que les sauvages du continent voisin les appellent *Kamcharen*, c'est-à-dire race de chien; prétendant que le dieu du Kamschatka n'a point créé des hommes dans cette île. Ils paraissent aussi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Russes.

Après la rivière de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au nord, comme les montagnes d'Awatscha la bordent et la terminent au midi. En général, la plupart des rivières du Kamschatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées des deux côtés de rochers escarpés. Mais quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus

de pente. M. Steller et M. Kracheninnikow ont observé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes, cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans, que M. Bouguer a remarqué dans les Alpes. Quelles que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, il est visible que les eaux seules qui viennent de la fonte des neiges et des glaces, peuvent déformer les montagnes, et creuser ces vallons étroits et tortueux qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs qui traversent les grandes chaînes, sont obligés de suivre partout le chemin des torrens. Tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, et tantôt descendre au fond des abîmes, au travers desquels ils se font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il semble d'abord qu'il suffirait, pour la formation des montagnes, qu'un terrain eût été considérablement élevé dans l'origine, parce qu'avec le cours des siècles, les eaux de pluie et de neige ont pu sillonner, percer, creuser le terrain qu'elles imbibaient, et le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulières dont se compose l'aspect monstrueux que présentent aujourd'hui les grandes montagnes. Mais les grandes plaines dont elles sont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former et agrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamschatka est un nouveau monument de cette

théorie. La côte orientale où l'action des eaux est plus sensible et plus directe, présente un front plus sourcilleux, plus menaçant que la côte occidentale. Que si l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y ressent toujours le voisinage et les traces de l'Océan qui l'a sans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il est aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamschatka, qui sépare les deux mers dont cette presqu'île est environnée, s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer que de dix brasses : elle est sujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt verstes du rivage; il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs et des étangs, sans ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse et sans suc, qui ne produit rien.

Les onze montagnes qu'il faut traverser pour aller de cette pointe à l'Awatscha sont si escarpées, qu'on est obligé d'en descendre une partie avec des cordes. La côte, vers la gauche, est fort basse jusqu'à Kambalino; mais elle monte ensuite considérablement, puis elle forme une vaste plaine jusqu'à la grande rivière. De là, quand on veut se rendre par les terres à Kamschatka, on passe plusieurs petites rivières qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut tra-

verser. On ne le peut que dans un temps serein, qu'on est obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage sur les montagnes, on s'y hasarde; mais si le ciel n'y est pas entièrement éclairci, on est assailli d'un orage qui, empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices d'où l'on ne sort jamais. Le péril le plus grand est sur la montagne que les Cosaques appellent *Greben*, qui signifie peine ou crète. Elle ressemble à un bateau renversé, et son sommet large de trente brasses est couvert de glace. Aussi ceux qui le passent ont-ils soin d'armer leurs patins de deux clous; mais cette précaution ne peut les garantir ni du vent qui les emporte, les écrase ou les estropie contre les rochers, ni de la neige qui, tombant des cimes perpendiculaires, ensevelit les passans, surtout quand ils se trouvent dans des vallées étroites et profondes. On monte le Greben à pied; car les chiens même qui traînent les voitures dans le Kamschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes pour aller de la grande rivière à celle de Kamschatka. Il y aurait sans doute plus de risque à doubler le cap, en passant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de Stanovoi, par un désert de cent dix verstes, on trouve une plaine inculte de soixante-cinq verstes, pour aller de cette chaîne au fort de Kamschatka, qui est à la source

du fleuve de ce nom. C'est un terrain marécageux d'où cette rivière parcourt cinq cent vingt-cinq verstes dans l'étendue de 4 degrés avant de se jeter dans l'océan, recevant en chemin le tribut de dix à douze rivières ou ruisseaux.

Il y a trois routes pour aller de Boltchereskoi au fort de Kamschatkoi. Par la première, on monte au nord-est, une rivière qui conduit à une chaîne de montagnes, d'où l'on aboutit à une autre rivière qui va se jeter dans le Kamschatka, qu'on remonte jusqu'au fort supérieur de ce nom.

Par la seconde, on côtoie la grande rivière jusqu'au fort de Nachikin, où l'on passe les montagnes, au pied desquelles on trouve l'Awatscha, qu'on descend jusqu'au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul; de là on va gagner par la côte la rivière de Joupanowa, qu'on remonte jusqu'à sa source. Là, passant une chaîne de montagnes, on rencontre la rivière Powitcha qu'on descend jusqu'à son embouchure, vis-à-vis du fort que l'on cherche. Ces deux routes sont fréquentées, et l'itinéraire en a été bien marqué.

La troisième, qui se fait à pied dans l'été, conduit le long de la grande rivière au fort d'Opachin; de là par la plaine, à la Bistroi, rivière que les rochers et les cataractes rendent fort rapide. On la remonte cependant jusqu'à sa source, d'où l'on se rend par le Kamschatka au terme désiré. La première route est de quatre cent quatre-vingt-six

verstes; les deux autres d'environ deux cent quarante-deux; mais la dernière n'est ni si bien connue, ni détaillée avec autant d'exactitude.

Les volcans sont aussi fréquens dans les zones tempérées et glaciales, qu'entre les deux tropiques. Si le soleil apprit l'usage du feu aux habitans de la zone torride, qui d'ailleurs n'en avaient pas un extrême besoin, on peut croire que les peuples septentrionaux n'ont pu tirer que des volcans ce secours si nécessaire, sans lequel ils eussent péri dès le berceau. Mais comment ce feu naturel est-il si commun dans les climats glacés des poles, où la température de l'air ne semble pas devoir échauffer la terre? Est-ce un effet de la chaleur intérieure et centrale du globe, laquelle s'augmente et se nourrit au-dedans à proportion du peu d'issue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? Ou bien est-ce au voisinage de la mer qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matières embrasées? Quoique la plupart des volcans sortent d'une chaîne de montagnes qui paraissent être le foyer de ces feux éternels, cependant, comme ces chaînes sont constamment voisines de la mer; que les matrices des volcans n'en sont guère éloignées, et qu'il y a même des montagnes isolées qui vomissent des feux, pour ainsi dire, dans la mer, soit du sein des îles ou des bords du continent, il peut y avoir de l'affinité entre la mer et les volcans, comme si l'eau, qui le plus souvent éteint le feu,

devait l'allumer et l'embraser dans ces grandes forges de la terre.

De quelque cause que naissent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamschatka. Le premier est celui d'Awatscha au nord de la baie de ce nom. C'est un groupe de montagnes comme isolé, dont la base couverte de bois s'étend jusqu'à la baie; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, et le sommet offre une tête aride et chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, et ne vomit que des cendres épaisses. Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 octobre suivant, renversa dans un quart-d'heure toutes les huttes et les tentes des Kamschadales. Ce mouvement fut accompagné d'nn flux et reflux de la mer très-singulier; car elle monta d'abord à la hautenr de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle était venue, remonta une seconde fois plus haut que la première, et se retira si loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart-d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cents pieds, inonda la côte et se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, et plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la rivière de Kamschatka et celle de Tolbatchick. Ces montagnes n'avaient jamais exhalé

que de la fumée, lorsqu'en 1739 elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendres, dans l'espace de cinquante verstes. Il fallut attendre qu'il retombât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Le troisième volcan est la montagne la plus haute du Kamschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé et fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, et s'élève au point qu'on le découvre à trois cents verstes. Quand un orage s'approche, ce sommet se couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaisse, et quelquefois des cendres à la circonférence de trois cents verstes. Elle a brûlé depuis 1727 jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737, le 25 septembre, et dura l'espace d'une semaine entière. Les yeux ou l'imagination des peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrasé comme des fleuves de feu; c'étaient des flammes ondoyantes. On entendit, on crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui soufflaient, qui allumaient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons

embrasés et de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénomène prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues durèrent depuis le mois d'octobre suivant jusqu'au printemps de l'année 1738, et causèrent d'assez grands ravages.

M. Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux sont presque toujours isolées; qu'elles ont à peu près la même croûte ou surface, et doivent contenir en dedans les mêmes matières qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, et des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints; c'est une nouvelle preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans et les eaux chaudes, comme si celles-ci venaient originairement de ces sources de feu.

On trouve des eaux chaudes dès la pointe méridionale du Kamtschatka. Elles coulent presque toutes le long de la rivière Ozernaya, qui sort du lac Kuriskoi, et finissent par se jeter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand degré de chaleur.

A quatre verstes de celle-ci est une montagne située à l'orient d'une rivière qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne est une plaine longue de trois cent cinquante sagènes, sur trois cents de largeur. C'est de là que tombe une foule de sources

chaudes qu'on voit sourdre avec un grand bruit, et jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs qui se distribuent en ruisseaux, lesquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'îles, vont se jeter dans la Paudja. La montagne d'où coulent ces eaux est composée de pierres sèches en dehors, mais si molles en dedans, qu'elles se pétrissent entre les doigts comme de l'argile; et ces sources baignent une glaise colorée, qui n'est autre chose que ces mêmes pierres amollies par la chaleur et l'humidité. En rompant cette glaise, on y voit une efflorescence d'alun de différentes couleurs, bleue, jaune, rouge, blanche et noire, toutes fort vives, tant que la glaise est humide.

La rivière Baaniou reçoit aussi sur ses deux rives, au nord et au midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds dans un endroit rempli de fentes et d'ouvertures de différens diamètres.

« Le thermomètre qui en plein air, dit M. Kracheninnikow, était à 185 degrés lorsqu'il fut mis dans ces sources, monta de 15 degrés.

» Les sources de la rivière Baaniou forment un ruisseau assez considérable qui coule dans un vallon fort étroit, entre deux chaînes de montagnes. Ses bords sont marécageux. Le fond en est pierreux et

couvert de mousse. Le thermomètre (de M. Delisle) ayant été mis près de sa source, le mercure monta jusqu'à 23 degrés et demi. De là, en s'approchant de son embouchure, la chaleur diminua peu à peu; de sorte que le mercure, à l'endroit même où la Baaniou se jette dans la Bolchaia Reka, n'était qu'à 115 degrés. En plein air, la hauteur du mercure était de 175 ».

Près de la rivière Chemetch, on voit courir et tomber dans la mer orientale une source d'eau chaude qui, sur trois verstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagènes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure couverte d'une mousse qui, dans certains endroits où l'eau devient plus calme, s'élève et nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur est de couvrir ses bords de plantes vertes et fleuries dès le mois de mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espèce de rivière à une autre source qui se jette dans la Chemetch, il faut passer une chaîne de montagnes, dont le sommet à l'Orient offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sens aucune plante. C'est de là qu'on voit sortir une vapeur fumante avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser. L'auteur conjecture que ces pierres couvrent et recèlent la source de ces ruis-

seaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la Chemetch traverse un défilé de côteaux qui exhalent de la fumée, et son fond est rempli de sources qui, au bout d'un verste et demi, se réunissent.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq sagènes de diamètres sur dix pieds de profondeur; et l'autre, trois sagènes de diamètre sur une de profondeur. Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois sagènes d'un terrain marécageux et mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagènes. Cependant, pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut se coucher par terre : mais il reste à savoir si, lorsqu'on est dans cette attitude avec une oreille appliquée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une surface de matière noire et qui tache les doigts comme l'encre de la Chine. Une chose encore plus digne d'observation, c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure du fleuve Kamtschatka sur la côte orientale, et celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. C'est un espace où se trouvent les lacs et les volcans les plus consi-

dérables de toute la presqu'île; où les montagnes sont le plus déformées, rompues et coupées par les eaux, les feux et les tremblemens de terre, enfin où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun et de sel vitriolique, même de morceaux de mines ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer ni d'eaux chaudes. M. Kracheninnikow pense que dans les endroits où ces matières inflammables produisent des éruptions et des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le sol du Kamtschatka se trouve creusé. Car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, surtout du printemps, où les marées sont les plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamschatka, l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, et une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivières, empêchent celles-ci de se geler entièrement par les plus grands froids, et de tarir dans l'été. Celles de ces sources, qui réunies forment la petite rivière de Klioutchwka, ont le double avantage de fournir du poisson frais et d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamschadales boivent en mangeant leur

poisson brûlant et plein d'huile, leur cause des dysenteries.

Les lieux qu'arrose le Kamschatka se ressentent de l'abondance que répandent partout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines et de baies qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux, surtout à la source du Kamschatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du midi. Entre sa source et son embouchure, on a semé de l'orge et de l'avoine avec succès. Mais il reste à expérimenter si le blé semé avant l'hiver pourra rendre une récolte aussi heureuse. M. Steller n'en doute point.

Les légumes qui ont besoin de chaleur ne prospèrent pas au Kamschatka : tels sont la laitue et le chou, qui ne pomment jamais, ainsi que les pois qui ne font que fleurir; mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis ou raiforts, et les betteraves, viennent partout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la rivière de Kamschatka.

Tout le pays est plus fécond en herbes qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivières, dans les marais et les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, et peuvent se faucher jusqu'à trois fois

dans un été. C'est aux pluies du printemps, à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité qui conserve le foin fort avant dans l'automne, et lui donne du suc et de la séve, même en hiver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux pour être propres aux pâturages ou à la culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve, en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gèle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle jusqu'à l'épaisseur d'une archine et demie; plus bas, une couche de glace très-dure à briser; puis une vase délayée et liquide, enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamschatka: rien n'autorise plus cette conjecture que les rivages de la Bolschaia Reka, coupés à pic, où l'on trouve plusieurs couches de glaise, de sable, de fange et de vase à six pieds de profondeur, des arbres d'une espèce inconnue au Kamschatka.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles, les endroits élevés, et les collines

qui s'en éloignent, se couvrent de bois et de cette nuance de fraîcheur et de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne, s'oppose à la semence des grains; soit avant l'hiver, parce que venant à fondre, elle emporte ou corrompt les semences; soit au printemps, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de mai, temps suivi de près par les pluies qui durent jusqu'au mois d'août. Ce qu'on a semé ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte, et qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, et les bords des rivières n'ont que des saules et des cannes, même à trente werstes de la mer. Cette disette, si nuisible à l'art de la cuisine, gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont s'établir sur les bords de la mer pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine et très-peu d'avantage. La rapidité des rivières, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, le jetterait ou le ferait échouer contre les rochers, les pointes et les bancs de terre. La mer

supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur ses côtes : mais ils sont rares; et ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, surtout dans les endroits où les rivières peu éloignées de la mer sont plus navigables.

Le meilleur bois est le bouleau des bords de la Bistraia, qui se jette dans la grande rivière. Il y croît de ces arbres si gros, que M. Spanberg en fit construire un bâtiment assez considérable pour des voyages de long cours. Ce vaisseau vide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaison n'ajouta rien, ce semble, à son poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, et n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier, ou trop mal présenté, pour ne pas embarrasser un lecteur peu versé dans la physique. On a vu des vaisseaux neufs prendre d'abord beaucoup d'eau au moment qu'ils y sont lancés, puis quelque tems après en faire moins. Sans doute que les pores venant à se dérober, et le bois à se gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer; et qu'après qu'on a vidé celle qui étant entrée dans le vaisseau l'avait fait enfoncer, il remonte de beaucoup; il se peut qu'alors toute la charge que sa capacité lui permet de recevoir ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avait tiré d'abord. Mais ce phénomène d'hydrostatique a besoin d'être bien vérifié

par l'expérience avant qu'on en cherche l'explication.

Quelque stériles que soient les côtes de Kamschatka, celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois, sans doute parce que les montagnes sont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fournissent de fort beaux, surtout au-dessus de la rivière de Joupanowa, vers le 53ᵉ degré 30 minutes de latitude. On y trouve des forêts de mélèse ou de larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe le Kamschatka. Ce fleuve en a lui-même ses bords revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Elowka, qui se couronne aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi, les arbres cherchent les montagnes et les rivières, comme les rivières et les montagnes cherchent la mer.

La variation de la température des climats dépend non-seulement de la distance de l'équateur, mais de la mer d'où viennent les vents, et de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. D'un côté, les montagnes occasionnent du froid; et de l'autre, elles en garantissent. Ici, la mer entretient la chaleur par des brouillards pesans, tandis qu'ailleurs elle la tempère par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique et marécageux engendre tour à tour les glaces et les vapeurs brûlantes; tantôt un sol pierreux et sec expose à toutes les rigueurs des hivers et des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pole ou de la

ligne décide constamment de la nature des saisons dans chaque climat, le sol n'a pas moins d'influence que le ciel sur l'air que respirent les habitans des différentes zones. C'est dans l'atmosphère qu'ils vivent, et celle-ci se compose des exhalaisons de la terre. La direction des vents condense ou raréfie ces vapeurs, assemble ou disperse les nuages; les résout en neige ou en pluie; fond ou glace les neiges. De là cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional est moins froid qu'un climat plus austral. Ainsi, le Kamschatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique, ni également rigoureux dans la même latitude; mais s'il est modéré, il est long et constant. Le mercure du thermomètre de M. Delisle s'y tient pour l'ordinaire entre le 160ᵉ et le 180ᵉ degré; si ce n'est en janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il descend de 175 à 200 degrés. Le printemps est court; mais quoique pluvieux, il est parsemé de beaux jours. L'été n'est pas plus long; mais plus inconstant, plus bizarre; il est plus froid à proportion. Le voisinage de la mer et la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs que le soleil ne dissipe guère qu'à midi. L'on peut très-rarement s'y passer de fourrures. Cependant, loin de la mer le temps est constamment serein depuis le mois d'avril jusqu'à la mi-juillet. Ainsi, dans les terres on voit le thermomètre varier du 146ᵉ au 130ᵉ degré; mais au mois de juillet il monte quelquefois jusqu'au 118ᵉ

degré. L'été n'a rien de violent au Kamschatka. La pluie y est fine, la grêle petite, le tonnerre sourd, l'éclair faible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué personne.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de septembre, mais troublés à la fin par les vents et les tempêtes, qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivières dès l'entrée de novembre: ce mois et les deux suivans offrent rarement des jours sereins. C'est en septembre et octobre, en février et mars qu'on peut voyager et commercer avec le plus de sûreté.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamschatka. Sur la mer occidentale règne dans le printemps le vent du sud, tournant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; en été, le vent d'ouest; en automne, le vent du nord qui penche souvent à l'est; en hiver, le vent d'est courant au sud, d'où souffle un vent impétueux qui revient souvent, et dure trois jours, renversant les hommes par terre, et poussant des castors marins sur des glaçons flottans contre la pointe de Lopatka. Le vent du nord donne en toute saison le plus beau temps; celui du midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre jetée entre deux mers, et qu'un élément s'y ressente des influences et de la température de l'autre. On observe même que la terre y éprouve les vicissitudes de la

mer à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat est plus doux, la terre plus fertile au nord qu'au midi. Près de la grande rivière, le temps est agréable et serein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se jouent et se heurtent, les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on essuie d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord et le midi du Kamschatka s'observe à peu près entre ses contrées d'orient et d'occident : tandis que sur les bords de la mer de Pengina l'air est sombre, épais et nébuleux; sur les rives de l'orient, le ciel est pur et serein : c'est un autre monde sous la même latitude. La neige qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord : à peine en trouve-t-on un pied et demi sur les bords de la Tigil, vers le milieu de la presqu'île, prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort basané, et qui leur gâte la vue de très-bonne heure. Comme le froid et les vents la condensent, les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante et dure, brûlent la peau et fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très-certain : aussi les habitans portent-ils pour garde-vue des ré-

seaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal d'yeux ne soit très-fréquent au Kamschatka. M. Steller y trouva un remède qui dissipait en six heures de temps la rougeur et l'inflammation, et guérissait de la douleur du mal. C'était d'appliquer sur les yeux une espèce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre et du sucre.

La neige qui tombe dans la presqu'île, entre le 52e et le 55e degré, est si abondante, qu'à la fonte du printemps toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents et les ouragans. Ceux qui s'élèvent à l'est partent du midi. M. Kracheninnikow veut en conclure qu'ils viennent moins de la mer que des volcans et des exhalaisons que la terre vomit entre le cap de Lopatka et l'embouchure du Kamschatka. Mais ces vapeurs et ces feux, origine et foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le cœur de la terre, à travers les antres et les cavités dont l'Océan a percé la masse du globe?

Il y a peu de métaux et de minéraux au Kamschatka. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir et former des mines, s'il est vrai que les matières dont elles se composent aient besoin de temps et de repos pour

s'assembler et s'assimiler dans les arsenaux souterrains où se préparent sous nos pas, et les secours de notre faiblesse, et les instrumens de notre ruine.

Cependant comme on trouve des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y en ait dans le Kamschatka. Mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en vendent; le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir, les difficultés de l'exploitation, soit pour aborder à ces mines dans un terrain impraticable, soit pour y subsister par des saisons affreuses, loin des secours des vivres, que des hommes seraient obligés de transporter sur leur dos; tous ces obstacles laissent ignorer si le Kamschatka renferme de ces richesses utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril et la rivière Girowaia. Les petites rivières couvrent leurs bords d'un sable mêlé de fer. Si l'on peut conjecturer et pressentir des mines, par la qualité des terres et des pierres, on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril; une terre couleur de pourpre autour des sources chaudes; du tripoli et de l'ocre rouge le long de la grande rivière; de l'ambre jaune en quantité près de la mer de Pengina. Les montagnes donnent une sorte de cristal couleur de cerise, mais très-peu, mais en petits morceaux : la rivière de Chariasowa, qui se jette dans la mer de Pengina, vers le 56e degré de latitude, a dans ses environs du

cristal vert par grands morceaux. Les Kamschadales en faisaient jadis toutes leurs armes et leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit une pierre légère et blanche dont ils forment des mortiers et des lampes. Ils trouvent partout, aux sources des rivières, des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines; il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses.

Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge, et qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril et d'Olioutor, offrent sur les bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamschadales appellent *bolus*, et dont ils se servent contre la dysenterie. Passons aux véritables richesses de la terre, qui sont les végétaux.

Les principaux arbres du Kamschatka sont le larix ou mélèse, le peuplier blanc, le saule et l'aune, le bouleau et le petit cèdre.

Les deux premiers servent à construire les habitations de terre et les bâtimens de mer. M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la mer d'être extrêmement poreux et léger; que sa cendre exposée à l'air s'y change en pierre rougeâtre dont le poids augmente avec le temps; et que quand on brise cette pierre, après bien des années on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aune, à teindre les cuirs.

Les bouleaux du Kamschatka diffèrent de ceux de l'Europe, ils sont d'un gris plus foncé, très-raboteux et remplis de gros nœuds : le bois en est si dur qu'on en fait des plats; et l'écorce si tendre, qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelle; on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, et on la mange avec du caviar sec. Ainsi, cet arbre sans fruit fournit les mets, la sauce, la vaisselle, et quelquefois la table, si cependant on en a besoin pour de tels repas.

Le petit cèdre diffère du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux et rampant sur les montagnes et dans les plaines de mousse, où il croît avec peine, et toujours faible. Ses fruits, proportionnés au tronc et aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi les Kamschadales les mangent sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude comme du thé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamschatka deux sortes d'aubépine : l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; assez de genevriers, dont

on néglige les baies ; peu de groseillers rouges et de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de *vaciet* (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures et de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les naturels du pays appellent *wodianitsa*, et les naturalistes *empetrum*, sert à teindre en couleur de cerise de vieilles étoffes de soie déjà passées : on l'emploie aussi avec de l'alun et de la graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin et les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine et de gruau, c'est la *sarana*, qu'on ne trouve guère qu'au Kamschatka, et dont voici la description telle que l'a publiée M. Chappe, d'après le texte russe de M. Kracheninnikow.

« Cette plante s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied, sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine, elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet : elle a deux rangs de feuilles le long de la tige ; celui d'en bas est composé de trois feuilles, et celui d'en haut de quatre disposées en croix : leur figure est ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve quel-

quefois une feuille immédiatement sous les fleurs même. Au haut de la tige est une fleur d'un rouge de cerise foncé ; il est rare qu'il y en ait deux : elle ressemble à celle des lis ardens ; elle est seulement plus petite, et se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur est un pistil triangulaire dont le bout est obtus, comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du pistil, il y a trois cellules où sont renfermées les semences qui sont plates et rougeâtres : il est entouré de six étamines blanches, dont les bouts ou sommités sont jaunes. Sa racine, qui est proprement ce qu'on appelle *sarana*, est à-peu-près aussi grosse qu'une gousse d'ail, et composées de plusieurs petites gousses qui sont un peu rondes : elle fleurit à la mi-juillet, et pendant ce temps-là elle est en si grande quantité, que les campagnes en paraissent toutes couvertes ».

La sarana pilée avec le morocha (que Ray appelle *chamæmorus*) et avec d'autres baies, se cuit au four : c'est un mets si agréable et si nourrissant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller compte cinq espèces de sarana, toutes bonnes à manger.

La cinquième espèce est l'herbe douce (*matteit* ou *sphoudilium*), dont les Kamschadales font des bouillons, des confitures ; et les Russes, de l'eau-de-vie. Elle est entièrement semblable au borche ou panais. Sa racine jaune en dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort et piquant comme le poivre ; sa tige creuse, de la hauteur d'un homme,

est d'une couleur verte et rougeâtre avec de petits duvets courts et blancs, autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans sa longueur. Chaque nœud pousse de petites tiges qui portent des fleurs semblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles et deux ovaires entourés de cinq étamines blanches et noires. Mais l'usage de cette plante est beaucoup plus curieux que sa forme.

On coupe les tiges du nœud le plus près de sa racine, car les tiges principales ne sont pas bonnes. On ratisse avec une coquille l'écorce de ces tiges; on les expose quelque temps au soleil, puis on les lie en bottes de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à sécher, on les enferme dans des sacs faits de nattes, où elles se couvrent d'une poudre douce dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc d'où sort cette poudre est si actif et si vénéneux, qu'il fait des enflures et des pustules sur la peau partout où il tombe. Aussi les femmes ont-elles des gants pour manier et préparer cette plante, et ceux qui la mangent verte au printemps, la mordent sans y toucher avec les lèvres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des baies de gimolost. On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. S'il n'est pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit, et fermente si fort,

qu'on voit le vase remuer et s'agiter. Cette première fermentation produit une liqueur qu'on appelle *prigolovok*. Pour en faire de la braga, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, on trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, et quand il cesse de bouillir, on a de la braga. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudière, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudière est bouchée d'un couvercle de bois, dans laquelle on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau. La première distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendrait que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossière et une vie laborieuse rendent les plus robustes ; mais elle est trop chère pour leur pauvreté. Le marc de la chaudière est bon à faire de la braga pour le peuple, et ce qu'on en jette engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce avant de distiller la plante ; mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux ; elle coagule le sang, elle cause de violentes palpitations de cœur, elle enivre aisément, et son excès va jusqu'à priver une homme de sentiment. Croit-on arrêter l'ivresse de cette boisson par un verre d'eau froide, on y retombe bientôt, et si elle n'ôte pas

l'usage de tous les sens, elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le sommeil de songes inquiétans, qui, dans les âmes superstitieuses, réveillent tous les remords du crime, et peuvent dans le délire leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le Vieux de la Montagne, qui savait inspirer l'audace du fanatisme par une ivresse délicieuse, aurait imprimé les terreurs de la superstition avec cette boisson.

Bien des Kamschadales n'osent manger de cette herbe douce, de peur qu'elle ne nuise à la génération. En revanche, ils s'en servent pour tuer la vermine, se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printemps.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance et de meilleure qualité, lorsqu'on se sert, au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce, d'une infusion de kiprei. Cette plante est l'*epilobium* de Linnæus, qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moelle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmoucks. Sa feuille verte, et son écorce broyée, s'infusent et se prennent comme du thé vert, dont cette infusion a le goût. Le kiprei sert aussi à faire du vinaigre. Les mères mâchent cette herbe, et l'appliquent sur le nombril des enfans à qui elles viennent de couper le cordon ombilical.

Le *tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espèce de mets qu'on appelle *schami* C'est un ra-

goût froid, composé de choux, d'ognons, de cornichons, et quelquefois de poisson et de pieds de cochons. L'ail sauvage qu'on y mêle est un excellent anti-scorbutique ; mais il faut sans doute en user médiocrement, car des Cosaques, attaqués du scorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale et de pustules qu'on prit pour les suites d'un mal vénérien, aussi commun peut-être, et plus dangereux aux peuples du nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du midi qui l'on donné. Cependant ces croûtes tombèrent, et le mal disparut.

Parmi cinq autres plantes dont les Kamschadales font usage dans leur nourriture, et dont les botanistes trouveront la description dans l'ouvrage publié par M. l'abbé Chappe, on peut remarquer l'outchiktchou, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre, et qui donne au bouillon fait avec du poisson, le même goût que lui donnerait le bélier sauvage. Mais n'y a-t-il pas lieu de soupçonner l'auteur russe et son traducteur, M. de Sainpré, de quelque méprise à cet égard? car cette plante est définie dans les Mémoires de Pétersbourg, *chèvre sauvage aux cornes de bélier.* N'a-t-on pas pris ici la figure pour le goût? et parce que les naturalistes ont cru trouver dans la forme de cette plante quelque ressemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal avec l'animal, jusqu'au goût ? Ce ne serait pas la première fois qu'un sens aurait été séduit par l'autre, ou que l'ima-

gination aurait multiplié les rapports de conformité entre les choses les moins ressemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des naturalistes ou des Kamschadales, ce peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, a du moins le don d'en connaître les propriétés salutaires ou nuisibles. Si la nature a refusé les alimens les plus communs aux Kamschadales, elle y a suppléé par un grand nombre de racines et d'herbes, dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver et d'employer la vertu. Ils savent et l'endroit où elles croissent, et le temps de les cueillir, et l'usage qu'on en peut faire. Les nations les plus civilisées n'ont pas de botanistes plus éclairés que ces sauvages; car la faim instruit mieux que la curiosité, parce que les Kamschadales n'ont presque rien à manger. M. Steller les appelle avec raison, *mangeurs de tout*. En effet, jusqu'aux herbes sèches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *muchomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé, leur sont bonnes pour les maladies ou les plaies.

Le *caïloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, et fait venir les ulcères à suppuration.

Le *tchagban* s'emploie en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *chêne-marin*, dont la mer couvre les côtes, se

boit en infusion, bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dysenterie.

Les femmes en travail d'enfant boivent de la râpure de *framboise-marine*. Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'apaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamschadales appellent *zgate*, est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces sauvages ont trempé leurs flèches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie ; les baleines et les lions marins atteints de ces flèches, bondissent impétueusement dans la mer qu'ils font écumer dans leur rage, et vont se jeter et périr sur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamschadales dans tous leurs besoins. Avec une plante haute et blanchâtre, qui ressemble au froment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures et de rideaux; des manteaux unis et lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, et par-dessus contre la pluie. Les femmes font de cette espèce de jonc, des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens ; de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hiver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou

même d'ours, façonnée en faulx, et qui aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce peuple qui manque de tout, c'est la plante qu'on appelle *bolotnaïa*, on l'appelle aussi *tonchitch;* et ce mot est d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante désignée sous ce nom dans les usages superstitieux des Kamschadales. Elles leur sert d'ouate pour envelopper leurs enfans quand ils viennent au monde. Ils leur en mettent encore, au lieu de langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle. Cette herbe sert encore de bas, et ces bottes de foin tressé sont très-bien tendues sur la jambe. Les femmes emploient cette plante, soit dans certains temps périodiques, pour en être plus propres; soit dans les vues du mariage, pour entretenir au foyer de la génération une chaleur qu'elles croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, et se prépare comme le lin que les Kamschadales n'ont pas, non plus que le chanvre. Mais ce peuple sauvage y supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une main rude et calleuse, au mois d'août, et la laisse sécher dans les cabanes les reste de l'été. Quand l'hiver arrête la pêche et les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on tire adroitement l'écorce avec les dents, ensuite elle est battue, net-

toyée, filée entre les mains, et roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets ; car c'est là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guère qu'un été.

Les animaux de terre font la richesse du Kamschatka, si le mot de richesse peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamschadales ne font la guerre aux animaux que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce. Les peaux grossières font leurs habits ; les plus belles, leur parure ou leur gain. Commençons par l'animal le plus utile : à double titre, c'est le chien.

Le chien sert de cheval de train pendant sa vie : à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamschatka, grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs, noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups ; plus agiles et plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable, à une nourriture plus légère ? Ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printemps, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, et de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, et dès que la neige couvre la terre, on les attèle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux, et de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'opana. C'est une espèce de pâte ou de mortier, faite de poissons aigris, qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelques arêtes de poissons; on fait chauffer ce mélange avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets qu'on leur donne tous les soirs pour réparer leurs forces, et leur procurer un profond sommeil. Dans le jour, ils ne mangent point, de peur d'être pesans à la course. On verra dans les mœurs des Kamschadales, comment ils emploient leurs chiens. Ils nourrissent de corneilles ceux qu'ils dressent pour la chasse, prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile, on le tue, ou l'on attend qu'il meure, et l'on prend sa peau. Celle des chiens blancs qui ont le poil long, sert à border les pelisses et les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux dont la chasse occupe les chiens sont le renard et le bélier sauvage.

Les renards du Kamschatka ont un poil épais, si luisant et si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La presqu'île où ils vont et viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni se fixer,

en a de toute espèce et de toute couleur. Mais les plus estimés sont les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge, et ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins; qu'un Cosaque, très-habile chasseur, poursuivit deux hivers de suite au Kamschatka un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne poursuit guère avec une certaine ardeur que les plus beaux renards, et comme ceux-ci acquièrent de la ruse à proportion des piéges qu'on leur tend, il était naturel qu'un animal plus couru qu'un autre en devînt plus habile. C'est le fruit de l'expérience qui étend le progrès des connaissances chez tous les animaux.

Au Kamschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre, et mange l'amorce. Mais l'homme, toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piége. Dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la flèche part, et lui perce le cœur.

Les Kamschadales de la pointe méridionale ont l'art de prendre les renards au filet: voici comment. Ils passent au milieu de ce filet, qui est fait de

barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le chasseur, avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, et l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége, car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs, ou si affamés au Kamschatka, qu'ils en devenaient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, et de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chèvre, et le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune, dans sa plus grande grosseur, pèse de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillers et d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi, les Kamschadales qui leur font la chasse vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printemps jusqu'au mois de décembre. La chair de ces béliers est très-délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure qu'on se fait un métier de leur chasse.

L'animal le plus précieux à prendre est la zibeline. Celles du Kamschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à

la Chine, où la teinture achève de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au nord de la presqu'île, les plus mauvaises au midi. Mais celles-ci même ont la queue si fournie et si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste, ils préfèrent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation et de lucre pour les Kamschadales, trop paresseux au gré des Russes qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamschatka sont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui ressemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiseau : les peaux en sont chaudes et légères. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert comme lui des pattes de devant pour manger. Il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdres. Les Kamschadales ne font point de cas de la peau des marmottes, ni des hermines. Elles sont trop petites et trop belles pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il estime singulièrement la fourrure du goulu, surtout la peau du goulu blanc, tacheté de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus galant pour les femmes kamschadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier. C'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au mitchatgatchi, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus : il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire, de donner un ou deux castors marins pour deux pattes blanches de goulu.

Le Kamschatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces et de frimas, pour que les ours y manquent. Il y en a, mais qui ne sont ni aussi grands, ni même aussi féroces que semble annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que, pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi, l'ours est plus redoutable endormi qu'éveillé. Mais au lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avait à redouter que sa vue. Quelquefois dans sa fureur il lui déchire les parties les plus charnues, et le laisse en cet état. On en-

tend souvent au Kamschatka de ces écorchés (dranki), qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois et les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers. Ce sont là les périls de la vie sauvage, moins nombreux et moins redoutables que ceux de la société. L'ours moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint point. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, et quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très-gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson dont ils ne font souvent que sucer la moelle. Mais quand l'hiver glace les rivières et flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards et des lièvres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeler ours, *keren*.

Cependant, comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnacier et destructeur quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèche, ou de lui tendre des piéges. Les Kams-

chadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière : on y entasse à l'entrée une quantité de bois, et près du trou, des soliveaux et des troncs d'arbres. L'ours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en dedans, et s'embarrasse tellement des obstacles mêmes dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamschadales ouvrent la tanière par-dessus et tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours, plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds; et restant pris à l'arbre, il paye sa gourmandise de sa peau; car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamschadales s'en font des fourrures très-estimées et des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours pour se garantir du soleil.

Un animal très-commun partout, et qui ne devrait pas l'être, ce semble, dans les régions aussi peu habitables que le Kamschatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espèces. La première, à courte queue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe; mais elle diffère de ceux-ci, surtout par son cri semblable à celui des cochons de lait; du reste, elle ressemble à une espèce de belette qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamschadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première. qui se tient dans les plaines, les bois et les montagnes. L'une a des rapports avec des frelons, et l'autre avec l'abeille.

Les gros rats, qu'on appelle *tegoulicitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamschadales. Quelquefois les gros rats disparaissent de la presqu'île, et c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse et d'une année abondante. On annonce leur retour dans tout le pays par des exprès.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant sur la rivière de Pengina, traversant des lacs, des golfes et des rivières à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil et le repos

leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux, quoique les Kamschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages faits en forme d'oreille qu'on trouve sur les rivages, et que les habitans ont appelés les *canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent les témoins occulaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, et l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leurs provisions de racines vénéneuses, pour empoisonner les rats frêlons qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, et c'est au mois d'octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés et vidés, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamschadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson ou caviar; et s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est partout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme : on est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

M. Kracheninnikow distingue trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau et fréquentent

la terre; mais les uns dans l'eau douce, et jamais dans la mer; les autres dans la mer et les rivières; d'autres enfin dans la mer, et jamais dans l'eau douce.

De la première classe, on ne connaît au Kamschatka que les loutres qui se prennent à la chasse, et lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux, assez chères parce qu'elles sont rares, s'emploient à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits ou l'on serre celles-ci.

De la seconde classe sont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamschatka dans les rivières, en si grande quantité, que les petites îles éparses au milieu des terres voisines de la mer en sont couvertes. Il y en a de quatre espèces.

La première et la plus grosse, que les Kamschadales appellent *laktak*, ne se prend qu'au-dessus du 56e degré de latitude, soit dans la mer de Pingina, soit dans l'Océan oriental.

La troisième, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer Orientale.

La quatrième, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

Le veau de mer ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles; c'est un signal du voisinage

de la terre pour les navigateurs; s'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Kracheninnikow, et non pas comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent. Rien de plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Parmi les différentes manières de les prendre à terres, les Kamschadales en ont une qui leur semble particulière. Quand les petits sont sur la glace, les chasseurs mettant une serviette au-devant d'un traîneau, les poussent et les écartent de leurs trous, et quand ils en sont éloignés, on tombe sur eux et on les assomme avec des massues, ou bien à coups de carabine sur la tête, car il est inutile de les frapper ailleurs; les balles restent dans la graisse du veau marin; mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens qui ne doutent de rien.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une rivière où les veaux sont entrés, et on les pousse dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y sont embarrassés, on les assomme, et l'on en prend, dit-on, dans ces sortes de pêche et de chasse jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à

tuer : j'ai vu moi-même, dit M. Kracheninnikow, un de ces animaux qu'on avait pris à l'hameçon, poursuivre nos gens, quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces. Aussitôt qu'on l'eut tiré sur le rivage, il tacha de fuir dans la rivière; mais ne le pouvant, pas il se mit à pleurer, et dès qu'on l'eut frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le temps, ils fuient; et pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espèce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Dans la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pèsent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, et dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval et plus ressemblant au veau de mer. Il pèse depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent; mais leurs mugissemens affreux, et plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs dans les temps de brouillard, de la proximité des rochers et des écueils où les vaisseaux pourraient échouer; car ces animaux, quand ils sont à terre, se tiennent dans les îles et sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'ac-

couplent au mois d'août, et portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant et jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très-sensible à leurs caresses, et se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste le mâle et la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, et ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mère, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage quand on les jette à l'eau.

Le lion marin, redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure et son nom même, est pourtant si timide, qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble et tombe à chaque pas, tant sa graisse molle lui coûte de peine à traîner; mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout s'il est en mer, où, dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots et noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent lui plonger dans la poitrine, sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie, faite du cuir de lion de mer, et que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu : ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de flèches ; et quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de massue.

Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés ; et comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamschadales de tuer des veaux marins ; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés ; et souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents, et ballotté par les tempêtes durant huit jours ; et les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole, que la lune et le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant c'est aussi pour l'utilité que les Kamschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse et la chair en sont très-bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire : car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers et des courroies ; et c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'est-à-dire du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Le chat marin n'a que la moitié de la grosseur du lion, il ressemble du reste au veau marin, qui est de la grosseur d'un bœuf; mais il est plus large vers la poitrine et plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts et gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, suivies et fortifiées de deux défenses de chaque côté, qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre et des flancs. Les femelles deviennent grises et si différentes des mâles, que, sans une grande attention, on les croirait d'une autre espèce.

Les chats marins se tiennent dans la baie, qui est entre les caps de Chipounskoi et de Kronotskoi, parce que la mer y est plus calme que sur le reste de la côte orientale de Kamschatka. C'est au printemps qu'on les y prend, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas: dès le mois de juin, ces animaux disparaissent. On conjecture qu'ils passent dans les îles qui se trouvent entre l'Asie et l'Amérique, depuis le 50e degré jusqu'au 56e; car on ne les voit guère monter plus haut vers le nord, et ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi : c'est, ou pour déposer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes de Kamschatka, au gré des saisons abondantes ou stériles. Les oiseaux se retirent

dans les endroits déserts au temps de la mue ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les baies profondes où les eaux sont tranquilles, pour frayer et déposer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, et reviennent avec leurs petits dans l'automne. Au reste, ce qu'on lit dans M. Kracheninnikow, sur les voyages de cette espèce amphibie, n'est pas assez clair pour s'y arrêter.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils heurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon; et dans la défaite, c'est le ton de la plainte et du gémissement. Leurs amours et leurs combats sont également intéressans, assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Qu'il soit permis de les décrire sur la foi de quelques physiciens.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes, ou familles de cent animaux et même davantage; mais il faut supposer que le nombre des femelles excède considérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle et la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure,

comme pour irriter à l'envi leurs désirs, et reviennent sur le rivage jouir de leurs amours avant le temps de la marée : c'est alors qu'ils sont le plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la manière dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entre eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, et quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, et méprise les faibles ou les lâches; ceux-ci se tiennent avec leurs mères, tandis que les braves suivent le père. La femelle, quoique chérie et caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; et si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur pour courir après sa femelle : il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre et les rochers, et la laisse pour morte; ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, grince des dents jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, et ce signe de tendresse est la dernière expression d'une rage impuissante.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand

l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette; et leur eût-on crevé les yeux et cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entières avec la cervelle écrasée et pendante. S'ils reculaient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat viendraient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que son voisin s'enfuit lors même qu'ils marchent à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, et s'entre-tuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, et continuer leur route, ou piller et tuer à loisir.

Rien n'est plus singulier que le récit de M. Steller à ce sujet. « Un jour, dit-il, que j'étais avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou six à coups de pierre, et se retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant que ses compagnons qu'il entendait crier, couraient sur lui, se jeta sur ceux mêmes qui venaient à son secours ». Alors M. Steller, qui avait gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avait excité,

vit tous ces chats se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'était réfugié, le traîner sur le rivage, et le déchirer à coups de dents, jusqu'à ce qu'il restât mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même temps à frapper et à parer. Quand l'un des deux se sent le plus faible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que ferait un sabre; mais bientôt les spectateurs viennent au secours du vaincu pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, et que la plupart meurent plutôt dans les combats que de vieillesse. Aussi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'ossemens, comme le seraient nos champs de bataille, si les hommes n'ensevelissaient pas leurs morts.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil et la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours; ses dents sont petites, sa queue courte, plate et terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour leurs petits, les te-

nant embrassés entre leurs pattes de devant pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient en état de nager. Malgré la faiblesse et la timidité, qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, prêtes à revenir à leur secours, dès qu'elles les entendent crier. Aussi le chasseur tâche-t-il d'attrapper un jeune castor, quand il veut en avoir la mère.

On prend cette espèce de plusieurs façons, soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer; où les castors aiment à se retirer la nuit, et durant les tempêtes; soit à la chasse avec des canots et des harpons. On les poursuit encore au printemps avec des patins sur les glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

La *manatée* est un sujet de dispute entre les naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'elle en a la queue et les nageoires, sans poil et sans pied; les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds, et qu'elle a des mamelles que n'ont jamais les poissons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée est une espèce mitoyenne en-

tre le poisson et le quadrupède marin. M. Krache-ninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette dernière classe, parce qu'elle a une espèce de cou avec des vertèbres qui lui servent à tourner sa tête mobile; avantage que le poisson n'a point.

La plupart des navigateurs ont appelé cet animal *vache marine*, dit M. Steller, sans doute à cause de son muffle, qui est la première, et peut-être la seule partie qu'on ait vue d'abord. Car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant; c'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache marine, la syrène des anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appelées *manati*. Leur cri, qui est une espèce de gémissement, les a fait nommer *lamentin*, par les Français. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. De là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plupart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse et dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs et plats, enchassés dans les deux mâchoires. Ses yeux, petits en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même

ligne que les narines, à distance égale entre le museau et les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers si fortement, que sa peau s'enlève par lambeaux avant que le pêcheur lui fasse lâcher prise. Ce qu'il y a de plus singulier dans la description que M. Kracheninnikow donne de cet animal, c'est qu'il pèse, dit-il, deux cents poudes, sur une longueur d'environ quatre sagènes, c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, et son poids de sept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la description d'une vache marine, ne lui donne que quatre cents livres de poids sur dix-huit pieds de long. Sans doute ces deux auteurs ne parlent pas du même animal.

Ces animaux vont par bandes, et si près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il ne marche point? Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuient, gagnent la mer, et reviennent bientôt. « Ces animaux, dit M. Kracheninnikow, ne prennent pas le moindre soin de leur conservation; de sorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux avec des canots, marcher sur le sable, choisir et tuer celui qu'on veut ».

Chaque bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle, et deux petits de grandeur et

d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre et de la délivrer, quand les pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance subitement vers elle aussi vite qu'une flèche, et reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jeté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente pêcheurs sur le rivage qui tirent le monstre avec le câble attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée, elle s'agite extraordinairement ; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles, et du veau lorsqu'elles sont jeunes ; l'une est dure, et l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place cuite que crue. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

L'Histoire des Voyages est le fondement et le

magasin de l'histoire universelle. Tous les écrivains, tous les savans doivent y puiser les connaissances et les matières qui sont de leur ressort. Mais comme ils ne cherchent dans chaque pays que les particularités qui le distinguent de tous les autres, on doit s'attacher à ne rassembler dans ce dépôt que les choses les plus singulières ; ou du moins, en se contentant d'indiquer les choses communes à plusieurs pays, ou les ressemblances, il ne faut s'arrêter que sur les différences. C'est là le véritable fonds de l'histoire, soit naturelle, soit civile. La description détaillée des choses appartient aux pays où elles abondent le plus ; il en est de même en général de toutes les productions, soit ordinaires, soit rares, qu'il faut toujours étaler et développer dans le séjour que la nature semble leur avoir plus spécialement assigné. Mais comme les mêmes êtres varient selon les climats, ce sont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant plusieurs fois l'échelle des espèces qui se retrouvent la plupart dans toute l'étendue du globe. C'est dans cet esprit qu'on va suivre l'histoire des poissons que fournissent les mers et les eaux du Kamschatka. On ne parlera que des espèces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus nécesaires aux habitans.

Partout où l'on trouve la baleine, on ne peut la passer sous silence. Ce poisson occupe une place considérable dans l'histoire des merveilleuses productions de la nature. L'Océan oriental et la mer de

Pengina voient souvent de ces monstres, qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils lancent à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent souvent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourrait les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier; car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagènes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivières, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamschatka; mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jetées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées. C'est surtout à la pointe de Lopatka, que les tempêtes et les courans en amènent le plus, et plutôt dans l'automne qu'au printemps.

Les Kamschadales ont trois manières de prendre des baleines. Au midi, l'on se contente d'aller avec des canots, leur tirer des flèches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement, et mourir avec des douleurs et des mugissemens effroyables. Au nord, vers le 60e degré, les Olioutores, qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui sont larges

comme la main. On les tend à l'embouchure des baies. Arrêtés par un bout avec de grosses pierres, ces filets flottent au gré de la mer, et les baleines qui poursuivent les poissons vont s'y jeter et s'y entortiller de façon à ne pouvoir s'en débarrasser. Les Olioutores s'en approchent alors sur leurs canots, et les enveloppent de nouvelles courroies, avec lesquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les Tchouktchi, qui sont à 5 degrés plus au nord, font la pêche de la baleine comme les Européens et les Groënlandais, qui sont placés à la même hauteur du pole, c'est-à-dire qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante, qu'ils négligent les baleines mortes que la mer leur donne gratuitement. Ils se contentent d'en tirer la graisse, qu'ils brûlent avec de la mousse, faute de bois; mais ils ne la mangent point, comme les Kamschadales du midi; aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très-commun aux peuples que la paresse ou la faim portent à se gorger de ces présens funestes que la mer leur envoie. « Je fus témoin, dit M. Kracheninnikow, au mois d'avril 1739, de l'horrible ravage que leur causa cette nourriture. Aux bords de la rivière Berezowa est une petite habitation appelée *Alaoun*. C'est au 53e degré de latitude sur la côte orientale. Je remarquai que tous ceux que je voyais étaient pâles et défaits. Comme je leur en demandai la

raison, le chef de l'habitation me dit qu'avant mon arrivée, un d'entre eux était mort pour avoir mangé de la graisse d'une baleine empoisonnée, et que, comme ils en avaient tous mangé, ils craignaient de subir le même sort. Au bout d'environ une demi-heure, un Kamschadale, très-fort et très-robuste, et un autre plus petit, commencèrent tout à coup à se plaindre, en disant qu'ils avaient la gorge tout en feu. Les vieilles femmes, qui sont leurs médecins, les attachèrent avec des courroies, vraisemblablement pour les empêcher d'aller dans l'autre monde. La femme d'un des malades, venant par-derrière, lui prononça tout bas quelques paroles sur la tête pour l'empêcher de mourir. Tout fut inutile; ils moururent tous deux le lendemain, et les autres, à ce que j'appris ensuite, furent bien long-temps à se rétablir ».

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste aux Kamschadales, ce poisson leur est d'ailleurs utile à beaucoup de choses; ils emploient sa peau à des semelles et des courroies, ses barbes ou fanons à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons; sa mâchoire inférieure à des glissoires pour les traîneaux, à des manches de couteaux. Ses intestins leur servent de barils, ses vertèbres de mortiers, ses nerfs et ses veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Kracheninnikow

relève dans M. Steller. Ce physicien, d'après le témoignage de gens qui disaient avoir vu des inscriptions latines sur des harpons de fer qu'on avait trouvés dans des baleines mortes, jetées sur les côtes de Kamschatka, conclut que ces baleines venaient du Japon. Mais comment se persuader, dit M. Kracheninnikow, que, dans une distance si longue, et dans une mer parsemée d'un si grand nombre d'îles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes? Comment les Kamschadales et les peuples barbares qui fréquentent le Kamschatka ont-ils pu discerner ces lettres latines, eux qui ne savent lire aucune sorte de caractères, dans quelque langue que ce soit? Car avant notre arrivée, poursuit l'observateur russe, il n'y avait point encore eu de Cosaque qui sût ce que c'était que des lettres latines. M. Kracheninnikow pourrait ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine ignorent également le latin, à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines sur des harpons de baleine. Mais alors il faut que les baleines atteintes de ces harpons voyagent du Spitzberg au Kamschatka, par toute l'étendue de la mer Glaciale. Au reste, il serait peut-être aussi curieux et plus important d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, et le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offrirait un

moyen de connaître en partie, et l'âge des baleines, et les courses qu'elles font.

A côté de la baleine on peut mettre son ennemi l'espadon; mais celui-ci n'est pas tel, dans cette histoire du Kamschatka, qu'on le décrit ailleurs. « Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre sagènes de longueur. Leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que l'espadon attaque la baleine; et non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. Il est faux que cet animal, en plongeant sous la baleine, comme plusieurs personnes le prétendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire pointue; car, quoiqu'il ait une espèce de nageoire fort aiguë, de la longueur d'environ deux archines, et que, lorsqu'il est dans l'eau, elle paraisse comme une corne ou comme un os, cependant elle est molle, et n'est composée que de graisse, et l'on n'y trouve pas un seul os ». C'est aux ichtyologistes à voir si ce poisson, décrit par M. Steller, est le même que l'espadon; si l'on connaît bien celui-ci, quand les uns lui donnent une scie, les autres une épée, et les autres un peigne pour arme; si cette arme est un os, une corne, un nerf, ou bien un cartilage flexible, qui se durcit et s'aiguise jusqu'à devenir tranchant ou perçant, quand la rage lui donne une tension violente et momentanée. Ou les naturalistes ne sont pas encore bien instruits sur la forme des poissons, ou les voyageurs ne sont pas bons naturalistes.

Quoi qu'il en soit de la figure du poisson à épée, que les Kamschadales appellent *kasatka*, une antipathie naturelle lui fait poursuivre la baleine; car celle-ci le craint et le fuit, malgré la supériorité de sa masse et de ses forces, qui semble lui donner l'empire sur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la relance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espèce. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre, qui fait entendre le bruit de ses mugissemens à plusieurs milles, et ils le tuent sans le dévorer, ni l'entamer. Les habitans du Kamschatka profitent de cette chasse, et conservent une sorte de vénération pour l'espadon; mais ce culte est moins inspiré par la reconnaissance que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent, avec une espèce d'offrande, de ne point leur faire de mal; c'est qu'il submerge fort bien un canot.

Le *motkoïa*, qui s'appelle *akoul* à Archangel, est mis par quelques naturalistes au rang des baleines. C'est sans doute à cause de sa grosseur, car il y a des mers où il pèse quelquefois jusqu'à mille poudes. Du reste, cet animal ressemble à l'esturgeon par la peau, la tête et la queue; mais il en diffère par ses dents, qui sont taillées en scie, et fort tranchantes. Elles se vendent sous le nom de *langues de serpens*. Les Kamschadales ont tant de frayeur de ce monstre, que, lors même qu'il est coupé en petits tronçons,

ils disent qu'il remue continuellement, et que sa tête roule les yeux de toutes parts pour chercher son corps.

La *barbue*, qui tire vraisemblablement son nom des petits piquans dont elle a la peau toute parsemée, est, dit M. Steller, de quatre espèces. L'une a les yeux placés à gauche, et les autres les ont à droite. Mais la partie du corps où les yeux ne peuvent veiller est défendue par ces piquans dont elle est hérissée.

Le *terpouk*, ou *la lime*, prend ce nom de ses écailles inégales, qui sont terminées par de petites dents très-aiguës. Dans la description de M. Steller, il ressemble à la perche; son dos est noirâtre, ses côtes tirent sur le rouge, avec des taches d'argent rondes, ovales, carrées.

Parmi les poissons qu'on appelle *de mer*, il en est un qui appartient aux rivières, parce qu'il y naît, qu'il y meurt, et s'y laisse prendre, quoiqu'il vive constamment dans l'eau salée; c'est le saumon. Il y en a dans le Kamschatka, dit M. Kracheninnikow, autant d'espèces que les naturalistes en ont observé dans tout l'univers. Ils y abondent si fort en été, que, s'il faut l'en croire, ils font déborder les rivières en les remontant avec le flux; et quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de saumons qui restent morts sur le sable empesterait l'air de la puanteur qu'il exhalent, sans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de har-

pon dans l'eau sans frapper sur un poisson; la plupart des filets rompent sous le faix quand on veut les tirer; aussi ne fait-on que les tendre.

Cependant il n'y a guère de poissons au Kamschatka qui vivent plus de six mois dans les rivières, soit parce qu'ils n'y trouvent pas assez de nourriture, soit que la difficulté de les remonter ou de s'y arrêter, faute de profondeur et d'asile, les fasse rentrer dans la mer. Cependant c'est dans les rivières où ils sont nés qu'ils ont coutume de frayer. La femelle, dit M. Steller, se creuse une fosse dans le sable, et se tient sur ce trou jusqu'à ce que le mâle vienne, en la pressant, faire sortir de son sein les œufs qu'elle y contient, et les arroser du germe fécond qu'il exprime de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés et couverts dans les creux de sable jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le temps d'attendre leurs petits, ils mènent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui, n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde et couve, pour ainsi dire, le frai jusqu'au mois de novembre, où les petits nouvellement éclos gagnent la mer à sa suite. C'est un fait dont M. Kracheninnikow paraît si peu douter, qu'il suppose le même instinct et la même pratique à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans et celui d'un an, qui les garde et les mène, a fait que les naturalistes ont divisé par erreur une seule espèce en deux,

quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poissons rouges ne peuvent être distingués en espèces par des indices constans.

Pour remédier à ces erreurs, le physicien russe distingue les différentes espèces de poissons rouges par les temps où ils remontent dans les rivières; car ils sont si fidèles à garder l'ordre et la saison de leur marche, que les Kamschadales ont donné les noms de ces différentes espèces de poissons aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les peuples chasseurs, pêcheurs, pasteurs ou laboureurs, ont dû commencer à distinguer les temps de l'année par les espèces d'animaux ou de productions que la nature leur offrait successivement sur la terre ou dans la mer.

Ainsi le mois de mai s'appelle chez les Kamschadales *tchaowitcha*, parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier de la mer dans les rivières. Comme c'est le plus gros des poissons rouges, on ne le trouve guère que dans les endroits profonds de la baie d'Awtscha et du Kamschatka sur la côte orientale; de la Bolschaia Reka, sur la mer de Pengina. Cette espèce de saumon, long d'environ trois pieds et demi sur dix pouces de largeur, pèse quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend est pour celui qui jette le filet. « Cette superstition des Kamschadales déplaît fort aux Russes, dit M. Kracheninnikow; mais les me-

naces que ceux-ci peuvent faire en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auraient de commettre un grand crime, s'ils cédaient à leurs maîtres les prémices de leur pêche à quelque prix que ce fût ».

Le *niarka*, qui est proprement le poisson rouge, vient au commencement de juin dans toutes les rivières du Kamschatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Cependant le niarka ne séjourne pas long-temps dans le lit des rivières, préférant les eaux des lacs, parce qu'elles sont, dit M. Steller, épaisses et fangeuses. Ce poisson pèse rarement au-delà de quinze livres.

Le *kaita* ou *kaïbo*, plus beau que le niarka, se montre dès les premiers jours de juillet dans toutes les rivières. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles. Ses dents sont, dit-on, comme celles des chiens; sa langue a trois pointes; sa chair est blanche, et sa peau sans aucune tache.

Le *belaïa riba*, qu'on appelle le poisson blanc, soit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, soit parce que c'est le meilleur de tous les poissons à chair blanche, ressemble au keta pour la grosseur et la figure; mais il en diffère par des taches noires oblongues, dont il a le dos parsemé. Quand les vieux poissons de cette espèce ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vase

est épaisse, où l'eau ne gèle jamais ; aussi peut-on en prendre même en hiver; c'est la ressource des peuples méridionaux du Kamschatka; mais en février il n'est pas aussi gras qu'en automne.

La plupart de ces poissons s'appellent tantôt *blancs*, tantôt *rouges*, parce qu'ils sont argentés au sortir de la mer, et deviennent rouges dans les rivières; ce changement est cause qu'on a pris souvent les mêmes pour des espèces différentes. Quel que soit l'instinct ou le besoin qui les attire dans les rivières, cet attrait est plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter malgré la plus grande rapidité. Quand un poisson est las de lutter contre cet obstacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la rivière pour reprendre des forces. N'en a-t-il point assez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poisson plus vigoureux qui l'entraîne à sa suite dans les passages rapides et périlleux. Aussi voit-on la plupart de ces poissons que l'on pêche avoir la queue entamée ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le sable ou sur le rivage plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la saison.

M. Steller dit que, lorsqu'ils sont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivières où ils sont nés, quelquefois ils en sont écartés par les tempêtes, et jetés sur le cours d'un fleuve étranger. C'est pourquoi l'on voit, dans certaines années, une rivière abonder en ces sortes de poissons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait.

Quelquefois on est dix ans avant de revoir dans une rivière les poissons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorsque les jeunes poissons qui gagnent la mer en automne y sont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme, comme c'est l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond; ils y sont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne se faisant jamais sentir plus bas qu'à soixante sagènes de profondeur. Ainsi l'aigle et le saumon peuvent défier les vents; l'un est au-dessus, l'autre est au-dessous de leurs ravages.

M. Kracheninnikow fait une classe à part des espèces de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivières, et dans tous les temps.

La première de ces espèces est le *goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans le Kamschatka, et par les petites rivières qu'il reçoit, gagne les lacs d'où sortent ces rivières. C'est là qu'il séjourne et s'engraisse à loisir durant cinq ou six ans, qui font le terme de sa vie.

La première année, ces poissons croissent en longueur; la seconde, plus en largeur; la troisième, en grosseur par la tête; et les trois dernières années, deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est à peu près ainsi que doivent croître les truites, dont le goltsi fait une espèce.

Une seconde espèce est le *monikiz*, distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez

large qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivières en troupes. Il aime la baie du brownitsa, espèce de vaciet, dont l'arbuste croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille et le fruit. C'est un très-bon poisson, mais il est rare. Comme on ne sait quand il entre dans l'eau douce ou retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivières sous la glace.

Les Kamschadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons d'un goût si désagréable, que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois espèces, la plus abondante est celle qu'ils nomment *ouiki*. On dit que les rivages de la mer orientale en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, et si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher en a trois à la fois.

M. Kracheninnikow termine l'histoire des poissons du Kamschatka par les harengs, qu'on appelle dans le pays *beltchoucht*. Ce poisson ne se trouve guère dans la mer de Pengina; mais en revanche, il abonde dans la mer Orientale, où il a une large carrière. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac Wilioutchin, qui doit être le même que la baie d'Awatscha, quoique sa place ne soit indiquée ni sur la carte, ni dans l'ouvrage publié par M. l'abbé Chappe. « Il est, dit-il, à cinquante sagènes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. Quand les harengs y sont entrés, dans l'automne, ce bras ou détroit est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent. Au printemps les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable, et rouvrent aux harengs le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre, les Kamschadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs pour amorcer les autres, et couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour voir le moment où les poissons entrent dans les filets, en voulant passer le détroit et regagner la mer. Aussitôt il appelle ses compagnons, ôte les nattes, et l'on tire les filets remplis de harengs. On les enfile par paquets dans des ficelles d'écorce d'arbre, et les Kamschadales les emportent chez eux sur des traîneaux ». C'est ainsi que l'industrie, excitée par le besoin, varie chez tous les peuples avec la situation des lieux et des choses qui concourent à satisfaire ce besoin. Le hareng est le même sur toutes les mers; mais la manière de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

L'histoire des pays sauvages est plutôt celle des animaux que des hommes. Mais quoique partout où l'homme destructeur n'a point imprimé la trace meurtrière de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent trouver un sûr asile et s'y multiplier à loisir, cependant on peut dire en général, peu d'hommes, peu d'animaux : tant la voracité, la guerre, la curiosité, l'ennui du repos, la soif du butin, les besoins et les passions de l'espèce humaine l'agitent et la poussent dans tous les lieux où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamschatka n'est donc pas aussi peuplé qu'on devrait l'attendre de la température du climat, c'est que la terre y présente peu de substance aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux ne produit guère de verdure entre les pierres ou les eaux dont il est couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares : aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques; et la mer en fournit les plus nombreuses espèces.

Elles sont presque toutes sur la rive orientale du Kamschatka, parce que les montagnes leur offrent un asile plus voisin, et l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux est le plongeon de mer, désigné sous le nom de *canard du nord, anas arctica*. Les Kamschadales l'appellent *ypatka*. On le

trouve sur toutes les côtes de la presqu'île, et il n'a rien de particulier pour le Kamschatka, que d'y être fort commun.

Un autre oiseau de la même espèce, qui ne se trouve point ailleurs, est le *moüichatka*. Il diffère de l'ypatka, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir, et qu'il porte sur la tête deux huppes d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les oreilles jusque sur le cou.

D'une autre espèce qu'on nomme *gagares*, est l'*arau* ou le *kara*. Cet oiseau, plus gros que le canard, a la tête, le cou et le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir et pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, et trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs sont très-bons à manger; sa chair est mauvaise, et sa peau sert à faire des fourrures.

Il y a des cormorans qui sont particuliers au Kamschatka : on les appelle *tchaiki*. Deux de ces espèces diffèrent par les plumes, que l'une a noires, et l'autre blanches. Le tchaiki est gros comme une oie, a le bec de cinq pouces, tranchant sur les bords; la queue de huit à neuf pouces; les ailes de sept pieds, quand elles sont étendues; le gosier si large, qu'il avale de grands poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais, par ses traits, il ressemble sans doute à beaucoup d'autres oiseaux

déjà décrits dans cet ouvrage, quoique les naturalistes soient ordinairement si peu d'accord dans leurs descriptions, qu'ils font tantôt plusieurs sortes d'oiseaux d'une seule espèce, tantôt une seule espèce de plusieurs; le bec, les pieds, les ailes, la nuance et la place des couleurs et des taches, se variant à l'infini, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais entre les individus de la même espèce, selon l'âge ou le climat. Il suffit donc de recueillir dans cette histoire les relations de divers animaux avec l'homme, c'est-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ces espèces et la nôtre dans les différens pays qu'elles habitent ensemble. Ainsi l'on se contentera de dire que l'homme se sert de la vessie du tchaiki pour l'attacher à ses filets, au lieu de liége, et qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamschadales passent un hameçon de fer ou de bois à travers le corps d'un poisson; en sorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les tchaiki veulent aussitôt se disputer la proie, et quand le plus fort des combattans a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espèce de ligne, pour en attraper d'autres, en lui liant le bec de peur qu'il n'avale l'amorce.

Parmi les cormorans, ou hirondelle de mer, est l'*oiseau de tempête, procellaria*. Les navigateurs

l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en est un présage infaillible.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure, M. Steller range les stariki et les gloupichi. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, et le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entièrement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, et une huppe blanche sur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur stupidité, sont gros comme une hirondelle de rivière. Les îles ou les rochers situés dans le détroit qui sépare le Kamschatka de l'Amérique, en sont tout couverts. On dit qu'ils sont noirs comme de la terre d'ombre, qui sert à la peinture, mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du chasseur qui les attrape sans peine.

Dans cette espèce, on compte encore le kaïover ou kaior, qu'on dit pourtant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec et les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *iswoschiki*, parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Il y a sur la côte du Kamschatka, des corbeaux

aquatiques; l'un entre autres, qu'on appelle *ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, et rouge par-dessous.

Les Kamschadales disent que les ourils n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chèvres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou et aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir et matin, et son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, et quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit par troupes sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affût. Les Kamschadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets enfilés à de longues perches. Quand ils sont une fois reposés, ils ne quittent guère leur place, même en voyant prendre ceux qui sont à leurs côtés. Si l'oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Les rivières ont aussi leurs oiseaux, et le roi de ces oiseaux est le cygne, qui, comme le dit si bien

M. de Saint-Lambert dans son *Poëme des Saisons*,

> **Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.**

Mais tout l'honneur qu'il reçoit est d'être mangé au dîner des Kamschadales, dans les festins ou les repas d'invitation. Au temps de la mue, on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons.

Il y a plus d'adresse dans la manière d'attraper les oies, qui sont de sept à huit espèces au Kamschatka. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un chasseur couvert d'une chemise ou d'une pelisse blanche s'approche doucement des oies. Quand il en a été aperçu, il regagne en rampant la hutte ouverte; les oies l'y suivent; il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, et rentrant par la première porte, il assomme toutes les oies.

On les prend aussi dans les fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes, et y tombent de façon que leurs ailes sont prises et serrées dans ces fosses étroites.

Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kamschatka que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de mai pour s'en retourner en novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amé-

rique, car il les a vues passer devant l'île de Bering en automne, du côté de l'est; au printemps, du côté de l'ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oies, puisqu'il y en a de dix espèces, sans compter les canards domestiques. Une de ces espèces, qu'on nomme *sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la manière suivante :

o o
o o
o o

C'est de son cri que les Kamschadales l'appellent *aangitche*. Le physicien attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larynx, qui sont couvertes d'une membrane fine et déliée.

Une espèce de canards particulière au Kamschatka, ce sont les canards des montagnes. C'est une raison d'en détailler ici la description. « La tête des mâles est d'un noir aussi beau que du velours. Ils ont auprès du bec deux taches blanches, qui montent en ligne directe jusqu'au-dessus des yeux, et qui ne finissent que sur le derrière de la tête, par des raies couleur d'argile. Ils ont autour des oreilles une petite tache blanche de la grandeur d'une lentille. Leur bec, ainsi que celui de tous les autres canards, est large, plat, et d'une couleur bleuâtre; leur cou, par en-bas, est d'un noir mêlé de blanc. Ils ont, au-dessus du jabot, une espèce de

collier blanc bordé de bleu, qui est étroit sur le jabot même, et qui s'élargit des deux côtés vers le dos. Ils ont le devant du ventre et le haut du dos bleuâtre; ils sont d'une couleur noirâtre vers la queue. Leurs ailes sont rayées en travers d'une large bande blanche, bordée de noir; les plumes des côtés, qui sont sous les ailes, sont de couleur d'argile; les grosses plumes de leurs ailes sont noirâtres, à l'exception de six; de ces six, quatre sont noires et brillantes comme du velours; les deux dernières sont blanches, et bordées de noir aux extrémités. Les grosses plumes du second rang sont presque noirâtres; celles du troisième sont d'un gris mêlé de bleu : il y a cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrémités. Leur queue est noire et pointue; leurs pieds sont d'une couleur pâle. Cet oiseau pèse environ deux livres. La femelle de cette espèce n'est pas si belle; ses plumes sont noirâtres, et chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc : elle a la tête noire et marquetée de taches blanches sur les tempes : elle ne pèse pas tout-à-fait une livre et demie ».

Ces femelles sont fort stupides, continue M. de Kracheninnikow; car au lieu de s'envoler quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui sans doute est leur principal élément. Mais les eaux sont si basses et si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse : l'automne en est la saison. On va dans les endroits couverts de lacs ou de rivières, entrecoupés de bois. On nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre. On lie ensemble des filets qui sont attachés à de longues perches, et qu'on peut tendre ou lâcher au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le soir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiseaux viennent s'y jeter d'eux-mêmes en si grand nombre et avec tant de force, qu'ils les rompent souvent, et volent à travers, en passant d'un lac à l'autre, ou rasant la surface de l'eau le long d'une rivière.

Ces canards tiennent lieu de baromètre et de girouette aux Kamschadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le temps à venir que le temps actuel, et qu'ils tournent et volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronostics ne sont pas infaillibles.

Le Kamschatka n'a dans ses rochers que des oiseaux de proie. A la cime de ces rochers sont les nids des aigles, qui ont six pieds de diamètre, sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs comme le cygne; ensuite les uns deviennent gris, les autres bruns, ou couleur d'argile; les autres noirs, et les autres tachetés de noir et de blanc. Les aigles mangent le poisson, et

les Kamschadales mangent l'aigle. C'est ainsi que les substances animales ou végétales passent les unes dans les autres par la nutrition, et l'homme seul se nourrit de presque toutes. Mais, par une circulation singulière des germes de la vie et de la mort, quand les volatiles, les poissons et les quadrupèdes voraces se sont nourris d'une infinité d'espèces, prises dans les différentes classes du règne animal et sensible, l'homme qui a dévoré toutes ces espèces l'une après l'autre, est à son tour la proie de mille insectes les plus vils.

Ils sont très-communs au Kamschatka. Si les chaleurs de l'été n'y sont pas assez vives pour multiplier beaucoup ces générations, en revanche, les eaux dont le pays est coupé font que les vers y fourmillent. La terre en est couverte; le poisson qu'on fait sécher en est dévoré jusqu'à la peau qui reste seule. Les moucherons et les cousins rendent ce pays insupportable dans la seule saison où il serait habitable. Heureusement, comme les Kamschadales sont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur et la continuité des vents écartent ces essaims fâcheux que le soleil fait éclore, on n'y souffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons, si ce n'est vers la source du Kamschatka, où la sécheresse du sol et le voisinage des bois les rendent communs. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on en a vu des multitudes prodigieuses sur des vaisseaux éloignés de la côte à plus

de trente werstes. Peuvent-ils voler de si loin sans se reposer, ou bien ces insectes n'éclorraient-ils pas sur les vaisseaux mêmes? Dans ce cas, les apporterait-on au Kamschatka d'un climat étranger, comme les punaises qu'on trouve aux environs de la Bolschaia-Reka et de l'Awatscha, où sans doute elles sont venues dans des coffres et sur des habits?

Si les Kamschadales sont délivrés de la plupart de nos insectes, ils sont encore plus tourmentés par les poux qu'on ne l'est en Italie et même en Espagne. On en trouve sur les bords de la mer une espèce qui s'insinue entre cuir et chair, et cause des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive, où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires, cet insecte domestique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamschatka, que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas sur leurs habits, en passant leurs cheveux à travers des doigts qui leur servent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils se frottent le dos. Mais les hommes et les femmes mangent également leurs poux, sans doute par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamschadales de les battre comme des enfans pour les déshabituer de cette malpropreté. Mais on ne saurait empêcher une femme de ce pays de manger des araignées quand elle en trouve, soit avant de s'exposer à la grossesse, soit durant cet état, ou au

terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet insecte pour la fécondité, fait qu'un mari trouve sa femme mieux disposée, dit-on, à ses approches, quand elle a satisfait à ce goût bizarre pour les araignées.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

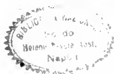


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

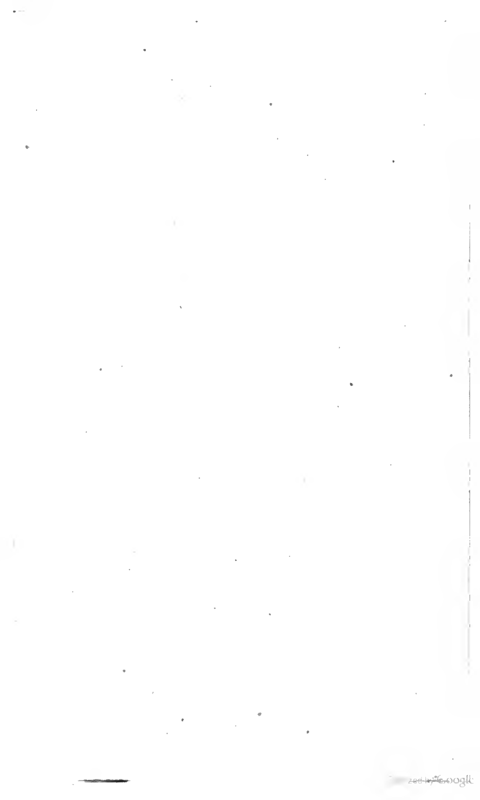
SUITE DU LIVRE II.

LIVRE III.

APPENDICE AU LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Napoli

